

LES DÉLICES DE LA PIÉTÉ



TRAITÉ

SUR LE CULTE

DE LA SAINTE VIERGE

PAR LE

T. R. P. VENTURA DE RAULICA

Ancien Général de l'Ordre des Théatins,
Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites, Examineur des Evêques
et du Clergé romain,
Prédicateur ordinaire de S. M. l'Empereur des Français



PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE P.-J. CAMUS

RUE CASSETTE, 20, PRÈS SAINT-SULPICE



M DCCC LIX

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES DÉLICES DE LA PIÉTÉ

TRAITÉ

SUR LE CULTÉ DE LA SAINTE VIERGE

INTRODUCTION

État actuel des esprits par rapport au culte de Marie. — *Les Litanies illustrées.*

— Occasion de ce Traité. — L'auteur ne l'a composé que pour témoigner à Marie sa reconnaissance de ce qu'il doit à sa protection. — Division de l'ouvrage en deux parties. — Intérêt et variété des matières qui y sont développées. ■

DANS ce temps, où, par l'organe de *ses enfants* et de ses satellites (*Jean*, VIII, 44), l'ange déchu redouble les démonstrations de sa haine infernale contre la GRANDE FEMME QUI LUI A ÉCRASÉ LA TÊTE (*Genes.*, III), les vrais catholiques redoublent, eux aussi, de zèle pour célébrer les grandeurs et les gloires de cette même FEMME, que le Fils de Dieu fait homme, du haut de sa croix, a donnée pour Mère à l'Église et à tous les enfants de l'Église (*Jean*, XIX). Ils s'efforcent, par tous les moyens dont ils peuvent disposer, de multiplier les témoignages de leur tendresse filiale, de leur confiance, et de leur vénération envers la divine Mère; afin de contrebalancer, le mieux que possible, les blasphèmes auxquels cette auguste Vierge est en butte de la part de l'hérésie et de l'incrédulité.

C'est dans cette intention qu'on vient de publier un nouveau MONUMENT A LA GLOIRE DE MARIE, OU LES LITANIES DE LA

TRÈS-SAINTE VIERGE, ILLUSTRÉES, avec de magnifiques gravures de l'École catholique allemande, accompagnées de MÉDITATIONS, par M. l'abbé Édouard Barthe, et éditées à Paris.

Dans la pensée qu'un si beau livre serait lu en Italie avec le même intérêt qu'en France, on a voulu le reproduire à Gênes. C'est à cette occasion qu'on nous a demandé quelques mots pour être placés en tête de l'édition italienne des LITANIES ILLUSTRÉES. Nous n'avons pu nous refuser à une telle demande, et nous avons bien volontiers interrompu nos travaux philosophiques pour dicter, ne pouvant pas l'écrire, ce petit livre.

C'est la moindre chose que nous pouvions faire, pour nous acquitter de la dette d'une reconnaissance toute spéciale que nous avons envers l'auguste vierge Marie. Il est vrai qu'occupé des intérêts, de la gloire, de la Religion du Fils, nous n'avons pas oublié sa divine Mère. Dans nos BEAUTÉS DE LA FOI, SUR NEUF LEÇONS ou petits traités sur la vérité, la grandeur et les charmes du catholicisme, nous en avons consacré deux (le IV^e et le VIII^e) aux gloires de Marie. Sous le titre : LA MÈRE DE L'ÉGLISE, dans notre IV^e Homélie, sur LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, nous avons traité de la sainte Vierge dans ses rapports de maternité avec l'Église ; et ce travail n'est qu'un résumé de notre ouvrage, en deux volumes, sur le même sujet, et intitulé LA MÈRE DE DIEU, MÈRE DES HOMMES, ou *Exposition du mystère de la très-sainte Vierge aux pieds de la croix*. Mais nous devons toujours offrir un hommage particulier de notre amour filial à Marie, dans le mois de décembre. C'est dans la nuit du 7 au 8 de ce mois, jour anniversaire de sa CONCEPTION IMMACULÉE, que nous sommes venu au monde ; et, dès cet instant où notre bonne et pieuse mère terrestre nous offrit à l'AIMABLE MÈRE céleste de tous les chrétiens, nous avons, dans le même mois, éprouvé d'une manière toute particulière les bienfaits de sa protection. Trois fois, à différentes époques de notre existence, et toujours en décembre, conduit par des maladies désespérées aux portes de la mort, c'est par la sainte Vierge que nous avons obtenu de revenir à la vie ; et tout récemment ne pou-

vant plus ni écrire, ni lire, même notre correspondance qu'avec beaucoup de peine, nous n'attribuons qu'à une grâce de Marie d'avoir pu cependant terminer, nous ne savons comment, dans le courant de l'année, notre **POUVOIR POLITIQUE CHRÉTIEN** et notre **ESSAI SUR LE POUVOIR PUBLIC**. C'est pourquoi nous avons saisi la conjoncture qui s'est présentée à nous d'employer ce mois de décembre, pour offrir un nouveau témoignage de notre dévouement à notre miséricordieuse et puissante Patronne.

Nous n'y avons consacré que peu de lignes à cette couronne de touchantes et sublimes invocations, que les fils de l'Église adressent, avec tant de transport et de joie, à la Mère du Sauveur du monde, couronne si connue sous le nom de *Litanies Laurétaines*. On ignore par qui elles ont été composées; ce qui prouve qu'elles remontent à la plus haute antiquité; et l'Auteur des pieuses *Méditations qui en accompagnent l'illustration*, ne nous a rien laissé à ajouter sur leur importance et sur leurs beautés. Au lieu donc de nous arrêter à cette formule particulière de prières et de louanges à Marie, nous avons voulu former un petit traité sur le culte de Marie en général, dans ses rapports avec l'état actuel des esprits.

Ce travail sera divisé en deux parties. Dans la première nous exposerons les principes sur lesquels ce culte a été établi : la raison, la révélation écrite et la tradition. Nous indiquerons ses harmonies avec le dogme chrétien et les lois de la vraie piété; et puisqu'il est impossible de parler, dans ce moment, de la sainte Vierge, sans mentionner la *Déclaration dogmatique* que l'Église vient de faire de son **IMMACULÉE CONCEPTION**, nous n'avons pas voulu laisser passer cette occasion de présenter sous un nouveau jour le principal argument en faveur de l'orthodoxie, de l'importance, de l'opportunité de cette mémorable *déclaration*, et d'expliquer le mystère satanique des blasphèmes avec lesquels l'esprit d'erreur l'a accueillie. Cette explication réjouira les amis du dogme de l'**IMMACULÉE CONCEPTION**, autant qu'elle donnera à réfléchir à ses adversaires.

Dans la seconde partie, nous nous appliquerons à relever les avantages des moyens que toute âme chrétienne trouve dans l'exercice du culte de Marie, pour augmenter ses vertus, pour se raffermir dans le bien, pour consoler son cœur et pour achever son salut.

Nous traiterons notre sujet moins par des raisonnements que par des faits. Nous viserons moins à convaincre qu'à toucher. C'est pour cela que nous intitulos cet écrit : *Les délices de la piété.*

Dans l'une et l'autre partie, tout en nous occupant à développer les grandeurs et les charmes de la dévotion des vrais fidèles envers Marie, nous aurons soin de la défendre et de la venger. On trouvera donc réunies et exposées dans cet écrit, le plus brièvement possible, les réponses contre les principales objections que l'esprit d'erreur a renouvelées de nos jours contre un culte qui a sa raison dans la foi, son épanouissement dans les besoins du cœur, et qui est en quelque sorte la respiration de toute âme vraiment chrétienne.

Il est vrai que la dévotion envers Marie est un sentiment, je dirai presque naturel et inné, dans tout homme dont le baptême a fait un membre de Jésus-Christ, et qui est resté fidèle aux engagements qu'il lui impose. Mais, si, par cela même, les vrais chrétiens n'ont pas besoin pour eux-mêmes des réfutations que nous allons mettre sous leurs yeux, ils en ont besoin et grand besoin pour savoir répondre aux stupides et sacrilèges blasphèmes qui, partout et à chaque instant, viennent blesser leurs oreilles et contrister leur piété, au sujet des hommages qu'ils rendent à la Mère de Dieu, qui est aussi leur mère. Et d'ailleurs, nous sommes heureux d'unir, à cette occasion, notre faible voix au concert de louanges et de bénédictions qui, dans ce moment, s'élèvent vers Marie du fond de tous les cœurs vraiment catholiques.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINE, LÉGITIMITÉ ET IMPORTANCE

DU

CULTE DE MARIE

CHAPITRE PREMIER

DU CULTÉ DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CULTÉ QU'ON DOIT A DIEU.

Une parole de saint Bernard, renfermant toute l'économie du culte de Marie. — L'Église a appris aux pieds de la croix de Jésus-Christ à honorer sa Mère. — Le reproche que lui fait l'hérésie de rendre à Marie un culte qui n'a pas de raison dans la Bible, réfuté par différents témoignages de la Bible. — A l'exemple des Juifs, les protestants lisent la Bible sans la comprendre. — Les trois espèces de culte établies dans l'Église. — Celui que l'Église rend à Marie n'a rien à faire avec celui qu'elle rend à Dieu. — La *Salutation angélique*, le *Salve Regina*, l'*Ave maris Stella*. — Les cinq parties des *Litanies*. — L'Église ne reconnaît à Marie qu'un pouvoir d'intercession.

C'EST une grande et belle parole qu'a prononcée saint Bernard, lorsqu'il a appelé la sainte Vierge : « l'Ouvrage souverain au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu : *Opus quod solus Artifex supergreditur.* »

Cette heureuse parole peut se traduire ainsi : Pourvu qu'on ne la fasse pas Dieu, et qu'on ne lui attribue rien de tout ce qui est le propre de Dieu et de tout ce qui appartient essentiellement à Dieu, tout hommage, toute grandeur, toute gloire et toute vertu sont dus à l'auguste Mère de Dieu.

Cette sentence renferme donc la raison et l'économie du culte que, dès l'origine même du christianisme, l'Église a

toujours et partout rendu à la Fille bien-aimée du Dieu père, à la Mère héroïque du Dieu fils, à l'Épouse sans tache du Dieu Saint-Esprit.

L'hérésie et l'incrédulité modernes s'en montrent scandalisées. A les entendre, « le culte de la sainte Vierge n'a aucun fondement dans la *Parole de Dieu écrite*, la Bible ; c'est, à les entendre, faire tort à Dieu que d'honorer Marie, d'en célébrer les grandeurs, d'en invoquer le patronage, d'avoir confiance dans son amour maternel, » comme l'ont toujours fait, et comme le font et le feront toujours les vrais enfants de l'Église. Ne croyez pas à ces démonstrations du zèle pour la gloire de Dieu, de la part de cœurs égarés qui n'aiment pas Dieu. C'est le pharisaïsme moderne qui ne le cède en rien au pharisaïsme ancien, en fait d'hypocrisie ; car l'hypocrisie et la duplicité sont les caractères propres de l'erreur, comme la simplicité et la franchise sont les caractères propres de la vérité. Ainsi l'Église ne s'en préoccupe guère, et pour toute réponse aux blasphèmes de l'esprit d'erreur contre Marie, elle redouble de zèle filial pour la gloire de Marie.

C'est que cette épouse fidèle du Fils de Dieu fait homme, connaissant bien les secrets de son cœur, sait bien aussi que tout hommage rendu à la Mère est très-agréable au Fils ; que loin d'y porter atteinte, il rehausse sa grandeur et sa gloire.

Aux pieds de la croix, représentée par le *Disciple bien-aimé de Jésus*, l'Église a appris de la bouche même de son divin Époux mourant, que cet Époux chéri l'a mise à sa place dans ses rapports avec sa propre Mère, dont il allait se séparer : *Mulier, ecce filius tuus... Ecce mater tua*, et dès lors qu'elle doit, en vertu de l'ordre formel de cet Époux chéri, aimer et vénérer Marie comme sa mère, et qu'en vertu de la promesse non moins formelle du même Seigneur, elle doit s'attendre à en être aimée à son tour comme sa fille (1).

(1) Nous avons expliqué amplement ce grand mystère dans notre ou-

C'est là tout le secret des témoignages d'honneur et de tendresse que l'Église rend incessamment à Marie, et de sa confiance sans bornes dans la protection de Marie.

Le patriarche Jacob, en se réveillant du sommeil mystérieux pendant lequel il reçut la révélation d'en haut que dans le lieu où il se trouvait alors devait naître un jour le Messie de sa race, fut saisi d'un sentiment de frayeur religieuse et s'écria : « Vraiment, Dieu est dans ce lieu, et je ne m'en doutais pas ! Oh ! que ce lieu est terrible ! Vraiment, ce n'est ici que la maison de Dieu et la porte du ciel : *Cùm evigilasset Jacob de somno, ait : Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Pavensque : Quam terribilis est, inquit, locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli (Genes., xxviii).* » Puis, il ne se contenta pas d'appeler ce lieu *la maison du pain (Bethel)*, pour indiquer que le Messie serait *le vrai Pain vivant descendu du ciel* ; mais il érigea dans le même endroit un autel, on dirait presque un temple, qu'il appela *la maison de Dieu : Lapis quem erexi in titulum vocabitur domus Dei (ibid.)*. Or, ces marques de profonde vénération du grand patriarche pour un lieu où il ne reçut qu'une simple vision d'en haut ; ces sollicitudes pour attirer sur ce lieu l'adoration des siècles, sont-elles autre chose qu'une éloquente leçon que nous donne la Bible, des hommages et du culte religieux qu'on doit, à plus forte raison, à Marie, ce Temple vivant où le Fils de Dieu ne s'est pas montré en vision, mais qu'il a habité pendant neuf mois, et à qui il a emprunté la substance de son propre corps ?

Moïse, en s'approchant du buisson ardent, duquel Dieu daigna lui faire entendre sa voix par l'organe des Anges, reçut l'ordre de se déchausser, « attendu, lui dit-on, que la terre que tu foules aux pieds est une terre sainte : *Solve calcea-*

vraie cité ci-dessus : LA MÈRE DE DIEU, MÈRE DES HOMMES. C'est le commentaire complet des grandes et ineffables paroles prononcées par Jésus-Christ sur la croix.

mentum de pedibus tuis, locus enim in quo stas, terra sancta est (Exod., III). » Si donc, suivant la lettre de la Bible, le lieu où Dieu apparaît, et où il parle par le ministère des anges, est une *terre sainte* dont on ne doit s'approcher qu'en tremblant et qu'on doit honorer d'un culte respectueux, jugez si, suivant l'esprit de la Bible, on ne doit pas, à plus juste titre, un culte tout particulier à Marie, dans le sein de laquelle le Verbe éternel a *personnellement* logé, et de qui il a reçu tout ce qu'un fils reçoit de sa mère.

Enfin le Roi-prophète s'écrie bien haut : « Pliez votre front et adorez le marchepied de Dieu ; *Adorate scabellum pedum ejus (Ps. xcviII).* » Comment donc ne serait-il pas conforme à l'esprit et à la lettre de la Bible, ordonnant d'ADORER LE MARCHEPIED DE DIEU, de rendre un culte particulier à la MÈRE DE DIEU !

Voilà comment nos frères séparés sont dans le vrai en affirmant que le culte de Marie n'a pas de fondement dans la Bible ! Il ne suffit pas qu'une lyre soit harmonieuse et parfaite, mais il faut qu'elle soit touchée par une main habile, pour qu'elle rende des sons mesurés et agréables. De même, il ne suffit pas que la Bible soit la parole de Dieu écrite, il faut qu'elle soit lue par l'Église ou dans l'esprit de l'Église, pour qu'elle révèle des vérités pures et édifiantes. Or, semblables aux Juifs (qui n'ont plus la Synagogue, interprétant infailliblement l'Ancien Testament) les protestants, qui se sont révoltés contre l'Église, n'ont plus l'Église, interprétant infailliblement l'Ancien Testament et le Nouveau. Ainsi, comme les Juifs ne voient pas Jésus-Christ qui se trouve à chaque page de l'Écriture ancienne ; de même les protestants ne voient ni l'Église, ni ses croyances, ni ses pratiques, qui cependant se trouvent à chaque page de l'Écriture ancienne et de l'Écriture nouvelle. Et comme une main inexpérimentée ne saurait tirer que des sons discordants et assourdissants, même du plus parfait de tous les instruments ; ainsi l'hérésie, aussi bien que le judaïsme, ne trouve que des contradictions, des sens incohérents et des erreurs, même dans la Bible, le plus saint et le

plus vrai de tous les livres. La Mère de Dieu peut donc répéter à ses détracteurs sacrilèges ce que le Fils de Dieu disait aux siens : « Parcourez dans un esprit sérieux les Écritures, « dans lesquelles seules vous vous glorifiez de retrouver la vie « éternelle; et vous verrez que ce sont elles qui rendent témoignage à ma dignité; et vous reconnaîtrez le tort que « vous vous donnez, en refusant de venir à moi, qui peux « vous donner l'auteur de la vie; *Scrutamini Scripturas, quia « vos putatis in his vitam æternam habere, et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me; et non vultis venire ad me ut « vitam habeatis (Jon., v). »*

Nous reviendrons tout à l'heure sur d'autres témoignages de la Bible, sur lesquels se fonde l'Église pour honorer et invoquer Marie, comme elle le fait et comme elle autorise ses enfants à le faire. Maintenant un mot encore sur le reproche que nous fait l'hérésie de rendre à Marie un culte divin, au préjudice du culte qu'on ne doit qu'à Dieu.

La haine aveugle, comme l'amour éclaire. Possédé par la haine, l'homme, quelle que soit l'élévation de son esprit, ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne sait plus ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Cela explique l'insolence, l'injustice et l'absence de toute raison, avec lesquelles l'hérésie juge et calomnie l'Église au sujet de ce qui nous occupe. L'Église catholique, cette réunion imposante de deux à trois cent millions de créatures humaines, chez lesquelles seulement se trouve la plus grande abondance de lumières et de vertus, et du sein desquelles seulement sont sortis et sortent toujours les vrais grands hommes, la gloire de l'humanité par la grandeur de leur science et par l'héroïsme de leur vertu; une pareille association, dis-je, qui seule maintient depuis dix-huit siècles, au milieu du monde, le flambeau de la vérité sans nuages et de la vertu sans tache, n'est pour l'hérésie et pour l'incrédulité, sa fille, qu'un amas d'imbéciles, d'idiots superstitieux, qui a fait de Marie une déesse et l'adore comme un dieu, à la honte du vrai et unique Dieu.

Quelle insolence! quel aveuglement! Car il est de toute notoriété que, dans l'Église, il y a trois espèces de culte : le culte de *latrie* ou d'*adoration*, qu'elle ne rend qu'à Dieu; le culte de *dulie*, ou de *servitude*, ou le culte de vénération, pratiqué à l'égard des Saints, les serviteurs de Dieu; et que, comme il ne faut pas confondre, dans les sentiments du même culte, la Mère de Dieu et les serviteurs de Dieu, l'Église a institué à l'égard de Marie une troisième espèce particulière de culte, le culte d'*hyperdulie*, qui, ainsi que le mot même l'indique, étant au-dessus du culte des serviteurs de Dieu, demeure à une distance infinie du culte de *latrie* ou d'*adoration*, qui n'est dû qu'à Dieu. Or, ne faut-il pas avoir abjuré la raison, pour ne pas trouver tout cela souverainement sage, souverainement juste et souverainement uniforme à l'esprit de la religion? Voilà ce que fait et ce que croit l'Église; mais voilà ce que le protestantisme et le philosophie ne savent pas, ou qu'ils ne veulent pas savoir, pour se donner la satisfaction satanique d'injurier, de dénigrer trois cent millions de chrétiens et de blasphémer contre eux.

Les prières que l'Église adresse le plus souvent à Marie dans le cours de l'année, et même plusieurs fois chaque jour, sont : l'*Ave Maria*, le *Salve Regina* et l'hymne *Ave maris Stella*.

Dans la Salutation angélique, après lui avoir répété les magnifiques paroles par lesquelles l'Ange la salua le jour de l'*Annonciation*, et Élisabeth, le jour de la *Visitation*, l'Église résume ces mêmes paroles dans deux mots, en appelant Marie *Mère de Dieu* (1). Puis elle ajoute immédiatement après : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Ainsi donc, tout en rappelant les vraies grandeurs et les vraies gloires de Marie, l'Église reconnaît haute-

(1) Ces paroles ont été ajoutées à la *Salutation angélique*, depuis le Concile d'Éphèse qui a décidé, contre Nestorius, que la sainte Vierge doit être dite *Mère de Dieu*.

ment que ces gloires et ces grandeurs ne donnent à Marie d'autre autorité et d'autre pouvoir que celui de prier Dieu à son tour pour ceux qui lui adressent leurs prières.

Le *Salve Regina* n'est, il est vrai, que l'expression de la plus grande confiance d'une grande misère, exhalant les gémissements de sa douleur en présence d'une grande puissance, et implorant le secours d'un grand amour. Mais, comme conclusion de cette humble et touchante supplication, l'Église ne demande à Marie que de *montrer à tous les fidèles, après qu'ils auront terminé leur terrestre exil, Jésus, le fruit béni de ses entrailles*; et par là l'Église confesse que la vision et la possession de Dieu est l'unique bien véritable, la source de tous les biens, que Dieu est tout, et que tout ce qui n'est pas Dieu ne reçoit que de Dieu son existence et son pouvoir.

Il en est de même du beau cantique *Ave maris Stella*. Toutes les grâces qui, dans cette délicieuse poésie, sont demandées à Marie, se résument dans celle-ci : « Que celui qui par amour pour nous a daigné devenir son Fils, accueille nos demandes par l'entremise de sa Mère, dont il a aussi fait notre Mère. »

Les Litanies dites *Laurétaines*, que les enfants de l'Église savent tous par cœur, et récitent si souvent en l'honneur de Marie avec tant d'affection et de bonheur, renferment une série de salutations; il est impossible de rien imaginer de plus magnifique et de plus sublime.

D'abord on y rappelle les grandeurs et les privilèges qu'a valus à Marie sa maternité divine, et on lui adresse les titres les plus splendides et les plus glorieux. Cette première partie des Litanies est toute dogmatique. La seconde partie est toute morale; on y rappelle la perfection et l'héroïsme de ses vertus. Dans la troisième partie, on énumère les symboles et les figures par lesquels les anciens prophètes ont chanté d'avance les gloires de Marie. Cette partie est toute biblique. Suit la quatrième partie, dans laquelle sont exposés les titres que Marie possède à notre confiance, et la variété des secours que

nous pouvons en attendre. Dans la dernière partie enfin, est indiquée l'élévation de son rang au-dessus de tous les êtres créés, aussi bien que l'étendue de son pouvoir comme Reine du ciel et de la terre.

Mais qu'on le remarque bien : tandis que dans l'invocation du Dieu trine et un, par laquelle ces Litanies débutent, il est dit à Dieu et aux divines Personnes : « Ayez pitié de nous ! Exaucez-nous ! Répandez votre miséricorde sur nous ! » à chaque salutation qu'on adresse à Marie, on répète les mots : « Priez pour nous ! » Par là nous protestons formellement que nous ne reconnaissons que Dieu seul, souverain Maître de toute grâce et de toute miséricorde, et que, tout en attribuant à Marie la première place après Dieu et auprès de Dieu, dans la hiérarchie des êtres, nous ne lui attribuons qu'un pouvoir délégué et une puissance de simple intercession.-

On peut faire la même remarque sur toutes les autres formules des supplications de l'Église à Marie, et à Dieu lui-même, par rapport à Marie : il n'y est question que de la prière et de l'intercession de Marie auprès du Dieu, son Fils. Il est donc évident que l'Église, et les enfants de l'Église priant avec elle et comme elle, ne reconnaissent en Marie aucune puissance comme lui appartenant en propre par sa nature, mais seulement une puissance lui ayant été communiquée par son Fils à titre de reconnaissance et de grâce ; une puissance d'intercession et de prière. En quoi donc de pareils sentiments, ainsi circonscrits et renfermés dans la rigueur des principes de la raison et de la foi, seraient-ils injurieux à l'autorité de Dieu ? Et comment, prier Marie, afin qu'elle intercède pour nous auprès de Dieu, l'intéresser par nos instances et par nos hommages à plaider notre cause auprès de Dieu ; comment, n'attendant de son intercession que les effets de la miséricorde de Dieu et ne lui reconnaissant qu'une puissance fondée sur sa charité, serait-ce lui attribuer la puissance de Dieu et en faire un Dieu ?

Il est vrai que, dans les *Litanies* en particulier, nous appe-

IONS Marie : LE SALUT DES MALADES, *Salus infirmorum*; LE REFUGE DES PÉCHEURS, *Refugium peccatorum*; LA CONSOLATION DES AFFLIÉS, *Consolatrix afflictorum*; LE SECOURS DES CHRÉTIENS, *Auxilium christianorum*; mais en lui attribuant chacun de ces titres si touchants et si splendides, nous y ajoutons toujours : « PRIEZ POUR NOUS, *ora pro nobis.* » Or, n'est-ce pas reconnaître et avouer hautement que nous n'attendons pas d'elle de si grands biens comme en étant elle-même la source, mais comme pouvant nous les obtenir par ses prières? N'est-ce pas reconnaître et avouer en même temps que Dieu seul est la source première, le maître absolu, le dispensateur souverain de tout bien?

Pour l'Église, Marie n'est dans l'ordre de la grâce que ce que la lune est dans l'ordre de la nature. Cette planète n'est qu'un corps opaque, sans lumière qui lui soit propre, et n'empruntant qu'au soleil, qui l'investit de ses rayons, la douce splendeur qu'elle transmet pendant la nuit à la terre. De même Marie n'est pour nous qu'un être sans aucun pouvoir qui lui soit essentiellement propre, un être devant tout à Dieu, même son être. C'est la Femme mystérieuse de l'Apocalypse, environnée et revêtue du soleil : *Mulier amicta sole*; c'est-à-dire la Femme qui, recevant en elle-même la lumière ineffable du vrai *Soleil de justice*, le Seigneur Jésus-Christ, la reflète sur les hommes pendant l'obscurité et les ténèbres de leur vie terrestre. Marie n'est donc pour nous qu'une pure créature qui, comme telle, n'est pas un ÊTRE PAR SOI, *Ens a se*, n'est pas un être en soi, mais un être n'étant qu'en Dieu et par Dieu ce qu'il est, un être n'ayant rien qu'il n'ait reçu de Dieu. Comment donc peut-on nous reprocher de la regarder et de la vénérer comme Dieu, au préjudice de Dieu?

CHAPITRE II

DU CULTE DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LE DOGME DE LA MÉDIATION DE JÉSUS-CHRIST.

Objection de l'hérésie contre le pouvoir d'intercession que l'Église attribue à Marie. — Ce pouvoir de Marie est basé sur la part qu'elle a prise aux mystères de la Rédemption. — Il ressort évidemment d'un grand nombre de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et loin de faire tort à l'efficacité de la médiation de Jésus-Christ, il la confirme et l'honore.

L'OBJECTION que nous venons de réfuter appartient aux protestants-philosophes. Quant aux philosophes-protestants, ou théologiens, ils font grâce à l'Église de la calomnie stupide de faire de Marie un Dieu ; mais ils ne lui reprochent pas moins « que le pouvoir d'intercession, que l'Église attribue à Marie, est un pouvoir tout à fait en dehors du dogme chrétien ; un pouvoir qui n'a aucune raison dans l'Écriture ; un pouvoir injurieux au dogme de la médiation de Jésus-Christ, médiateur unique entre Dieu et les hommes. » Chaque mot de cette objection est un mensonge. C'est le contraire qui est la pure et exacte vérité.

Dans ses prières, l'Église dit au Seigneur : « Accordez-nous d'éprouver les effets de l'intercession de la bienheureuse Marie, par laquelle nous avons eu le bonheur de recevoir l'Auteur de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ votre fils ; *Concede ut beatam Mariam pro nobis intercedere sentiamus, per quam meruimus Auctorem vitæ suscipere, Dominum nostrum Jesum Christum filium tuum.* »

L'Église prie encore dans ces termes : « O Dieu ! qui avez voulu que, par l'annonciation de l'Ange, votre Verbe prit la chair du sein de la bienheureuse Vierge Marie, accordez-

« nous, nous vous en supplions, que, comme nous la croyons
 « vraiment la Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de
 « vous par son intercession; *Deus qui de beatæ Mariæ virginis*
 « *utero Verbum tuum, Angelo nuntiante, carnem suscipere vo-*
 « *luisti, præsta, supplicibus tuis, ut qui vere eam genitricem*
 « *Dei credimus, ejus apud te intercessionibus adjuvemur.* »

On le voit donc, c'est en raison de la part que Marie a prise dans l'accomplissement des grands mystères du Dieu rédempteur et parce qu'elle est sa véritable Mère, que l'Église a confiance dans l'efficacité de son intercession et de ses prières pour nous faire éprouver les effets de la rédemption. Or rien n'est plus juste, rien n'est plus raisonnable, et en même temps rien n'est plus magnifique, rien n'est plus sublime que cette philosophie de l'Église.

Pour s'autoriser dans ses grimaces menteuses d'intérêt pour la dignité de Jésus-Christ, l'hérésie se retranche sur les passages de la Bible qui n'attribuent qu'à l'Auteur de la grâce la collation de toutes grâces, et qui ne reconnaît pas de nécessité d'intercession et de médiation auprès du Médiateur.

Mais n'est-ce pas la Bible qui nous montre Jésus-Christ n'accomplissant les trois mystères ineffables qui renferment toute l'économie de son action réparatrice, qu'en présence et avec le concours de Marie? Lorsque, encore enfant, il se révéla pour la première fois à toute l'humanité, dans la personne des Mages, la Bible nous apprend qu'il ne fit cette magnifique Épiphanie qu'en présence de sa Mère, et que c'est dans ses bras qu'il reçut la première adoration des représentants du genre humain; *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus; et procidentes adoraverunt eum*, C'est encore la Bible qui nous dit que le Rédempteur divin n'a consommé son sacrifice sanglant que sous les yeux de sa Mère, debout à côté de la croix, et que c'est dans son sein qu'il a déposé, en expirant, avec ses dernières paroles, le secret de son amour et les richesses de sa bonté; *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus*.

Enfin, c'est toujours la Bible qui a eu soin de nous avertir

que l'Homme-Dieu, remonté au ciel, n'a envoyé sur la terre le Saint-Esprit, qui devait y *opérer une création nouvelle, changer la face du monde* et y constituer définitivement l'Église, qu'au milieu de ses disciples, réunis au cénacle dans l'unité de la prière SOUS LA PRÉSIDENTE DE MARIE SON AUGUSTE MÈRE; *Erant perseverantes unanimiter, in oratione cum Maria matre ejus.*

Or, l'Église n'a-t-elle pas eu raison de conclure de ces magnifiques manifestations de la pensée divine, que le Dieu qui n'a accompli ses plus grands mystères qu'avec le concours de Marie, se plaît à en faire éprouver les effets par l'intercession et la médiation de Marie?

Le Roi-prophète a dit au Seigneur : Vous avez comblé d'honneurs vos amis, vous avez constitué de la manière la plus brillante leur principauté; *Nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* Or peut-on penser que le Dieu, qui en a agi de cette manière avec ses amis et ses serviteurs, n'ait pas voulu combler d'honneurs et donner un empire à celle qui lui a donné la vie selon la chair? Peut-on penser qu'ayant élevé à la dignité de princes les Apôtres et les Saints, il n'ait pas fait une Reine de sa propre mère? Et comment en aurait-il fait la reine du ciel et de la terre, dont il est le roi, s'il ne lui avait accordé le privilège d'obtenir, en faveur de ceux qui ont recours à elle, toutes espèces de grâces par son intercession et par ses prières?

Il est dit de l'héritier de David que, parvenu à l'autorité suprême, sa première pensée fut de faire placer pour sa mère un trône à la droite du sien. Or peut-on croire que le vrai Salomon se soit montré moins généreux et moins tendre pour Celle qui, seule, lui a fourni sa sainte humanité?

Ainsi il n'y a rien d'exagéré dans cette autre parole de saint Bernard : « Jésus-Christ, qui nous a été donné par Marie, a voulu que tout ce qui est à lui ne nous arrivât que par Marie; *Omnia nos habere voluit per Mariam.* »

Jésus-Christ est sans aucun doute le vrai et unique média-

teur entre Dieu et les hommes ; mais pourquoi n'aurait-il pas établi, dans la personne de sa mère, une médiatrice entre les hommes et lui-même ? Pourquoi, en se réservant l'exercice de sa justice, n'aurait-il pas conféré à sa mère l'exercice d'une partie de ses miséricordes ?

Nous reproduirons tout à l'heure quelques-uns des nombreux et magnifiques passages par lesquels les Pères et les Docteurs de l'Église, qui s'y sont succédé pendant dix-huit siècles, ont confirmé et encouragé la pieuse confiance des vrais fidèles dans la médiation de Marie. Pour le moment, puisqu'on en appelle à l'Évangile, nous nous bornerons à constater que la vérité de la croyance à cette médiation de Marie auprès de Jésus-Christ a été établie de la manière la plus solennelle par Jésus-Christ lui-même, dans l'Évangile.

Nous ne nous arrêterons pas à ce fait mémorable, rapporté par saint Jean, que Jésus-Christ, sollicité par sa sainte Mère de s'intéresser à la situation des époux de Cana, tout en ayant déclaré que l'heure de se manifester par des prodiges n'était pas encore arrivée, n'en a pas moins opéré celui que Marie lui avait demandé ; et par là, il nous a évidemment appris qu'il fera toujours honneur aux pieuses sollicitations de sa divine Mère en notre faveur, et que la série des œuvres de sa miséricorde et de sa bonté à notre égard se continuera toujours par le même moyen par lequel il a accompli le premier de ses miracles. Nous appellerons seulement l'attention de notre lecteur sur les touchantes paroles par lesquelles le Fils de Dieu, au moment de consommer son œuvre de médiation entre le ciel et la terre, proclama, comme on vient de le voir, Marie mère de tous les fidèles représentés par saint Jean ; et tous les fidèles, enfants de Marie : *Mulier ecce Filius tuus. Ecce Mater tua.* Or, ou ces ineffables paroles du Sauveur mourant n'ont pas de sens, ou elles n'ont que ce sens-ci : Que, par la volonté et par l'ordre de Jésus-Christ, Marie devait prendre soin de tous les fidèles, comme s'ils étaient ses propres enfants ou Jésus-Christ lui-même ; et que les fidèles

devaient, à leur tour, avoir recours à Marie, placer leur confiance en elle et l'honorer comme si elle était leur véritable mère.

Mais comme cet article, aussi bien que tous les autres articles du Testament précieux du Rédempteur divin, n'a pas été une disposition passagère, ne devant avoir son effet que pendant la vie terrestre de Marie et du disciple bien-aimé ; mais que c'est une loi, une institution que le Fils de Dieu a établie pour tout le temps de l'existence de l'Église ; en quoi et comment Marie, au faite de sa gloire, pourrait-elle s'intéresser en faveur des fidèles, si ce n'est qu'en priant pour eux, en intercédant pour eux auprès de son divin Fils ? Et pourquoi les fidèles s'adresseraient-ils à Marie, comme des enfants à leur mère, si ce n'est pour qu'elle veuille bien se faire leur médiatrice auprès du médiateur lui-même ? A moins donc qu'on ne veuille faire violence au texte sacré et réduire à de mesquines proportions la portée des paroles du Dieu Rédempteur du monde, il est impossible de ne pas voir, dans cette partie de ses dernières dispositions, la pensée charitable d'avoir, par la puissance de sa parole, créé Marie vraie médiatrice spéciale entre lui et ses disciples, comme il est le vrai médiateur universel entre Dieu et les hommes.

Le prophète Isaïe avait dit : « Une tige surgira de la racine de Jessé ; une fleur germera sur cette tige et sur cette fleur se reposera l'Esprit du Seigneur ; *Egredietur virga de radice Jesse ; et flos de radice ejus ascendet ; et requiescet super eum spiritus Domini.* »

Il n'y a point de doute que cette tige prophétique a été la figure de Marie, et que cette fleur miraculeuse a été le symbole de Jésus-Christ. Comme donc, a dit saint Bonaventure en commentant cette gracieuse prophétie, comme donc celui qui veut posséder l'Esprit du Seigneur doit aller le chercher dans la fleur nazaréenne, en Jésus-Christ, où il réside ; de même celui qui veut retrouver Jésus-Christ, doit avoir recours à la tige de Jessé, à Marie, avec laquelle il est tou-

jours en compagnie; *Qui spiritum Domini adipisci desiderat, florem in virga quærat.*

C'est cette belle pensée que les premiers chrétiens ont traduite par la peinture et par le marbre, dans ces fresques et ces bas-reliefs qu'on rencontre en si grand nombre dans les anciennes catacombes des martyrs à Rome, et dans lesquels le divin Jésus est toujours représenté dans les bras de sa Mère, et comme ne voulant en quelque sorte être donné que par ses mains au culte et à l'amour de l'homme. C'est, comme on le voit, le commentaire de cette parole de l'Évangile : Ils retrouvèrent l'enfant en compagnie de Marie, sa mère; *Invenērunt puerum cum Maria matre ejus.* C'est une prédication par signes aussi éloquente qu'une prédication par la parole. Elle nous apprend que le mystère de la médiation de Marie, commencée à la grotte de Bethléem, en faveur des prémices du peuple chrétien venant des gentils, se perpétue toujours le même en faveur de l'humanité tout entière; qu'on ne peut retrouver Jésus qu'en Marie et par Marie; et que personne, dit Ricard de Saint-Laurent, ne va à lui à moins que les charmes de sa Mère, aussi bien que la grâce de son Père, ne l'attirent à ses pieds.

En quoi donc la foi de l'Église dans la médiation de la charité de Marie auprès de son divin Fils; en quoi donc cette foi, basée sur l'économie du dogme chrétien, sur le témoignage de la parole de Dieu, de la pratique la plus ancienne et la plus constante de tous les fidèles et sur l'influence heureuse qu'elle a exercée sur l'esprit des peuples, porterait-elle atteinte à la dignité et à l'efficacité de la grâce du médiateur divin?

Demandez tout ce que vous voulez, ma chère mère, disait Salomon à la femme qui l'avait mis au monde; je suis prêt, ajoutait-il, à faire honneur, comme j'en ai le devoir, à tous vos désirs. *Pete a me, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam a te.* Pourquoi donc le Fils de Dieu se laisserait-il vaincre par le fils de l'homme touchant les égards

que tout fils doit à sa mère? Pourquoi les fils de l'Église feraient-ils tort à la puissance divine du Rédempteur, en croyant qu'il fera toujours aux prières de sa mère le bon accueil que le fils de David promit de faire aux prières de la sienne? Pourquoi serait-il absurde de supposer que Jésus-Christ, qui a devancé l'heure et qui a accordé le premier de ses miracles au désir de Marie, refuserait de continuer, s'il le faut, à faire des miracles réclamés par Marie en faveur de ceux qui ont recours à la médiation de sa maternité et de sa tendresse? Pourquoi serait-ce pousser trop loin notre foi, en croyant que le Roi du ciel trouvera toujours bon que nous lui fassions arriver nos supplications par l'entremise de sa mère, puisque les rois de la terre trouvent bon que les peuples leur fassent arriver les leurs par l'organe de leurs serviteurs?

Un enfant qui a recours à la médiation de sa mère pour obtenir de son père ce que le sentiment de timidité que l'autorité paternelle inspire l'empêche de lui demander directement, est-ce qu'il méconnaît pour cela le moins du monde les droits de l'auteur de ses jours? Et si cet enfant, ayant la conscience d'avoir provoqué la colère paternelle, engage par ses prières sa bonne mère à l'apaiser; s'il espère obtenir par son entremise un pardon que la gravité et le nombre de ses fautes lui font craindre de se voir refusé, fait-il le moindre tort, et ne rend-il pas au contraire hommage à la dignité, à la supériorité et à l'autorité de son père? Comment donc l'âme chrétienne méconnaîtrait-elle la puissance de la médiation de Jésus-Christ et la richesse de ses grâces en les demandant par l'intercession de Marie? Et comment le pécheur que l'énormité et le nombre de ses crimes font trembler et effraient à la seule idée de Jésus-Christ juge, lui ferait-il tort en espérant de le fléchir par la médiation de sa divine Mère que lui-même a léguée en mourant à tous les chrétiens pour leur mère?

CHAPITRE III

TÉMOIGNAGES DES PÈRES DE L'ÉGLISE EN FAVEUR DU CULTÉ DE MARIE.

Ce que les Pères de l'Église ont pensé et pratiqué touchant le culte de la sainte Vierge. — On cite quelques-uns de leurs témoignages. — Le lecteur catholique en sera heureux. — Témoignages de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, de saint Bernard et de saint Alphonse de Liguori. — Catalogue des principaux Pères et Docteurs qui ont écrit dans le même sens. — Imposante autorité de ces hommes de tous les talents et de toutes les vertus, comparée à l'autorité des hérésiarques, hommes de tous les vices et de toutes les erreurs. — Nécessité de reconnaître que l'esprit de Dieu a inspiré les uns, et l'esprit de Satan les autres.

ON trouve encore une preuve, en faveur de la conformité du culte de la sainte Vierge avec les doctrines et l'esprit de l'Évangile, de l'ancienneté, de l'universalité et de l'efficacité de ce culte, dans le témoignage constant et unanime des Pères et des Docteurs de l'Église. Depuis saint Denis l'Aréopagite, disciple de saint Paul, jusqu'à saint Liguori, qui a continué la tradition chrétienne jusqu'à nos jours, tous les hommes éminents de l'Église, en perpétuant depuis dix-huit siècles l'enseignement de la foi, n'ont pas cessé de soutenir, de répandre, d'encourager les sentiments de vénération et de confiance des chrétiens envers Marie. Ils y ont travaillé autant par l'exemple de leurs pieuses pratiques que par leurs écrits immortels. On ferait une riche et magnifique bibliothèque de tous les ouvrages que ces hommes célèbres, autant par leur génie et par leur savoir que par la sainteté de leur vie et par le sublime de leurs vertus, ont consacré à exalter la dignité de Marie, à exposer ses grandeurs et à en recommander aux fidèles le culte et la dévotion. Et, chose remarquable, les plus anciens parmi ces témoins et ces apôtres des vraies croyances du christianisme ont été plus éloquents, on dirait

même plus enthousiastes, en parlant de Marie, que ceux qui leur ont succédé.

Nous regrettons que les bornes de cet écrit ne nous permettent pas de rapporter ce qui a été dit de plus saillant, au moins à chaque siècle de l'ère chrétienne, en l'honneur de la sainte Vierge par nos Pères et maîtres dans la foi.

Mais nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici quelques-uns de ces éclatants témoignages de la piété catholique envers Marie. Les vrais fils de l'Église nous en sauront gré; ils seront heureux de voir que, dans la pratique du culte qu'ils rendent à Marie, ils n'exagèrent rien, et qu'ils restent même en deçà de ce que les grands maîtres de la religion demandent à leur esprit et à leur cœur, et de ce qu'ils ont pratiqué eux-mêmes à l'égard de Marie.

Le plus grand des docteurs de l'Église, et peut-être le plus grand génie du monde savant, saint Augustin, a dit ceci : « Nous voici, mes frères bien-aimés, au jour anniversaire, si cher à tous, de la naissance de la vénérable et toujours vierge Marie. Il est bien juste que ce souvenir soit célébré avec les démonstrations de la plus vive joie par notre terre que la naissance d'une si grande Vierge a si hautement illustrée. Marie est cette fleur des champs de laquelle a germé le lis précieux des vallées, et par l'enfantement de laquelle la nature de nos premiers parents est changée et la faute effacée. Elle est la seule qui ait échappé à ce triste arrêt qui a condamné Ève à mettre au monde ses fils dans la douleur, parce qu'elle n'a enfanté le Seigneur que dans la joie (1). »

« En devenant mère, Ève pleura, Marie se réjouit. Ève

(1) « Adest nobis, dilectissimi, optatus dies beatæ ac venerabilis, semper virginis Mariæ; ideo cum summa exultatione gaudeat terra nostra, tanta virginis illustrata natali. Hæc est enim flos campi, de qua ortum est pretiosum lillium convallium, per cujus partum mutatur natura prope topilastorum, deletur et culpa. Præcisum est in ea illud Hevæ infelicitatis elegium, quo dicitur : In dolore paries filios tuos, quia ista in lætitia Dominum peperit. »

« porta les larmes, Marie ne porta que la joie dans ses en-
 « trailles, parce que l'enfant d'Ève ne fut qu'un pécheur,
 « tandis que l'enfant de Marie est l'innocence même. La
 « mère du genre humain n'a apporté que le châtement dans
 « le monde, la Mère de Notre Seigneur y a apporté le salut.
 « Ève a été l'auteur du péché, Marie l'a été du mérite. Ève
 « nous a fait beaucoup de mal, elle nous a tués; Marie nous
 « a fait le plus grand bien, elle nous a vivifiés. Celle-là nous a
 « frappés; celle-ci nous a guéris. La désobéissance d'Ève a
 « été effacée par l'obéissance de Marie, et la perfidie de l'une
 « a trouvé compensation dans la foi de l'autre (1).

« Oh! que la mère Vierge Marie a bien raison d'applaudir
 « à sa grandeur par les plus brillants instruments de la joie
 « et de faire résonner tout autour l'air, des sons que ses
 « doigts légers en tirent! et que nous aussi avons bien raison,
 « en formant des chœurs joyeux autour d'elle, d'unir nos
 « voix et les hymnes les plus doux à ses chants harmonieux!
 « Écoutez donc comment notre aimable musicienne a chanté
 « ses propres gloires : Mon âme, a-t-elle dit, glorifie le Sei-
 « gneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon
 « Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; et
 « voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appel-
 « leront bienheureuse; car celui qui est puissant a fait en
 « moi de grandes choses. C'est ainsi que le prodige d'un en-
 « fantement nouveau a étouffé la cause de l'ancien péché, et
 « que les pleurs d'Ève ont cessé, aux sons du chant de
 « Marie (2). »

Après avoir entendu le prince des docteurs de l'Église

(1) « Heva enim luxit, ista exsultavit : Heva lacrymas, Maria gaudium
 « in ventre portavit : quia illa peccatorem, ista edidit innocentem. Mater
 « generis nostri pœnam intulit mundo, Genitrix Domini nostri salutem
 « intulit mundo. Auctrix peccati Heva, auctrix meriti Maria. Heva occi-
 « dendo obfuit, Maria vivificando profuit. Illa percussit, ista sanavit.
 « Pro inobedientia enim obedientia commutatur, fides pro perfidia compen-
 « satur. »

(2) « Plaudat nunc organis Maria, et inter veloces articulos tympana

d'Occident, écoutons sur le même sujet quelques mots du plus savant et du plus éloquent des Pères de l'Église d'Orient. « Le Fils de Dieu, a dit saint Jean Chrysostome, n'a pas choisi « pour sa mère une femme grande et riche selon le monde. « mais bien cette Vierge bienheureuse, à l'âme ornée de « toutes les vertus. Marie a été l'être le plus chaste et le plus « pur de l'espèce humaine, et c'est pour cela qu'elle a conçu « dans son sein le Seigneur Jésus-Christ; hâtons-nous donc « de recourir à cette Vierge très-sainte, à cette mère de Dieu, « et tâchons de nous assurer les avantages de sa protection. « Oui, oui! vous toutes vierges qui m'écoutez, venez vous « abriter à l'ombre de la Mère du Seigneur; car elle pourra « par son puissant secours vous assurer la possession de tout « ce que vous avez de plus beau et de plus précieux au « monde : votre virginité (1). »

« En vérité, mes frères bien-aimés, c'est un prodige bien « grand que la bienheureuse toujours Vierge Marie; rien de « plus sublime et de plus noble qu'elle ne s'est jamais trouvé « et ne pourra se trouver en aucun temps. C'est la seule créa- « ture dont la dignité est au-dessus de tout ce qu'il y a sur « la terre et même au ciel. Où pourrait-on rencontrer quelque « chose de plus saint? Ni les prophètes, ni les apôtres, ni les

« puerperæ concrepent. Concinant lætantes chori, et alternantibus modu- « lis dulcisona carmina misceantur. Audite igitur quemadmodum tym- « panistria nostra cantaverit. Ait enim : Magnificat anima mea Dominum, « et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Quia respexit humili- « tatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes genera- « tiones. Quia fecit mihi magna qui potens est. Causam igitur involes- « centis errati miraculum novi partus evicit, et Hevæ planctum Mariæ « cantus exclusit. »

(1) « Dei Filius non divitem, aut locupletem aliquam feminam sibi ma- « trem eligit, sed beatam virginem illam, cujus anima virtutibus ornata « erat. Cum enim beata Maria supra omnem humanam naturam castita- « tem servaret, propterea Christum Dominum in ventre concepit. Ad hanc « igitur sanctissimam Virginem et Dei Matrem accurrentes, ejus patrocini « utilitatem assequamur. Itaque, quæcumque estis virgines, ad matrem « Domini confugite. Illa enim pulcherrimam, pretiosissimam, et incor- « ruptibilem possessionem patrocínio suo vobis conservabit. »

« martyrs, n^o les patriarches, ni même les anges, les trônes,
 « les dominations, les séraphins, les chérubins ne sont au-
 « dessus d'elle ; en un mot, parmi les choses créées, visibles
 « ou invisibles, on ne peut rien imaginer de plus grand et de
 « plus excellent que Marie (1). »

« C'est là cette créature, en même temps servante et mère
 « de Dieu, en même temps vierge et mère. C'est la mère de
 « Celui qui a été engendré par le Père éternel avant tout
 « commencement, et que les anges et les hommes recon-
 « naissent pour Seigneur et Maître de toutes les choses. Vou-
 « lez-vous savoir combien cette Vierge s'élève au-dessus de
 « toutes les puissances célestes ? Un mot vous le dira : Ces
 « puissances n'assistent au trône de Dieu qu'en craignant, en
 « tremblant et en voilant leur face ; seule Marie offre avec
 « confiance le genre humain tout entier au Fils de Dieu dont
 « elle est la Mère ; et c'est *par son moyen* que nous recevons
 « le pardon de nos péchés. Nous vous saluons donc, ô Marie !
 « en même temps fille et vierge, mère, trône et ciel de
 « Dieu ! honneur, gloire et boulevard de notre Église ! Et
 « nous vous supplions de ne jamais cesser de prier pour
 « nous Jésus, votre Fils et notre Maître, afin que par votre
 « médiation nous puissions trouver miséricorde au jour du
 « jugement et obtenir tous les biens réservés à ceux qui
 « aiment Dieu. En vertu de la grâce, de la bonté de Notre-
 « Seigneur Jésus-Christ et en son union, que la gloire, l'hôn-
 « neur, l'empire soit rendu au Père et au Saint-Esprit, main-
 « tenant et toujours par les siècles des siècles. Ainsi soit-il (2). »

(1) « Magnum revera miraculum, fratres dilectissimi, fuit beata semper
 « Virgo Maria. Quid namque illa majus aut illustrius ullo unquam tem-
 « pore inventum est, seu aliquando inveniri poterit ? Hæc sola cælum ac
 « terram amplitudine superavit. Quidnam illa sanctius ? Non prophetæ,
 « non apostoli, non martyres, non patriarchæ, non angeli, non throni, non
 « dominationes, non seraphim, non cherubim, non denique aliud quid-
 « piam inter creatas res, visibles aut invisibles, majus aut excellentius
 « inveniri potest. »

(2) « Eadem ancilla Dei est et mater : eadem virgo et genitrix. Hæc ejus

Parmi les Pères et les Docteurs qui ont succédé aux Pères et aux Docteurs du iv^e et du v^e siècle, les siècles les plus savants et l'âge d'or de l'Église, nous ne citerons qu'une page de saint Bernard, cette grande gloire de la Gaule et même du monde chrétien, qui, à lui seul, a résumé toute la science des siècles qui l'avaient précédé et dominé tout le moyen âge. Voici donc comment cette intelligence d'élite et cette âme sublime a exprimé l'enthousiasme de son estime, la grandeur de sa confiance et la tendresse de son affection envers Marie :

« Disons quelques mots sur ce nom de Marie qui, à ce
 « qu'on dit, peut se traduire par les mots étoile de la mer,
 « et qui s'appliquent si bien à la Vierge mère. Rien, en effet,
 « n'est plus exact que la comparaison de Marie à une étoile.
 « Toute étoile reflète loin d'elle les rayons, demeurant elle-
 « même incorruptible ; et de même la Vierge a enfanté son
 « fils sans la moindre lésion de sa virginité. Les rayons qui
 « s'échappent de l'étoile n'en diminuent point la clarté ; et
 « de même Jésus-Christ en naissant de Marie n'a en rien
 « altéré son intégrité. Marie est donc cette noble étoile *sortie*
 « *de Jacob*, dont les rayons éclairent l'univers entier, dont la
 « lumière resplendit au plus haut des cieus et pénètre jus-
 « qu'aux enfers, et qui, faisant le tour de toutes les terres,
 « réchauffe les esprits bien plus que les corps, détruit les
 « vices, alimente les vertus. Elle est, je le répète, une étoile

« mater est, qui a patre ante omne principium genitus fuit, quem angeli
 « et homines agnoscunt Dominum rerum omnium. Visne cognoscere
 « quanto virgo hæc præstantior sit cœlestibus potentiis? Illæ cum timore
 « et tremore assistunt, faciem velantes suam : hæc humanum genus illi
 « offert quem genuit. Per hanc et peccatorum veniam consequimur. Ave
 « igitur, mater, cœlum, puella, virgo, thronus, Ecclesiæ nostræ decus,
 « gloria et firmamentum, assidue pro nobis precare Jesum Filium tuum
 « et Dominum nostrum : ut per te misericordiam invenire in die judicii,
 « et quæ reposita sunt iis qui diligunt Deum, bona consequi possimus,
 « gratia et benignitate domini nostri Jesu-Christi : cum quo Patri simul
 « et Sancto Spiritui gloria, et honor, et imperium nunc et semper in sæ-
 « cula sæculorum. Amen. »

« de la plus grande magnificence et de la plus grande rareté,
 « que ce vaste océan du monde avait tant besoin de voir
 « fixée au-dessus de lui, l'éclairant de ses mérites et l'illus-
 « trant de ses exemples (1). »

« O vous tous, qui que vous soyez, qui, au milieu du cou-
 « rant de ce siècle, vous croyez plutôt menacés par les orages
 « et les tempêtes de la mer, que vous ne croyez marcher sur
 « la terre, ne détournez jamais vos regards de la splendeur de
 « cette étoile si vous ne voulez pas vous voir engloutis par les
 « flots irrités. Si le vent des tentations s'élève contre vous, si
 « vous êtes entraînés à vous briser contre les écueils des tri-
 « bulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous vous
 « sentez agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, du
 « mauvais vouloir et de l'envie, fixez vos yeux sur l'étoile,
 « criez : Marie ! Si la colère, ou l'avarice, ou la concupis-
 « cence de la chair, menacent de submerger le frêle navire
 « de votre esprit, levez toujours vos regards vers Marie. Si,
 « troublés à la vue de l'énormité de vos crimes ; si, confus par
 « la laideur de votre conscience ; si, épouvantés par la pensée
 « redoutable du jugement de Dieu, vous vous sentez près
 « d'être absorbés par les profondeurs de la tristesse, par
 « l'abîme du désespoir, pensez à Marie (2). »

(1) « Et nomen, inquit, Virginis, Maria. Loquamur pauca, et super hoc
 « nomine, quod interpretatum Maris stella dicitur, et Matri virgini valde
 « convenienter aptatur. Ipsa namque aptissime sideri comparatur. Quia
 « sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium, sic absque sui
 « læsione Virgo parturivit Filium. Nec sideri radius suam minuit clarita-
 « tem, nec Virgini Filius suam integritatem. Ipsa est igitur nobilis illa
 « stella et Jacob orta, cujus radius universum orbem illuminat; cujus
 « splendor et profulget in supernis, et inferos penetrat, terras etiam per-
 « lustrans, et calefaciens magis mentes quam corpora, fovet virtutes,
 « excoquit vitia. Ipsa, inquam, est præclara et eximia stella super hoc
 « mare magnum et spatiosum necessario sublevata, micans meritis, illus-
 « trans exemplis. »

(2) « O quisquis te intelligis in hujus sæculi profluvio magis inter pro-
 « cellas et tempestates fluctuare, quam per terram ambulare, ne avertas
 « oculos a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. Si insurgant
 « venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam,

« Dans tous vos dangers, dans toutes vos perplexités, dans
 « tous vos malheurs, rappelez-vous Marie, invoquez Ma-
 « rie ! Et afin d'obtenir le secours de ses prières auprès de
 « Dieu, que son nom soit toujours sur vos lèvres, que son
 « affection ne quitte jamais votre cœur, et que l'imitation de
 « ses exemples ne soit jamais séparée de votre conduite. En
 « marchant à sa suite, vous êtes sûr de ne pas vous égarer.
 « En la suppliant, vous ne pouvez pas désespérer. En pensant
 « à elle, vous ne tombez pas dans l'erreur. Ah ! si elle vous
 « soutient, vous ne serez pas ébranlés ; si elle vous protège,
 « vous n'avez rien à craindre ; si vous la prenez pour votre
 « guide, vous ne vous sentirez jamais fatigués ; si elle vous
 « est propice, vous arriverez heureusement au port du salut.
 « C'est ainsi que vous apprendrez, par votre propre expé-
 « rience, avec combien de raison il a été dit : « ET LE NOM DE
 « LA VIERGE ÉTAIT MARIE (1). »

On attribue aussi à saint Bernard l'hymne *Ave maris Stella*, que l'Église lui a empruntée pour l'intercaler dans l'Office des solennités de la sainte Vierge. Voici comment, dans ce morceau de poésie de cœur, le docteur *Mellifluus* exprime les sentiments de sa confiance et de son amour pour Marie :
 « Je vous salue, Étoile de l'Océan, auguste Mère de Dieu, et
 « cependant toujours vierge, et porte heureuse du ciel ! Pre-
 « nez de la bouche de Gabriel cet *Ave* qu'il vous a adressé, et

« voca Mariam. Si jactaris superbiam undis, si ambitionis, si detractionis,
 « si æmulationis, respice stellam, voca Mariam. Si iracundia, aut avari-
 « tia, aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice ad Ma-
 « riam. Si criminum immanitate turbatus, conscientiam fœditate confusus,
 « judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiæ, despe-
 « rationis abysson, cogita Mariam. »

(1) « In periculis, in angustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam
 « invoca. Non recedat ab ore, non recedat a corde ; et ut impetres ejus
 « orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam se-
 « quens, non devias ; ipsam rogans, non desperas ; ipsam cogitans, non
 « erras ; ipsa tenente, non corruis ; ipsa protegente, non metuis ; ipsa duce,
 « non fatigaris ; ipsa propitia, pervenis ; et sic in temetipso experiris quam
 « merito dictum sit : Et nomen Virginis, Maria. »

« qui n'est que le nom d'*Héva* renversé, et appliquez-le à
 « nous tous, comme un augure d'une paix inaltérable. Bri-
 « sez les liens qui enchainent les pécheurs; faites briller la
 « lumière aux yeux des aveugles; éloignez de nous tous les
 « maux; demandez pour nous tous les biens. Prouvez que
 « vous êtes notre véritable mère, et faites agréer nos
 « prières à Celui qui a daigné devenir votre fils, par amour
 « pour nous. Vierge singulière! Prodige de douceur! faites
 « que nous partagions votre mansuétude et votre chas-
 « teté! Faites que notre vie soit toujours pure; frayez-nous
 « le chemin le plus sûr pour aller à Jésus, afin qu'un jour
 « nous puissions être heureux de sa vision pour toute l'éter-
 « nité (1). »

Voici encore un petit cantique de l'Église à l'honneur de Marie, et qu'on croit avoir été composé du temps des Croisades. « O la plus glorieuse parmi les vierges, qui trônez au-
 « dessus des étoiles, qui avez nourri de votre lait dans son
 « enfance Celui qui vous avait créée! C'est vous qui, par
 « ce germe précieux de vos entrailles, nous rendez les biens
 « que notre triste mère Ève nous avait enlevés. C'est vous
 « qui ouvrez les portes du ciel, afin que ses malheureux en-
 « fants puissent aller s'asseoir sur les astres. Vous êtes l'en-
 « trée par laquelle on arrive au Roi des rois. Vous êtes la
 « maison resplendissante de la vraie lumière. Peuples, qui

(1) « Ave, maris stella,
 « Dei Mater alma,
 « Atque semper virgo,
 « Felix cœli porta.
 « Sumens illud Ave,
 « Gabrielis ore,
 « Funda nos in pace,
 « Mutans Hevæ nomen.
 « Solve vincla reis,
 « Profer lumen cæcis;
 « Mala nostra pelle,
 « Bona cuncta posce.

« Monstra te esse matrem,
 « Sumat per te preces
 « Qui, pro nobis natus,
 « Tulit esse tuus.
 « Virgo singularis,
 « Inter omnes mitis,
 « Nos culpæ solutos
 « Mites fac et castos.
 « Vitam præsta puram,
 « Iter para tutum,
 « Ut videntes Jesum
 « Semper colletemur. »

« avez été rachetés, applaudissez la Vierge par laquelle vous
« avez reçu la vie (1). »

Enfin, écoutons le dernier des Docteurs catholiques, aussi célèbre par la douceur de son caractère que par la virginité de ses mœurs, par l'ardeur de son zèle et par la grandeur de son savoir. Voici dans quels termes, doux et naïfs, saint Liguori a perpétué jusqu'à nous la tradition de la foi et de l'amour des grands hommes de l'Église à l'égard de Marie :

« O ma belle espérance, ô mon doux amour, Marie!
« vous êtes la paix de mon âme, vous êtes le soutien de ma
« vie. O Marie! lorsque je pense à vous et que je vous appelle,
« j'éprouve une telle satisfaction et une telle joie, que mon
« cœur en est ravi. Si une mauvaise pensée se présente à
« mon esprit pour le troubler, elle s'enfuit aussitôt qu'elle
« m'entend articuler votre nom. Dans cette mer orageuse du
« monde, vous êtes l'étoile amie qui pouvez sauver du nau-
« frage la frêle nacelle de mon âme. Étendez sur moi vos
« chaînes, enveloppez-en mon cœur; alors, prisonnier de
« l'amour divin, je vous serai fidèle. Oh! s'il m'est donné
« de finir ma vie en prononçant votre nom, j'aurai aussi le
« bonheur d'obtenir le ciel pour mon partage (2). »

(1) « O gloriosa virginum,
« Sublimis inter sidera,
« Qui te creavit, parvulum
« Lactente nutris ubere.
« Quod Heva tristis abstulit
« Tu reddis almo germine :

(2) « O bella mia speranza,
« Dolce amor mio Maria,
« Tu sei la vita mia,
« La pace mia sei tu.
« Quando te chiamo e penso
« A te, Maria, mi sento
« Tal gaudio e tal contento
« Che mi rapisce il cor.

« Intrent ut astra flebiles,
« Cœli recludis cardines.
« Tu Regis alti janua,
« Et aula lucis fulgida :
« Vitam datam per Virginem,
« Gentes redemptæ plaudite. »

« Se mai pensiero molesto
« Viene a turbar mia mente,
« Sen fugge, allorche sente
« Il nome suo chiamar.
« In questo mar del mondo
« Tu sei l'amica stella
« Che puot la navicella
« Dell'alma mia salvar.

Quelle élévation de pensées ! et en même temps quelle précision de langage théologique ! Quel heureux mélange des doctrines les plus orthodoxes, des croyances les plus pures, des sentiments les plus doux et les plus affectueux ! C'est l'esprit qui s'élève, le cœur qui s'épanche, la confiance qui déborde par l'éloquence de l'amour ! C'est le parfum le plus délicieux de l'esprit de foi, de sainteté, de dévotion !

Or, ces pensées, ces sentiments, ce langage, touchant Marie, sont communs à tous les Pères, à tous les Docteurs de l'Église sans exception. Et quels hommes n'étaient pas les saint Denis l'Aréopagite, les saint Ignace le martyr, les saint Irénée, les saint Basile, les saint Grégoire de Naziance, les saint Grégoire de Nysse, les saint Hilaire de Poitiers ! Est-ce que tout grand homme ne devient pas petit, à côté d'un saint Jérôme, d'un saint Ambroise, d'un saint Jean Chrysostôme, d'un saint Augustin, d'un saint Léon, d'un saint Grégoire ! N'étaient-ils pas des esprits d'élite, un saint Paulin, un saint Épiphané, un saint Fulgence, un saint Maxime, un saint Cyrille d'Alexandrie, un saint Cyrille de Jérusalem, un saint Hilaire d'Arles, un saint Amédée, un saint Valère, un saint Germain, un saint Remi, un saint Grégoire de Tours, un saint Fortunat, un Alcuin, un vénérable Bède ! Ne sont-ce pas des Docteurs qu'on ne trouve nulle part que saint Bernard, saint Anselme, saint Antoine de Florence, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, Scott, Salméron, le bienheureux Canisius, Bellarmin, Suarez, Bossuet, saint Liguori ! Nous éprouvons une véritable satisfaction à énumérer ces noms illustres qui rappellent tous les talents unis à toutes les vertus, l'élévation du génie et la simplicité de la foi. Nos lec-

« Stendi le sue catene
 « E m'incatena il core,
 « E prigionier d'amore
 « Fedele a te sarò.

« Se mai mi fia concesso
 « Fiuir la vita mia,
 « Chiamando te, Maria,
 « Mi tocca il cielo ancor. »

teurs, nous en sommes sûr, en seront bien heureux, eux aussi. Ils y apprendront que s'ils se trompent dans les manifestations de leurs sentiments et dans leur pratique pour honorer Marie, c'est au moins en très-bonne compagnie.

Mais, de bonne foi, peut-on croire, sans abjurer toute raison et tout sens moral, que de tels hommes, dont la vie a été aussi pure et aussi sainte que leur science ecclésiastique était grande et profonde, aient voulu tromper le peuple chrétien après s'être trompés eux-mêmes? Et, d'autre part, peut-on admettre qu'un Luther, qui n'a abjuré la vraie foi qu'après avoir abjuré toute chasteté, et qui a flétri sa dignité de prêtre par l'inceste et le sacrilège; qu'un Calvin, surnommé le *Fleurdelisé*, à cause de la fleur de lis dont son évêque l'avait fait marquer aux épaules avec un fer rouge, au lieu de le livrer au dernier supplice que son crime infâme lui avait mérité; et enfin, que leurs tristes disciples, par rapport aux doctrines, mais leurs rivaux par rapport à la perfidie du cœur et au dévergondage des mœurs, aient deviné juste dans tout ce qu'ils ont osé dire et faire contre le culte de Marie? Peut-on croire que ces monstres de toutes les erreurs et de tous les crimes aient mieux que tous les saints Docteurs orthodoxes compris ce qui, sur ce sujet, est plus conforme aux doctrines des Livres saints et à l'esprit de l'Évangile?

En outre, les écrits de ces derniers ne respirent que le zèle le plus pur pour la vérité et pour la vertu; il est donc impossible de ne pas les croire remplis, pénétrés de l'esprit de Dieu, et travaillant, sous son inspiration, pour les intérêts de sa gloire; tandis que dans les livres des hérésiarques, l'apologie du vice et l'apothéose de la chair marchent de front avec le blasphème, la cause des passions y est soutenue par le mensonge, par la calomnie et par la rage. Ces livres ne sont que des monuments de haine contre tout ce qui est pur, saint, autant que contre tout ce qui est vrai; on n'y voit que les hommes du péché, s'exprimant avec le style de l'enfer. Il est donc impossible de ne pas admettre que leurs au-

teurs étaient remplis et pénétrés de l'esprit de Satan et poussés par lui dans la voie du mal.

Libre donc à nos frères séparés, si cela leur plaît, de suivre de tels maîtres, dont la vie a été aussi honteuse que la doctrine erronée; mais ils n'ont pas le droit d'en vouloir aux catholiques, qui se font un devoir d'honneur, autant que de religion, de rester fidèles aux enseignements et aux exemples des grands personnages de l'Église, dans leurs croyances et dans leurs pratiques de dévotion à l'égard de la Mère du Sauveur du monde.

CHAPITRE IV

DE LA TRADITION DE L'ÉGLISE ET DU TÉMOIGNAGE DES PEUPLES EN FAVEUR DU CULTE DE LA MÈRE DE DIEU.

Absurdité de cette affirmation de l'hérésie : « Que le culte de Marie a été introduit par Rome, dans les siècles d'ignorance. » Les Pères, qui ont rendu témoignage à ce culte appartiennent à tous les siècles et ne sont pas *romains*. — La Grèce catholique, à l'âge d'or de l'Église, et la Grèce schismatique ont professé le culte de Marie; et cependant elles n'ont rien emprunté à Rome. — Empressement de l'Église universelle pour honorer Marie. — Les peuples catholiques ont toujours été dévoués à Marie. Cette dévotion ne s'est pas ralentie dans ce temps d'incrédulité. — Sentiments des peuples infidèles envers Marie. — Les détracteurs de son culte sont en état de révolte contre le sentiment de toute l'humanité.

APRÈS ce qu'on vient de lire, il est impossible de ne pas s'étonner du courage et de l'outrecuidance de l'hérésie, affirmant toujours : « Que le culte de Marie ne doit sa naissance « qu'à la *superstition romaine* de siècles ignorants et barbares. »

D'abord, parmi les Pères et les Docteurs que nous venons de nommer, il y en a pour *chacun* des siècles du christianisme. Il faut mentir à l'histoire de la manière la plus *invéréconde* pour le nier. Il est donc évident, par le témoignage constant, perpétuel, uniforme de ces fidèles organes de la tradition chrétienne, que le culte de Marie date de la même époque que le culte de Jésus-Christ, qu'il n'a commencé à aucune époque postérieure, et que les siècles, prétendus

ignorants, auxquels on veut l'attribuer, ne l'ont pas inventé, mais reçu des siècles *les plus éclairés* de l'Église.

En second lieu, parmi ces Pères, il n'y en a presque pas un seul natif de Rome. Ce sont des hommes qui sont nés et ont vécu en Grèce, dans l'Asie Mineure, en Palestine, en Égypte, dans l'Afrique latine, en Angleterre, dans la Gaule, en Allemagne, en Espagne, en Italie. La *superstition romaine* n'a donc rien à faire dans la croyance et la pratique de toutes les Églises chrétiennes touchant le culte de Marie.

Ajoutons que l'Église grecque a poussé encore plus loin que l'Église latine son pieux enthousiasme pour le culte de la Mère de Dieu. Rappelons, en effet, ce qui arriva à la fin du fameux concile d'Éphèse, qui condamna et anathématisa Nestorius et déclara que Marie doit être appelée LA MÈRE DE DIEU. Éphésiens et étrangers accourus de toutes les provinces d'Asie, hommes et femmes, grands et petits, accueillirent, avec des cris d'une joie et d'un bonheur impossibles à décrire, les Pères sortant de l'assemblée et les accompagnèrent en triomphe à leur demeure. L'un des témoins oculaires de cette touchante scène, unique dans l'histoire des manifestations de la piété chrétienne, saint Cyrille d'Alexandrie, rapporte (*Epist. xxxiv, apud Baronium, t. II*) qu'on ne se contenta pas de se prosterner à leurs pieds, de baiser leurs vêtements, de faire retentir l'air des plus chaleureux vivats; mais que les personnages les plus distingués, les plus grandes dames en particulier, tenant une torche allumée, d'une main, et, de l'autre, l'encensoir, où l'on faisait brûler des pastilles odoriférantes, éclairaient et parfumaient les rues que traversaient les Pères. Voilà combien ces populations catholiques tenaient aux grandeurs et aux privilèges de Marie, et combien elles étaient heureuses de l'honorer et de la glorifier! Tout cela arrivait en Orient, au v^e siècle, le siècle des Léon, des Flavian et des Cyrille, à l'âge d'or de l'Église. Comment donc le culte et la dévotion de Marie auraient-ils pris naissance en Occident, à la faveur de l'ignorance du moyen âge?

L'un des faits les plus certains de l'histoire ecclésiastique, c'est que les Grecs se défiaient toujours des Latins, et que, loin d'accepter aveuglément tout ce qui venait de Rome, ils ne l'accueillaient qu'avec réserve, après un examen approfondi et de longues discussions, pour s'assurer que c'était conforme à la lettre des Livres saints et à l'ancienne tradition. On sait que l'un des prétextes pour lesquels Constantinople a fait schisme avec Rome, c'est l'adjonction d'un mot que les Latins auraient faite au symbole de Nicée. Comment donc ces Grecs, si susceptibles, si jaloux de leurs usages, de leurs traditions, et si hostiles à tout ce qui n'était pas né chez eux, auraient-ils accepté des Latins le culte de Marie et l'auraient-ils professé avec un si grand enthousiasme? N'est-ce pas là une preuve évidente que chez les Grecs, aussi bien que chez les Latins, le culte de la Vierge remontait au premier âge du christianisme; que Rome ne l'a pas plus inventé que Byzance, mais qu'il a germé naturellement de la profession et du développement du dogme chrétien?

En outre, personne n'ignore que toutes les églises grecques dissidentes, qui se sont séparées depuis mille ans de la vraie Église, tout en condamnant de prétendues nouveautés que les Latins auraient apportées dans la croyance et dans le culte chrétien, n'en ont pas moins maintenu jusqu'à nos jours, et n'en professent pas moins jusqu'à l'exagération, le culte des images et les pratiques les plus variées de la dévotion de Marie. Si ce culte et ces pratiques leur eussent été envoyés de Rome, comment les auraient-ils gardés, même après leur schisme avec Rome? Il est donc de la dernière évidence que Rome n'a été pour rien dans les croyances et dans les sentiments des églises grecques à l'égard de Marie, et que cette croyance et ces sentiments, si constants et si vivaces chez des peuples hostiles à Rome, n'ont pas été et n'ont pu être l'œuvre de Rome.

Ce n'est pas Rome, mais l'Église entière, cette maîtresse infaillible, cette dépositaire fidèle, ce *Boulevard inexpugnable*

de la Vérité, qui, formée à l'école de la tradition apostolique, n'a jamais séparé le culte de Marie du culte de Jésus-Christ. On ne peut citer un seul des siècles chrétiens où l'Église n'ait institué quelque fête, n'ait consacré quelque pratique, n'ait formulé de nouvelles prières, n'ait autorisé des associations religieuses à l'honneur de Marie. - Toujours et partout, elle lui a rendu des hommages tout particuliers; elle lui a prodigué les titres les plus glorieux; elle l'a invoquée avec confiance; elle l'a saluée avec tendresse. C'est avec les plus vifs transports et un véritable bonheur qu'elle a célébré ses fêtes, rappelé ses grandeurs, défendu ses privilèges, exalté ses mérites, imploré sa protection.

Ancien par rapport au temps, le culte de Marie n'a pas été moins catholique ou universel par rapport aux lieux, et commun à tous les peuples restés sincèrement chrétiens. En plaçant sous la haute protection de la REINE DES CIEUX leurs empires et leurs royaumes de la terre, les Empereurs d'Orient et d'Occident, les Rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Suède, de Danemarck (avant le schisme de Luther) n'ont fait qu'interpréter les sentiments, les instincts religieux de leurs peuples et les satisfaire. En Pologne, Marie, c'était la REINE DU ROYAUME, *Regina Poloniæ*. Il en était de même en Bavière, en Bohême, en Hongrie. La dévotion des Italiens, des Siciliens, des Illyriens et de tous les peuples slaves pour Marie, est passée en proverbe.

Même de nos jours, le culte de Marie est ce qui a le moins perdu dans le naufrage d'un si grand nombre de pratiques de la foi. Visitez les contrées où le catholicisme est encore debout, vous y trouverez partout Marie honorée avec les mêmes transports, invoquée avec la même confiance. On se souviendra longtemps des démonstrations d'enthousiasme religieux avec lesquelles la France catholique et la grande ville de Lyon en particulier, ont fêté la déclaration du dogme de l'IMMACULÉE CONCEPTION, « Prêtez, prêtez l'oreille, dit Monseigneur Gaume; qu'entendez-vous retentir dans le lointain

« des âges chrétiens, au fond des vallées solitaires, sur la cime
 « élevée des montagnes, dans les rues brillantes des cités?
 « Des hymnes, des cantiques, des litanies, où le christianisme
 « prodigue à Marie les titres les plus sacrés et les noms les
 « plus doux. Parcourez l'Europe entière, partout, sous vos pas,
 « vous rencontrerez des institutions et des fêtes qui perpé-
 « tuent et qui propagent le culte de Marie. » Jamais, à au-
 cune époque du christianisme, on n'a vu se former autant de
 congrégations religieuses, de couvents, de confréries, sous le
 nom et le patronage de Marie que dans notre temps. Les
 temples, les chapelles, les sanctuaires en l'honneur de la
 Mère de Dieu, surgissent partout comme par enchantement;
 et le nombre de ces établissements, que la piété des peuples
 a élevés dans ce siècle, surpasse déjà le nombre de ceux que
 la révolution avait détruits à la fin du siècle dernier. Au nom
 de Marie on est sûr de remuer tous les cœurs, d'attirer toutes
 les sympathies, d'obtenir toute espèce de sacrifices pour la
 gloire de Dieu et le salut des âmes. Le nombre des pèlerins
 qui, dans l'espace de neuf ans, ont visité le magnifique sanc-
 tuaire improvisé de *Notre-Dame de la Salette*, et qui sont allés
 chercher le pardon de leurs fautes et la réforme de leur vie
 au pied d'un autel de Marie, sur la cime inaccessible d'une
 montagne escarpée, monte déjà à plusieurs millions. Quelque
 chose de semblable se prépare au pied des Pyrénées et en
 Bretagne, à la suite des prodiges incontestables que Dieu
 vient d'y opérer par l'invocation de Marie.

Ainsi donc, dans le nouveau monde, comme dans le monde
 ancien; chez les nouveaux convertis à la foi, comme chez les
 anciens fidèles; dans les églises grecques, arméniennes, ru-
 thènes, cophites, comme dans toutes les églises latines; chez
 les peuples à peine sortis du sein de la barbarie, comme chez
 les peuples civilisés; en Asie, en Afrique, en Amérique
 comme en Europe; chez les chrétiens schismatiques comme
 chez les chrétiens catholiques, on a toujours et partout
 trouvé et on trouve encore le même cœur, la même dé-

votion, le même attachement, le même amour pour Marie.

Les peuples mahométans rendent hommage à l'ancienneté et à la convenance du culte de Marie. Pour eux aussi, la sainte Vierge est un être privilégié, sublime, ayant droit à la vénération de toute l'humanité. Dans leurs lois, le blasphème contre Marie est puni du dernier supplice. On l'invoque dans tous les besoins et dans tous les dangers de la vie, avec plus de confiance qu'on n'en témoigne à Mahomet lui-même. Bien souvent on en rencontre les images dans les maisons particulières et dans les vaisseaux marchands, collées au mât du navire. Les feuilles publiques de novembre dernier nous apprennent que le vice-roi d'Égypte, ayant fait don aux Sœurs de charité d'immenses matériaux pour bâtir leur chapelle et leur maison, n'y a mis que cette condition : « Priez pour moi la grande Vierge, Mère de Jésus. »

Or l'on sait qu'issu de l'arianisme, l'islamisme a conservé dans le Coran bien des débris de croyances chrétiennes, mêlées aux dogmes les plus grossiers, les plus sales et les plus absurdes. Ainsi ce n'est qu'aux anciennes traditions de l'Orient que les sectateurs de Mahomet ont emprunté leur croyance et leurs sentiments touchant la dignité et les grandeurs de Marie et les hommages qui lui sont dus. Voilà donc un nouveau témoignage de la part des plus grands ennemis du nom chrétien, en faveur de cette vérité : Que le culte de Marie est aussi ancien et aussi universel que le christianisme.

Enfin, les peuples païens eux-mêmes, qui, aux Indes, en Chine, au Japon, ont rejeté la *bonne Nouvelle* qui leur avait été annoncée, pour retomber dans les ténèbres de l'idolâtrie, ont gardé des sentiments de respect et de confiance à l'égard de la Vierge Mère, même après avoir abjuré la religion [du Fils.

C'est l'accomplissement de cette magnifique prophétie que Marie elle-même fit de ses propres grandeurs et de ses propres gloires, lorsque, remplie de l'Esprit de Dieu, elle s'écria : « Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, et voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront

heureuse; car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes; quia fecit mihi magna Qui potens est, et sanctum nomen ejus.*

Que devons-nous donc penser des hérétiques qui se disent chrétiens, et qui s'acharnent contre cette noble et sublime Créature que le mahométan et le païen eux-mêmes vénèrent? Que devons-nous penser de ces prétendus philosophes qui osent, par leurs blasphèmes, venir troubler le concert de louanges unanimes et harmonieuses qui, depuis dix-huit siècles, s'élèvent de tous les instants du temps et de tous les points de l'espace pour glorifier Marie? Que devons-nous penser de ces hommes dont le langage, en ce qui touche le culte de Marie, n'a de ressemblance avec aucun langage de la terre, n'a d'écho que dans l'enfer; de ces hommes qui, véritables apostats de la foi chrétienne, le sont encore des sentiments les plus communs à l'humanité?

CHAPITRE V

DU CULTE DE MARIE CONSIDÉRÉ COMME ÉTANT LA CONFESSION SOLENNELLE DU DOGME CHRÉTIEN.

Les trois grandes dévotions des peuples catholiques : la dévotion du très-saint Sacrement, la dévotion aux âmes du Purgatoire, et la dévotion à la sainte Vierge, résumant à elles seules le culte, la morale, le dogme, expriment tout le christianisme. — Ce sont le résultat de l'inspiration divine, comme l'opposition à ces dévotions est le résultat de l'inspiration diabolique. — Les prières que l'Église adresse à Marie renferment le symbole chrétien complet. — La vraie foi consiste à croire que Jésus-Christ est Dieu et homme. Le culte de Marie est la confession de cette foi. Par ce culte on rend à Dieu l'hommage de la vraie foi.

LA religion n'est que *dogme, culte et morale*. Or, dans le christianisme, ces trois parties de la religion se trouvent résumées et solennellement exprimées dans ces trois pratiques, si anciennes, si universelles et si constantes chez tous les peuples chrétiens : l'assistance à la Messe, l'adoration du très-

saint Sacrement et la communion fréquente, les prières pour les morts et la dévotion à la sainte Vierge.

C'est que toute la liturgie, commençant et se terminant à l'Eucharistie, ce mystère résume à lui seul tout le *culte chrétien*.

Les différentes manières de soulager les âmes des fidèles décédés dans le Seigneur, nous rappellent par quels moyens sévères sont punies dans l'autre monde les fautes les plus petites, sont effacées les taches les plus légères; et par là même, elles sont un éclatant témoignage rendu à la sainteté et à la perfection de la *morale chrétienne*.

Enfin, les titres de dignité et de grandeur, sous lesquels on honore la sainte Vierge, renferment les principaux mystères du christianisme qui leur servent de raison et de base. Ils sont une formule nouvelle de ces mystères, ils en annoncent la vérité avec une grâce toute particulière. Ils sont une espèce de symbole poétique, et par là ils sont la confession solennelle du *dogme chrétien*.

Ainsi donc, ces grandes dévotions, auxquelles toutes les populations catholiques sont si profondément attachées par un lien mystérieux, mais réel, tiennent essentiellement à l'esprit du christianisme véritable. C'est l'œuvre de l'instinct catholique, du sentiment de la vraie foi et de l'Esprit de Dieu qui anime, qui inspire et qui fait agir l'Eglise et tous les membres qui la composent. Par la raison contraire, il est impossible de ne pas apercevoir, dans la haine et dans le mépris de l'hérésie et de l'incrédulité pour ces grandes manifestations du sentiment chrétien, l'œuvre de l'instinct de l'esprit d'erreur, de l'esprit de Satan, auquel tout hérétique et tout incrédule obéissent et servent d'instrument sans s'en douter, et qui, par la destruction de ces pratiques par lesquelles se réalisent et se révèlent le dogme, la morale et le culte de la religion de l'Évangile, se flattent d'arriver à la destruction entière du christianisme.

Voyez en effet, pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, les rapports intimes de la dévotion des vrais fidèles

envers Marie, avec la confession des dogmes de la vraie foi. Lorsque nous saluons ou prions Marie de vouloir bien *intercéder* pour nous, nous l'appelons *Mère de Dieu ! Mère du Créateur ! Mère du Sauveur ! Mère intacte ! Mère vierge ! Vierge pleine de grâce ! Vierge qui a conçu du Saint-Esprit ! Reine conçue sans la tache originelle ! Refuge des pécheurs ! Notre secours pour nous aider à nous relever, par la pénitence, de l'abîme de nos péchés ! etc.* Or, en adressant à Marie ces salutations et ces prières, que faisons-nous, si ce n'est déclarer et croire tout haut : Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que l'homme, étant tombé, a entaché toute sa race du péché originel ; que le Fils de Dieu, voulant le sauver de la mort éternelle, s'est fait lui-même homme, et n'a pris son humanité que dans le sein de Marie, par la vertu du Saint-Esprit ; que dans le Fils de Marie, l'humanité se trouve si substantiellement unie à la divinité, que le même individu est en même temps vrai Dieu et vrai homme ? Car, c'est en vertu de la croyance à l'union hypostatique du Verbe de Dieu avec l'homme, que nous disons : Que Marie, ne lui ayant fourni que l'humanité, est cependant Mère de Dieu, attendu que la mère d'un homme qui est personnellement Dieu est dite en toute vérité « la Mère de Dieu, » comme, en quelque sorte, la mère d'un homme qui est roi, est dite en toute vérité « la mère du roi. » Enfin, en saluant et en priant Marie comme nous le faisons, nous confessons d'une manière très-explicite que l'homme, mort par le péché, ne peut revivre que par la grâce du Dieu Rédempteur, renfermée dans les sacrements ; et que cette grâce, n'étant jamais refusée aux mérites de la prière pure et fervente, il est raisonnable que, pour l'obtenir plus facilement de la bonté du Fils, nous nous adressions à la charité de sa Mère.

Mais n'est-ce pas là toute la religion chrétienne ?

Il est donc évident que, par le culte que nous rendons à Marie, nous ne faisons qu'une série d'actes de foi de tous les

mystères du Dieu Créateur, du Dieu Rédempteur et du Dieu Sanctificateur ; et que nous répétons toujours (par des mots et sous une forme différente) le symbole chrétien.

Ce n'est pas tout , comme la vraie philosophie se résume dans cette doctrine : Que l'homme n'est qu'une âme intellectuelle unie substantiellement à un corps dans l'unité de l'être ; de même la vraie théologie se réduit à ce dogme : Que Jésus-Christ n'est que Dieu, uni substantiellement à l'homme dans l'unité de la personne. Comme toutes les erreurs des faux philosophes se réduisent à l'idéalisme ou au matérialisme , c'est-à-dire à la négation de l'âme ou du corps de l'homme ; de même toutes les hérésies des faux théologiens aboutissent au marcionisme ou à l'arianisme , c'est-à-dire à la négation de l'humanité ou de la divinité de Jésus-Christ.

Si Jésus-Christ n'était pas vrai homme, il ne pouvait ni souffrir ni mourir pour l'homme ; s'il n'était pas vrai Dieu, il ne pouvait donner à ses souffrances et à sa mort la valeur infinie qu'elles devaient avoir, pour satisfaire la justice de Dieu ; et, dans l'un ou l'autre cas, il ne nous eût pas rachetés, il n'y aurait pas eu de chute originelle, il n'y aurait pas eu de rédemption, il n'y aurait pas de christianisme, il n'y aurait pas de religion.

La vraie foi consiste donc à croire et à confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est en même temps vrai Dieu et vrai homme : *Est ergo fides recta ut credamus et confiteamur quia Dominus noster Jesus Christus, Dei Filius, Deus et homo est (Symbol. S. Athanas.).*

Or, la preuve que Jésus-Christ est Dieu, c'est qu'il est le Fils consubstantiel de Dieu, car Dieu ne saurait avoir un Fils consubstantiel à lui, sans que ce Fils ne soit Dieu lui aussi. La preuve qu'il est homme, c'est qu'il est le Fils consubstantiel de Marie, car nulle femme de l'humanité ne saurait avoir un fils consubstantiel à elle, sans que ce fils ne fût homme lui-même. Jésus-Christ n'est donc Dieu qu'en tant qu'il a été engendré de la substance du Père avant tous les siècles ; et il

n'est homme qu'en tant qu'il est né, dans le siècle, de la substance de sa mère : *Deus est ex substantia Patris, ante sæcula genitus; et homo est ex substantia Matris in sæculo natus (ibid.)*. Par conséquent, n'étant Dieu que par sa filiation divine, et n'étant homme que par sa filiation humaine, de même qu'en adorant le Père éternel comme vrai Père de Jésus-Christ, nous confessons que Jésus-Christ est Homme-Dieu ; de même en invoquant Marie comme vraie Mère de Jésus-Christ, nous confessons que Jésus-Christ est Dieu-Homme ; c'est-à-dire, nous confessons, renfermés dans deux mots, tout le christianisme, toute la religion.

Enfin, la manière dont on prie exprime exactement ce que l'on croit ; *Lex orandi, lex credendi*. Ainsi donc, en parlant à Marie dans le langage de l'Église, nous déclarons hautement notre foi ; nous nous affermissons toujours davantage dans notre foi ; nous aimons et nous plaçons avant tout notre foi ; et, tout en progressant dans la stabilité et dans la ferveur de la foi, nous rendons en même temps à Dieu le grand hommage de la foi.

CHAPITRE VI

DU CULTE ET DE LA DÉVOTION DE MARIE COMME ÉTANT DES SIGNES CERTAINS DE LA VRAIE FOI ET DE LA VRAIE PIÉTÉ.

Explication de la prophétie du saint vieillard Siméon. — Il ne faut point séparer la foi en Jésus-Christ crucifié, de la foi en Marie aux pieds de la croix. — Preuves historiques que la dévotion de Marie est le signe de la vraie foi. — C'est à ce signe que les catholiques se distinguent des protestants ; les pays et les maisons religieuses, des pays et des maisons qui ne le sont pas. — La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a servi à faire connaître les fidèles et les ecclésiastiques dont la foi est sûre ; et les fidèles et les ecclésiastiques dont la foi est suspecte. — Les grands saints que Dieu a fait surgir au xv^e siècle ont tous été très-dévotés à Marie. — Les nouveaux ministres anglicans, convertis au catholicisme, sont très-zélés pour le culte de Marie. — Ce culte est la respiration de l'âme chrétienne. — On ne peut aimer Jésus-Christ, sans aimer et vénérer sa Mère.

LE saint vieillard Siméon, en recevant dans ses bras Jésus-Christ encore enfant, adressa à sa divine Mère ces grandes et

mystérieuses paroles : « Voici Celui qui est posé pour la « ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et « pour être un signe auquel on contredira ; et son glaive tra- « versera votre âme afin que les pensées de beaucoup de « cœurs soient révélées : *Ecce positus est hic in ruinam et in « resurrectionem multorum in Israël; et in signum, cui con- « tradicetur: et tuam ipsius animam pertransibit gladius ut « revelentur ex multis cordibus cogitationes* (Luc, II.) » Dans ce peu de mots, le grand prêtre prophète a résumé l'histoire des années que le Seigneur a passées sur cette terre, aussi bien que l'histoire de son Église et de sa religion, dans les siècles futurs. En effet, ce qui est arrivé au Dieu fait homme, pendant sa vie en Israël, s'est renouvelé exactement après sa mort dans tout le monde, et se renouvellera toujours jusqu'à la fin du monde. Nul homme ne rencontre sa ruine éternelle qu'en refusant de croire aux mystères de J.-C. et en violant ses lois ; et nul homme ne ressuscite pour la vie éternelle que par sa foi aux dogmes et par sa fidélité dans l'accomplissement des préceptes du christianisme : *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum*. Et c'est à son occasion et d'après la nature des rapports dans lesquels on est à son égard, que l'homme intérieur se traduit tout entier à l'extérieur ; qu'il se révèle-et se manifeste ce qu'il est : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*. Mais, conformément à la prophétie, ce jugement anticipé, cette révélation du secret des cœurs, n'ont principalement lieu qu'au sujet du mystère de la Croix, par lequel le glaive de la charité de Dieu pour l'homme a immolé la vie du Fils et transpercé le cœur de la Mère : *Tuam Ipsius animam pertransibit gladius; ut revelentur cogitationes*.

Ainsi c'est dans ses rapports avec le mystère où l'héroïsme de la Mère s'est associé au dévouement du Fils dans l'œuvre du salut du monde, que le vrai chrétien s'annonce et fait son salut.

· Ce qui a fait dire à saint Paul que le mystère de la Croix,

objet de scandale pour les Juifs et de mépris pour les Gentils, est pour les vrais chrétiens seuls, marchant dans les voies du salut, le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu : *Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam, iis qui salvi fiunt, Dei virtus et Dei sapientia.*

Il résulte évidemment de cette doctrine qu'il ne faut jamais séparer la foi en Marie, debout aux pieds de la croix, de la foi en Jésus-Christ cloué à la croix ; qu'on ne peut avoir une foi entière et parfaite dans ce mystère qu'en tant qu'on y associe celle sous les yeux de laquelle il s'est opéré. En un mot, que le souvenir pieux, ou le culte et la dévotion de Marie, sont un signe certain de la foi complète, de la vraie foi en Jésus-Christ.

Le fait vient à l'appui de la vérité, de ces remarques. Dès les premiers jours où la prétendue réforme du christianisme, proclamée par Luther et Calvin, porta atteinte à la pureté et à l'intégrité du dogme chrétien, le moyen le plus commun par lequel les chrétiens demeurés fidèles aux croyances catholiques protestèrent, à leur tour, contre cette révolte infernale des protestants à l'égard de l'Église, fut celui de suspendre et de porter publiquement au cou le chapelet de la sainte Vierge. C'est à ce signe que les catholiques aimaient à se faire distinguer des protestants.

En outre, comme le protestantisme avait débuté par la mutilation ou la destruction sacrilège des statues et des images de la Mère de Dieu, le catholicisme s'empressa de signaler son zèle en restaurant et en défendant, même par les armes, ces pieux monuments de la vraie foi, en en multipliant le nombre et en leur rendant, avec plus de solennité, le culte qui leur est dû. C'est pourquoi en traversant la Suisse et l'Allemagne on ne reconnaît, même de nos jours, les communes et les villes restées fidèles à la vraie Église, qu'aux images de Marie qu'on y rencontre dans les rues et sur les places publiques. Rien qu'à ce signe on est sûr de marcher sur un sol catholique.

Il en est de même en France. Là où l'on rencontre à chaque pas des croix et des statues de la Vierge, on est sûr de trouver l'ancienne foi dans toute sa ferveur ; au contraire, là d'où ces signes touchants de la piété catholique ont complètement disparu de la surface du sol, on est certain d'avoir à déplorer que la foi y ait déserté les cœurs : ce sont là les endroits où l'esprit d'impiété a fait les plus lamentables ravages.

Le même phénomène s'observe dans toutes les autres contrées catholiques. En Italie, en Espagne, en Bavière, en Pologne, les lieux où l'on rencontre en plus grand nombre des croix et des statues de la divine Mère, exposées à la vénération publique, sont aussi les lieux où les peuples ont le plus de foi, le plus de piété et, par une conséquence heureuse, où le crime est plus rare, les mœurs plus pures et la tranquillité plus complète.

Entrez dans les maisons, et ce n'est que dans celles dont les images de Marie et des Saints font l'ornement, et où l'on entend, pendant le travail et à certaines heures du jour, chanter les louanges de Marie et invoquer son secours, qu'on est certain de trouver la foi simple et solide du vrai chrétien, la piété sincère, des mœurs irréprochables, l'hospitalité généreuse, tous les sentiments et les œuvres du dévouement et de la charité. En sorte que la vraie dévotion à Marie est en même temps une rosée précieuse qui fait germer toutes les vertus, l'ombre céleste qui les abrite, l'ornement qui les embellit, le charme qui les rend aimables, et le signe caractéristique qui les atteste et les fait connaître.

Voyez ce qui vient d'arriver à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Qui sont ceux qui en ont été heureux, qui y ont applaudi avec les plus vifs transports de leur âme, qui en ont remercié Dieu et qui ont su gré à l'Église ? Ce sont les catholiques sincères et fervents de tous les pays du monde. C'est tout ce que la foi a de plus solide, la science de plus élevé, la piété de plus délicat, la vertu de

plus pur. Parmi le clergé lui-même, ce sont les prêtres les plus distingués par leurs connaissances théologiques, par leur zèle pour le salut des âmes et par les prodiges de leur dévouement. Ce sont ces vétérans du ministère, ces gloires du sacerdoce catholique, ces religieux des deux sexes qui ont blanchi, *en portant le poids du jour et de la chaleur*, vrais apôtres de la foi autant que vrais martyrs de la charité. Ce sont ces âmes nobles et généreuses dont le monde n'est pas digne et qui sont cependant ce qu'il y a de mieux dans ce monde. Voilà les hommes qui ont rivalisé d'empressement et d'enthousiasme dans les manifestations de leur soumission à l'Église et de leur joie, au sujet de cette proclamation.

Au contraire, cet acte solennel de la sagesse de l'Église et de son zèle pour la gloire du Sauveur et de sa divine Mère, n'a rencontré, comme nous venons de le faire remarquer, de la haine, de l'opposition, de la critique ou de l'indifférence que chez tous les faux philosophes, chez tous les faux chrétiens, chez tous les faux catholiques, c'est-à-dire chez tous les incrédules, chez tous les hérétiques et chez ces catholiques, aussi pitoyables par l'ignorance de leur religion et la légèreté de leur esprit, que par la faiblesse ou l'incertitude de leur foi; par le défaut de leur piété, par leur vie mondaine et par leur éloignement de toute pratique religieuse. On a à déplorer que quelques ecclésiastiques, en très-petit nombre, se soient oubliés, à cette occasion, jusqu'au point de censurer ce qu'a fait l'Église (1), et d'opposer leur

(1) Il est vrai qu'une centaine d'évêques seulement se trouva présente à Rome à l'occasion de cette déclaration, le plus grand événement de l'histoire ecclésiastique de ce siècle. Mais il est vrai aussi que le souverain Pontife n'a procédé à cette déclaration dogmatique qu'après avoir interrogé tous les évêques du monde catholique et avoir reçu leurs témoignages touchant la foi de leurs diocèses sur l'Immaculée Conception. Ces témoignages, réunis en plusieurs volumes, ont été publiés à Rome. On n'en rencontre que trois qui font exception à la miraculeuse unanimité du reste. On a remarqué que leurs auteurs ont été enlevés par la mort dans les deux années suivantes. Cela n'a peut-être rien d'extraordinaire; mais, dans

critique, dépourvue de toute espèce d'autorité, à l'imposant témoignage de tout l'épiscopat et de tous les peuples catholiques.

Mais encore une fois, parmi ces individualités téméraires, dont les étranges propos ont été un sujet de scandale pour les vrais chrétiens, et d'étonnement, de sarcasmes, de mépris, même pour ceux qui ne le sont pas, on ne saurait en indiquer une seule, recommandable par sa science théologique, par sa piété et par ses vertus évangéliques. En sorte que cette manifestation officielle de la foi ancienne et universelle de l'Église à la Conception immaculée a servi à faire distinguer dans l'Église et hors de l'Église, de manière à ne pouvoir s'y tromper, le bien du mal, l'ivraie du blé, ce qui croit de ce qui ne croit pas; la science solide du clinquant du savoir; les caractères sérieux des esprits légers; les guides sûrs des docteurs suspects; la sagesse de la fatuité. Et à l'heure qu'il est les vrais fils de l'Église savent bien, rien qu'à ce signe, à qui ils doivent accorder leur estime et leur confiance; à qui ils doivent livrer leurs âmes, pour être dirigés dans les voies du salut.

Parcourez l'histoire ecclésiastique, qu'y trouvez-vous donc? Vous y trouvez que, tandis qu'on ne rencontre les ennemis des privilèges et du culte de Marie que parmi les hommes d'une foi incertaine et d'une morale suspecte, on ne peut citer un seul saint qui n'ait été, par l'esprit et par le cœur, profondément attaché à Marie. Voyez cette noble phalange

tous les cas, c'est une coïncidence bien singulière. D'ailleurs, le nombre imperceptible de votes exceptionnels n'a servi qu'à constater la liberté du suffrage et à rendre plus solennel le merveilleux accord des affirmations. En sorte qu'à l'exception près de la présence physique, l'épiscopat tout entier a pris part à cette grande décision, qui peut, dans toute la rigueur de la lettre, être considérée comme l'effet d'un concile œcuménique le plus complet de tous ceux qui ont eu lieu jusqu'ici dans l'Église. En voilà donc assez pour certains théologiens qui, dans les matières doctrinales, ne veulent du Pape qu'avec le concile. S'ils n'en sont pas contents, ils sont bien difficiles.

de vrais héros et de vrais réformateurs des mœurs chrétiennes, que Dieu fit surgir d'une manière si providentielle au xvi^e siècle, pour l'opposer à la cohorte démoniaque des faux réformateurs du christianisme. Ce sont entre autres : un saint Gaëtan Tiéné, un saint Ignace de Loyola, un saint André Avellin, un saint François-Xavier, un saint François Borgia, un saint Louis de Gonzague, un saint Stanislas Kostka, un saint Charles Borromée, un saint Philippe de Néri, une sainte Thérèse de Jésus, un saint Jean de la Croix, un saint Camille de Lellis, un saint François Caracciolo, un saint Joseph de Calasanzio. Or, tous ces grands Saints se sont signalés particulièrement par les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, par les pratiques les plus constantes et les plus variées de dévotion envers Marie ; et tandis que par l'héroïsme de toutes les vertus de l'Évangile ils ont prouvé que l'Esprit de sainteté n'a jamais abandonné l'Église, ils ont, par les transports de leur zèle filial pour l'honneur de Marie, fourni une preuve nouvelle de cette vérité : Que le culte de Marie est inséparable du culte de Jésus-Christ, et que la dévotion à Marie est un des signes les plus certains de la vraie religion, du vrai amour de Dieu, et de la vraie piété.

Nous assistons dans ce moment à un spectacle bien beau et bien édifiant. Tout ce que l'Église anglicane possède de plus pur, de plus savant et de plus élevé, au point de vue de l'intelligence et du cœur, vient à nous. On compte déjà DOUZE CENTS ministres et docteurs de la célèbre université d'Oxford, qui viennent d'embrasser le catholicisme. Hommes de tous les talents, comme de toutes les vertus, et amenés au sein de l'Église par des études profondes et par l'examen consciencieux de ses dogmes et de ses institutions ; ils ne peuvent pas être soupçonnés de fléchir par défaut de lumière ou par fanatisme, car le jour où ils se déclarent franchement catholiques, ils perdent leurs riches prébendes et leurs revenus, et se trouvent, eux et leurs familles, dans le dénûment le plus complet. L'intérêt matériel n'est

donc pour rien dans une résolution qui en fait des pauvres, on dirait presque des martyrs de la Croix.

Eh bien, chose singulière! en devenant les vrais disciples, les disciples bien-aimés de Jésus-Christ, ils deviennent les enfants les plus dévoués de Marie. On les dirait de vieux catholiques : si grand est leur empressement de rendre hommage à Marie ; si tendre, si naïve est leur dévotion pour Marie ! C'est l'écho puissant de ces divines paroles : « Disciple bien-aimé, voilà votre mère ! *Ecce Mater tua* ». Le Fils et la Mère s'envoient l'un à l'autre tout ce qui est à eux. Marie envoie à Jésus-Christ tout ce qui a recours à elle et qui a un sentiment de tendresse filiale pour elle, et Jésus-Christ, à son tour, envoie à Marie tout ce qui croit en lui et qui l'aime comme son maître.

Ainsi, tout vrai fils dévoué de Marie est en même temps disciple bien-aimé de Jésus-Christ, et tout vrai disciple bien-aimé de Jésus-Christ est fils dévoué de Marie. Voulez-vous savoir si un chrétien est le vrai disciple de Jésus-Christ ? voyez s'il a un cœur filial pour Marie. Voulez-vous savoir si un chrétien est le vrai fils de Marie ? voyez s'il a un cœur filial pour Jésus-Christ.

Comme la vraie foi en Jésus-Christ ne peut être séparée du culte de Marie, le culte de Marie ne peut être séparé de la vraie foi en Jésus-Christ. Ces deux choses se révèlent et se prouvent l'une par l'autre. La respiration n'est pas la vie, mais le signe de la vie ; de même le culte de Marie n'est pas toute la vraie foi, mais c'est le signe de la vraie foi. Il n'en faut donc pas davantage pour conclure que les détracteurs des privilèges et des gloires de Marie, les critiques des hommages qu'on lui rend, et à plus forte raison les blasphémateurs de ses vertus, ne sont pas des disciples bien-aimés de Jésus-Christ. On ne peut aimer un fils et être aimé par lui, lorsqu'on n'aime pas et qu'on ne vénère pas sa mère.

CHAPITRE VII

DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, COMME ÉTANT UNE PREUVE DE PLUS ET UN INDICE CERTAIN DE LA VRAIE FOI.

C'est par respect pour le premier de ses attributs, la sainteté, que Dieu n'a point permis que la Mère de son Verbe fût conçue dans le péché. — L'Immaculée Conception est moins un privilège pour Marie qu'un prodige par lequel Dieu a voulu sauvegarder sa dignité. — Ce mystère est la première des victoires du Dieu rédempteur sur Satan, et une preuve de sa divinité. — Reconnaître Marie, exempte de la tache originelle, c'est confesser que Jésus-Christ est Dieu. — Dessein admirable de la Providence d'avoir disposé que la déclaration dogmatique de ce mystère eût lieu de nos jours. — Combien le souverain Pontife Pie IX a, par cet acte, bien mérité de la Religion et de l'Église.

LES doctrines que nous venons d'exposer dans les deux derniers chapitres s'appliquent d'une manière toute particulière au dogme de l'Immaculée Conception, dont la proclamation récente a été, comme on vient de le voir, accueillie avec tant de bonheur par les vrais fils de l'Église, et a excité tant de fureur parmi tout ce qui est hors de l'Église et contre l'Église.

Dieu n'est Dieu que parce qu'il est saint; le cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth*, » ce cantique, dont retentissent incessamment les voûtes de la Jérusalem céleste, n'est que la confession du premier attribut de la divinité. Il résulte de là que, comme le dit l'Écriture, l'ornement propre de la maison de Dieu n'est pas l'or et le marbre, mais la sainteté : *Domum tuam decet sanctitudo* (Psal. xcii). C'est-à-dire que Dieu ne peut se trouver, d'une manière conforme à sa dignité, que là où règne la sainteté, et qu'il ne peut s'unir à la créature, à moins qu'elle ne soit ornée de la parure mystérieuse de la sainteté.

C'est là la raison pour laquelle Marie, dans l'instant de sa conception, a été exemptée de la loi générale du péché originel. Dieu a pu consentir que Celle de qui il devait naître,

fût si pauvre, qu'Israël parût avoir honte de la compter parmi ses filles. Le dénûment de tous les avantages de la terre peut bien rendre la créature indigne des égards des hommes, il ne saurait la rendre indigne des égards de Dieu. Mais que la Femme dont il voulait faire sã mère, ou que la chair à laquelle il voulait emprunter son humanité, pour y habiter dans la *plénitude de sa divinité*, en un mot, que Marie, fût, même pour un seul instant, la conquête de Satan et l'esclave du péché : voilà ce que, d'après l'Écriture sainte, Dieu ne devait point permettre, ne pouvait point permettre, sans faire tort à sa propre grandeur et à sa propre dignité : *Non intrabit spiritus in malevolam animam, neque habitabit in corpore subdito peccatis* (Sapient. 1). Et voilà ce que, d'après la tradition et la foi universelle et constante de l'Église, basées sur les oracles des Livres saints, Dieu n'a pas permis; mais, par une exception unique à la loi du péché qui frappe tout homme *naissant d'une manière humaine*, il a voulu que le petit corps de Marie fût formé sans le péché, et que la Mère du Verbe fût ornée de toutes les grâces de la sainteté, non-seulement dès l'instant de sa naissance, mais aussi dès l'instant de sa conception (1).

Le Dieu donc qui opère ce prodige n'est, toujours d'après l'Écriture, que le Très-Haut, jaloux d'arranger, d'une manière digne de lui, le tabernacle vivant qu'il devait habiter, en le décorant de toutes les richesses et de toutes les gloires de

(1) Un docteur protestant qui, dans l'été de 1857, s'est présenté à nous, pour nous demander des explications au sujet d'un discours que nous avons prononcé à Niederbrunn, nous a étonné autant par son ignorance que par sa témérité, dans ses attaques contre l'Église. Pour lui, le dogme de l'Immaculée Conception ne serait que « Marie conçue sans le secours de l'homme, du sang seul de sa mère, par la vertu du Saint-Esprit. » Et de là des emportements, impossibles à décrire, contre l'Église, assez aveugle, disait-il, pour prétendre faire partager à Marie un privilège uniquement propre de Jésus-Christ. Nous savions bien qu'en général l'hérésie ne connaît pas les vérités qu'elle nous reproche comme des erreurs, mais nous ne nous attendions pas à voir cette ignorance poussée si loin.

Pour être juste, nous nous faisons un devoir d'ajouter qu'un autre doc-

la sainteté : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (*Psal. XLV*) ; et, d'après le langage de l'Église, il n'est que le Dieu préparant, avec la coopération du Saint-Esprit, l'âme et le corps de la glorieuse Vierge et Mère Marie, afin qu'elle méritât d'être une habitation digne du Fils de Dieu, qui devait s'y incarner : *Deus qui gloriosæ Virginis et Matris Mariæ corpus et animam, ut dignum Filii tui habitaculum effici mereretur, Spiritu Sancto cooperante, præparasti.*

Remarquez donc que, dans sa pensée charitable de se faire homme pour sauver l'homme, le Verbe éternel n'était pas obligé de choisir plutôt Marie qu'une autre femme pour sa Mère, et qu'en faisant tomber son choix, pour cette haute dignité, sur Marie, il l'a préférée à toute autre femme, il en a fait la seule femme, *bénie parmi toutes les femmes*, et lui a accordé le plus splendide privilège qu'une pure créature fût capable de recevoir de la libéralité du Créateur ; mais qu'il n'en est pas de même de la conception immaculée de cette auguste Vierge. Si le divin Verbe avait choisi pour sa Mère une autre femme que Marie, c'est celle-ci, et non Marie, qui aurait été exemptée de la tache originelle. Ainsi, la maternité divine est un vrai privilège de la bonté de Dieu pour Marie, tandis que sa conception immaculée n'a été qu'un prodige que Dieu a opéré pour sauvegarder sa dignité. Le Dieu qui *daigne regarder l'humilité de sa servante, Marie, et qui engage par cela toutes les nations à l'appeler heureuse*, n'est que le Dieu qui préfère Marie à toute autre femme, qui signale sa prédilec-

teur de la même communion, qui se trouvait présent à cet entretien, a été si satisfait des explications qu'il a entendu au sujet de l'Immaculée Conception, qu'il s'écria : « Cela est bien raisonnable ! cela est beau ! cela fait du bien à mon esprit et à mon âme ! »

Ce qui est bien plus regrettable, c'est que nous avons rencontré, même parmi les catholiques, des faiseurs de livres et de journaux, dont la connaissance du catéchisme, touchant la conception de Marie, n'était pas plus forte que celle du docteur dont nous venons de parler ; et de là leur outrecuidance à blâmer le grand acte de Pie IX. C'est le cas de répéter : Ils blasphèment ce qu'ils ignorent : *Quod ignorant blasphemant.*

tion pour Marie et qui opère, en quelque sorte, dans l'intérêt de la grandeur et de la gloire de Marie. Mais le Dieu qui sauve Marie de la contagion universelle du péché, parce qu'elle doit devenir sa Mère, et qui en ferait autant pour toute autre femme qu'il eût élevée à la maternité divine, n'est que le Dieu qui opère exclusivement dans l'intérêt de sa propre grandeur et de sa propre gloire; n'est que le Dieu, jaloux des hautes convenances, des égards qu'il se doit à lui-même.

Ce n'est point parce que Marie a toujours été étrangère au péché qu'elle est devenue la Mère de Dieu, mais c'est parce qu'elle a été prédestinée de toute éternité à être la Mère de Dieu, qu'elle a toujours été étrangère au péché, et que, dès l'instant même de sa conception, elle a écrasé la tête du serpent au lieu d'en être l'esclave. Ainsi, la preuve la plus simple, la plus claire et la plus éclatante que Marie a été vraiment conçue sans péché, c'est qu'elle a été la Mère de Dieu, et qu'il était de toute convenance, je dirai presque de toute nécessité, que la Mère de Dieu n'eût pas à rougir d'avoir été, même pour un seul instant, l'ennemie de Dieu.

Par cela même, ces deux mystères s'éclairent, s'expliquent, se démontrent et s'attestent l'un par l'autre.

C'est le mystère par lequel, d'après la grande prophétie qu'en fit Dieu lui-même dès l'origine du monde, Marie, « la Femme sans nom propre, la femme dans le sens absolu, la femme par excellence, la femme parfaite, a écrasé la tête du serpent et l'a convaincu d'impuissance de faire autre chose, excepté de tendre de vaines embûches à son talon : *Inimicitias ponam inter te et Mulierem... et tu insidiaberis calcaneo ejus* (Genes., III). » Mais, puisque Marie n'a remporté une pareille victoire, sur l'esprit du mal, que par Jésus-Christ, qui lui a appliqué d'avance les premiers effets de sa rédemption, cette victoire de la Mère n'est au fond que la victoire du Fils; ce n'est que le premier exploit par lequel ce Fils divin « a dépouillé (d'après la belle expression de saint Paul) les principautés et les puissances, et en a remporté, en lui-même, un

éclatant triomphe : *Expolians principatus et potestates, palam triumphans illos in semetipso* (Coloss. II). Ce n'est que le premier effet de la vertu de sa Croix, par lequel il a soustrait la première créature humaine à l'empire de Satan, et en a fait la première conquête de son rachat. Ce n'est que le premier fruit qui a germé de son sang divin, et par là c'est la première preuve de sa divinité.

Un Fils-Dieu ne pouvait et ne devait avoir pour Mère qu'une femme conçue sans péché, et une femme conçue sans péché ne pouvait avoir que Dieu pour Fils. Ainsi, comme la divinité de Jésus-Christ est la raison et la preuve de l'Immaculée Conception de Marie, de même la Conception immaculée de Marie est un témoignage nouveau de la divinité de Jésus-Christ.

Comme, saluer Marie du titre : **SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU, Sancta Maria, Mater Dei**, c'est l'affirmer conçue sans péché; de même dire à Marie, vous êtes la **REINE CONÇUE SANS LA TACHE ORIGINELLE, Regina sine labe originale concepta**, c'est confesser qu'elle est Mère de Dieu, et que Jésus-Christ est Dieu. Car, comme, seule, la Mère de Dieu pouvait être conçue sans péché, de même, seul, le fils d'une femme conçue sans péché est Dieu. En admettant que Marie a toujours été sainte, et n'a toujours été que sainte, on est obligé de conclure que le Fils qu'elle engendrera ne sera que saint, ne sera que le **SAINT** par excellence et même la Sainteté personnifiée, *quod nascetur ex te sanctum*; et le **SAINT** par excellence et la Sainteté personnifiée n'est que Dieu. C'est ainsi que le mystère de l'Immaculée Conception, ou le mystère de la sanctification du premier instant de Marie, est en même temps le mystère de la magnificence de Jésus-Christ, c'est-à-dire la confession et le témoignage de sa divinité; *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* (Psal. xcv).

Ce n'est donc que par une inspiration d'en haut et par un trait tout spécial de la Providence de Dieu, que l'auguste Pontife Pie IX vient de proclamer, Dogme de la foi de l'Église, la

Conception immaculée de Marie. Par ce grand acte, par lequel il transmettra à la postérité son nom immortel, environné d'un éclat et d'une grâce tout particuliers, il a d'abord confondu à jamais la doctrine, à moitié protestante, qui conteste le haut privilège de l'infaillibilité doctrinale au Chef de l'Église; et, en l'exerçant sur une grande échelle, il en a fait valoir et en a affermi la grandeur et l'autorité. Mais comme, ainsi que nous venons de le constater, le Docteur des docteurs n'a procédé à cette déclaration solennelle, qui aura un retentissement immense dans les siècles futurs, qu'après avoir consulté l'Église, qu'après s'être assuré, par la voix des témoins naturels des croyances des peuples chrétiens, que c'était là la foi constante et universelle de l'Église; il n'a fait, en second lieu, que constater ce que croit l'Église; il n'a fait qu'accomplir un vote de l'Église; il n'a fait qu'associer toute l'Église au chant de cette hymne nouvelle, que l'Église vient d'entonner à la gloire de son céleste Époux, en faisant acte de foi à l'égard de la première des grandeurs de sa divine Mère.

Enfin, le Vicaire de Jésus-Christ a fait preuve, à cette occasion, d'un zèle aussi éclairé qu'ardent pour la gloire de son divin Maître. Il a compris que, dans ces jours néfastes, où l'enfer paraît avoir ourdi une nouvelle conspiration contre la divinité du Sauveur, et où tout ce qui n'est pas chrétien a adopté ce mot d'ordre : « Guerre manifeste et acharnée contre ce dogme fondamental de la religion », il n'y avait rien de mieux à faire que d'en multiplier les preuves et les témoignages, et d'engager tout ce qui est catholique à déclarer hautement que Marie n'a été conçue sans péché que parce qu'elle est la Mère de Dieu; afin que, par cette nouvelle confession que Jésus-Christ est Dieu, tous les enfants de l'Église pussent étouffer et confondre le cri blasphématoire, sorti de l'enfer : Que Jésus-Christ n'est pas Dieu.

CHAPITRE VIII

DES ATTAQUES SACRILÈGES DE LA PART DE L'HÉRÉSIE ET DE L'INCRÉDULITÉ CONTRE LE CULTÉ DE MARIE EN GÉNÉRAL, ET CONTRE LA DÉCLARATION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION EN PARTICULIER.

Le phénomène de ces attaques pourrait d'abord paraître inexplicable. — Toute hérésie n'est qu'une inspiration de Satan contre la divinité de Jésus-Christ. — La déclaration de la Conception Immaculée de Marie n'est si violemment attaquée par l'esprit des ténèbres que parce qu'elle est une preuve que Jésus-Christ est Dieu. — Les fils de Satan d'après l'Évangile. — La race de la Femme et la race du serpent d'après la Genèse. — Les hérétiques, convaincus d'appartenir à cette dernière race.

TOUT cela explique bien ce qui, de premier abord, semblerait inexplicable, c'est-à-dire les emportements, la rage sans bornes auxquels se sont livrés l'hérésie de toute dénomination, l'incrédulité de toutes les nuances, à l'occasion de cette proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Jamais, et contre aucun dogme catholique, l'esprit d'erreur n'avait éclaté avec autant d'insolence et d'aveuglement; jamais, et contre aucun dogme catholique, il n'avait été plus fécond en grossières injures, en calomnies sanglantes; jamais, et contre aucun dogme catholique, il n'avait blasphémé avec autant de fureur. Ç'a été jusqu'à faire rougir l'enfer lui-même. Cependant, pour des hommes qui ne croient pas au péché originel, il devait être tout à fait indifférent de voir que les catholiques en croient Marie exemptée; pour des hommes qui se sont placés hors de l'Église, il devrait être plus indifférent encore de voir le catholicisme faire acte de soumission à l'autorité de l'Église qu'ils ne reconnaissent pas, et qui, dès lors, ne saurait apporter aucune modification nouvelle à la licence de leurs opinions religieuses. Enfin, le dogme de l'Immaculée Conception est une croyance spéculative qui n'en-

gage à rien de pratique, et qui n'impose aucun devoir nouveau à ceux qui l'acceptent. L'opposition acharnée, dont nous sommes témoins, ne saurait donc s'expliquer non plus par l'emportement avec lequel les passions de l'homme déchu se révoltent contre ce qui les froisse. Et d'ailleurs, l'homme de la chute, livré à lui-même, quelle que soit sa perversité, ne saurait descendre, tout seul, jusqu'à la haine d'une Créature inoffensive, prodige de pureté, de grâce et d'amour. Or, voici comment, à l'aide de ce qu'on vient de lire dans le chapitre précédent, on peut se rendre compte de cette énigme d'enfer.

De tous les dogmes de la religion, celui que Satan hait le plus, c'est le dogme que Jésus-Christ est Dieu, parce que c'est le dogme qui la renferme tout entière et la réalise. C'est pourquoi toute hérésie, n'étant qu'un sombre éclair de l'esprit de Satan, comme toute vérité est l'épanouissement de l'Esprit de Dieu, n'est au fond que la négation plus ou moins directe, plus ou moins explicite, de la divinité de Jésus-Christ. Le nestorianisme, par exemple, qui se scandalise de ce qu'on appelle Marie, la MÈRE DE DIEU, n'est que la négation déguisée de la divinité du Sauveur; car on ne peut refuser à une mère véritable les titres de son fils, sans les refuser au fils lui-même. Comme donc contester à la mère d'un homme roi, le titre de « Mère du roi », c'est contester au fils sa royauté; ainsi contester à la Mère de l'Homme-Dieu le titre de Mère de Dieu, c'est contester à Jésus-Christ sa divinité. Il en est de même de la doctrine des iconoclastes, qui condamne le culte des images sacrés. Blâmer toute marque de respect aux portraits d'un roi, c'est nier qu'il soit roi; et de même blâmer tout hommage religieux aux images de Jésus-Christ, de Marie et des Saints, c'est nier implicitement que Jésus-Christ soit Dieu, que Marie soit la Mère de Dieu, et que les Saints soient les Serviteurs de Dieu. Enfin, Jésus-Christ n'a institué les sacrements, n'a fondé l'Église, qu'en vertu de la puissance et de l'autorité qui lui appartiennent en sa qualité de vrai Fils de Dieu. Le

protestantisme, ayant donc fait bon marché des sacrements et de l'Église, c'est-à-dire des plus grandes œuvres de Jésus-Christ en tant que Dieu, lui conteste indirectement la puissance de Dieu, et conséquemment l'être de Dieu.

Or, le dogme de l'Immaculée Conception, étant lui aussi une preuve de plus, une confirmation et un témoignage éclatant de la divinité de Jésus-Christ, il n'en fallait pas davantage pour que la déclaration de ce dogme excitât au dernier degré la rage et la fureur de Satan.

Mais comme Jésus-Christ n'exerce son action sanctificatrice que par l'organe des hommes de l'Église, de même Satan (dit saint Jean Chrysostôme) cherche parmi les hommes, ennemis de l'Église, les organes de l'action par laquelle il pervertit les âmes, *Dæmones organa quærun't per quæ operentur*. Et Jésus-Christ lui-même a dit aux Juifs : « Vous êtes les enfants de Satan, et, dans tout ce que vous osez contre moi, vous ne faites qu'accomplir ses désirs : *Vos ex patre diabolo estis, desideria ejus vultis perficere* ». Et, qu'on le remarque bien, le divin Sauveur n'a qualifié d'une manière si horrible ses ennemis, qu'en tant qu'ils s'obstinaient à lui contester la vérité de sa filiation divine. Il est donc évident, d'après cet oracle redoutable du Fils de Dieu, fait homme, que tout homme qui fait la guerre à sa divinité, et qui cherche à en affaiblir les preuves, à en étouffer les témoignages, n'agit que sous l'inspiration de Satan, en tant que fils de Satan ; qu'il est le ministre de Satan et le dispensateur des mystères du dieu de l'enfer ; comme les apôtres, les évangélistes, les défenseurs de la divinité du Sauveur n'agissent que sous son inspiration, et sont, d'après saint Paul, les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères du Dieu du ciel : *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei*.

Tout cela posé, rien n'est plus aisé à comprendre que cette recrudescence de haines, de malédictions, de blasphèmes, de la part de l'hérésie et de l'incrédulité, contre Marie conçue sans péché, contre l'Église qui vient de lui assurer, et contre

tous les vrais chrétiens qui lui reconnaissent, comme article de foi, une si belle prérogative, pour l'honneur du Fils bien plus que de la Mère. Ce ne sont que des enfants de Satan, se livrant, sans s'en douter, aux sentiments que Satan excite dans leurs cœurs, et répétant aveuglément des formules de blasphème que Satan dépose sur leurs lèvres. Ce ne sont que des satellites de Satan travaillant, sans en avoir peut-être l'intention, à son œuvre infernale, la propagation et l'affermissement de son empire parmi les hommes. Nous avons donc bien raison de nous affliger, de nous effrayer de cette guerre infernale que l'on fait au Fils de Dieu, dans la personne de son auguste Mère ; mais nous n'avons pas le droit de nous en étonner.

Comme les prodiges de la vertu des Saints s'expliquent très-bien par une communication extraordinaire de l'Esprit de Dieu et par leur union intime avec Dieu, de même les prodiges du crime des scélérats et des impies s'expliquent très-bien, eux aussi, par une communication extraordinaire de l'esprit du démon, par leur union intime avec le démon, et ne s'expliquent que par là.

En vain donc les Enragés contre le dogme de l'Immaculée Conception se donneraient-ils pour des chrétiens jaloux de la pureté de la foi ou pour des philosophes vengeurs de la dignité et des droits de la raison ; par leur langage et par leurs œuvres, ils prouvent que la raison est en eux aussi malade et aussi aveugle que la foi. Ce n'est pas *la foi de Dieu*, la foi qui aime et espère, mais c'est la foi de Satan qui hait et tremble (*Dæmones credunt et contremiscunt. Jac.*) ; ce n'est pas la raison d'en haut, la raison qui discourt, mais c'est la raison d'en bas, la raison qui délire. En vain nous vantent-ils la liberté de leur esprit et l'indépendance de leur caractère ; il suffit de les regarder de près pour se convaincre qu'ils sont sous la domination d'un esprit étranger ; qu'ils sont ses jouets et ses esclaves, et qu'ennemis de Jésus-Christ, ils ne sont en même temps que les fils, les ministres et les prêtres du démon : *Vos ex patre diabolo estis, desideria ejus vultis perficere.*

Encore une remarque sur la prophétie par laquelle, dès les premiers jours du monde, Dieu s'est lui-même chargé d'annoncer au monde les grandeurs de Marie. J'établirai, dit-il alors au serpent, des inimitiés entre toi et la femme; entre ta race et la sienne. Elle écrasera ta tête : *Inimicitias ponam inter te et Mulierem; inter semen tuum et semen illius. Ipsa conteret caput tuum* (Gen., III). Or, il est évident, par cette grande parole, d'abord qu'au point de vue religieux et moral, l'humanité entière est divisée en deux races : la race du serpent ou la race des impies; et la race de la *femme écrasant la tête du serpent*; c'est-à-dire la race du Fils de Marie, ou du peuple chrétien. Il est évident, en second lieu, que l'inimitié éternelle entre ces deux races n'a son commencement et sa raison qu'au sujet de la FEMME, que l'une de ces races aurait acceptée et vénérée, autant que l'autre l'aurait haïe et méprisée; et que, par conséquent, la différence des sentiments des hommes, à l'égard de cette FEMME DES PRODIGES, constitue la vraie nature, la vraie légitimité de ces races, le véritable criterium pour les distinguer, le véritable signe pour les reconnaître.

Il nous est pénible de le dire, mais ce n'en est pas moins une conséquence naturelle, nécessaire, du grand oracle de Dieu que nous venons de rappeler. Tous ceux qui se déclarent contre le dogme de l'Immaculée Conception, qui est le dogme de la *femme écrasant la tête du serpent*; tous ceux qui, par cela même, se mettent en état d'inimitié flagrante contre cette femme mystérieuse, se révèlent eux-mêmes, s'affirment, s'annoncent comme appartenant à la race du serpent, comme étant ses enfants légitimes et naturels, remplis de son esprit et travaillant à réaliser ses œuvres.

CHAPITRE IX

DIGRESSION SUR L'INSPIRATION SATANIQUE DE TOUS LES FABRICANTS D'ERREURS.

Preuves tirées de l'histoire de l'erreur et démontrant que les auteurs du paganisme et de l'hérésie ont été inspirés par le démon. Luther, Zwingle, Calvin et leurs descendants n'ont appris que par Satan leurs blasphèmes contre la Vierge et contre l'Église. — Le satanisme de nos jours : le cri de *vive l'enfer*. — Horribles vœux de MM. Proudhon et Renan pour le rétablissement du règne de Satan. Ces vœux leur sont communs avec tous les impies. — Avertissement à nos frères séparés.

EN consultant l'histoire de l'erreur, on y trouve des preuves éclatantes de la vérité de cette conclusion.

L'historien Eusèbe, en suivant Clément d'Alexandrie, affirme que c'étaient les démons qui inspiraient les théologiens et les docteurs du paganisme, et que c'est à l'école de Satan qu'ils apprenaient tout ce qui touchait au culte des idoles, les formules avec lesquelles on devait les invoquer, les sacrifices qu'on devait leur offrir, les lieux où on devait spécialement leur rendre hommage, et jusqu'aux plus petits détails de la liturgie avec laquelle on devait les honorer (1). L'Écriture sainte nous a appris que les dieux des nations n'étaient, en toute réalité, que des démons : *Dii gentium dæmonia*. Il est donc bien naturel que, comme le vrai Dieu, le Dieu du ciel a, lui-même, instruit l'homme, du culte saint qui lui est dû ; de même les faux dieux, les dieux de l'enfer aient indiqué aux hommes, que les vices les plus abominables avaient

(1) « Jam vero non alios ab initio maleficiæ artis magistros quam ipsa-
« met egregia numina, constat. Qui enim isthæc homines aliter nosse
« potuissent, nisi dæmones iis res ipsi suas aperuissent, et quibus qui-
« que vinculis constringantur, indicassent. Neque tantum proprias instituti
« sui rationes aut cætera quæ a nobis commemorata sunt, verum quibus
« ipsi rebus aut delectentur aut vinciantur, imo quibus etiam cogantur,
« indicarunt. Quibus item hostiis rem sacram fieri, quos dies caveri,
« quam in formam ac speciem simulacra configurari oporteat, quoniam
« ipsi ore appareant, quibus in locis assidui sint. » (*Eusebius apud Bal-*
tum., tom. I, p. 124.)

CONCEPTION ATTAQUÉE PAR INSPIRATION DU DÉMON. LXIII
assujettis à leur empire, le culte sacrilège qu'on devait leur rendre.

La même chose nous est attestée par l'histoire des théologiens et des docteurs de l'hérésie. Et, pour ne citer que les modernes, Luther nous fait connaître ses fréquents entretiens avec Satan, et en particulier l'instruction qu'il reçut du prince des ténèbres, pour abolir le saint sacrifice de la messe (Audin, *Vie de Luther*, tome I, p. 558). C'est encore Luther lui-même qui nous apprend qu'il dormait avec Satan, qu'il étudiait avec lui, et qu'il voyait tout à l'aide de son assistance et de sa prétendue lumière. C'est lui-même enfin qui nous a prouvé qu'il mettait Satan partout, et qu'il avait son nom toujours à la bouche. Dans son petit écrit contre le duc de Brunswick, il nomme le diable cent quarante-six fois; et dans son ouvrage sur les conciles, en quelques lignes, il fait intervenir quinze fois le nom de Satan, son maître. Cela nous rappelle que saint Paul a nommé plus de deux cents fois Jésus-Christ dans ses lettres. Cette circonstance seule en dit plus long que tout raisonnement sur l'esprit qui inspirait ces deux hommes, sur la nature et la fin de leurs travaux, et sur l'objet de leur amour.

Quant à Zwingle, le digne auxiliaire de Luther dans sa guerre sacrilège contre l'Église, ce n'est un secret pour personne (car c'est lui-même qui l'a avoué), que c'est le démon qui lui a fourni ses arguments contre le dogme de la Présence réelle, et qu'il avait des relations familières avec l'ange des ténèbres (Bossuet, *Histoire des variations*, livre II).

On peut, sans aucun scrupule, affirmer la même chose de Calvin, dont la haine contre la divinité de Jésus-Christ perce de tous les points de ses ouvrages, malgré les artifices qu'il emploie pour la dissimuler. Carlstadt, Muntzer et les principaux disciples de ces hérésiarques, parlent très-sérieusement de leurs rapports intimes avec Satan, et des fréquentes apparitions dont il les gratifiait. On n'a qu'à consulter Dœllinger (*la Réforme*, tome II, p. 400) pour se convaincre de la pa-

nurgie, ou de l'*action universelle* du démon sur les doctrines et l'établissement du protestantisme (1).

L'auteur véritable de toute hérésie comme de toute idolâtrie n'est donc que Satan; c'est lui qui a dicté tous les blasphèmes que les modernes hérétiques ont vomis contre l'Église catholique, contre toutes ses doctrines en général, et contre le culte de la sainte Vierge en particulier. Et puisque ce sont ces blasphèmes, ni plus ni moins, que répètent avec la même rage, contre l'auguste Marie, les hérétiques et les incrédules de nos jours, ils sont convaincus qu'en cela ils ne font que parler, eux aussi, le langage de Satan et continuer l'œuvre de l'enfer. Ainsi, paganisme, protestantisme, philosophisme ne sont, au fond, qu'une seule et même chose... SATANISME!

C'est, il est vrai, un concert infernal de blasphèmes contre la sainte Vierge que celui auquel nous assistons. C'est un renouvellement de haine et de fureur, inconnu aux siècles passés, contre l'Église catholique, dont nous sommes témoins. Mais tout cela coïncide dans ce moment avec d'horribles manifestations de sympathie pour Satan, avec des vœux affreux, qu'on n'avait jamais formulés jusqu'ici, d'une manière si dévergondée, pour sa réhabilitation et pour la substitution de son culte au culte de Dieu.

(1) Voyez aussi le petit, mais intéressant ouvrage qui vient de paraître chez PLON, rue Garancière, 8, sous ce titre : *DE L'INSPIRATION DES CAMISARDS, recherches nouvelles sur les phénomènes extraordinaires, observés parmi les protestants des Cévennes, à la fin du xvii^e et au commencement du xviii^e siècle, pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes.* Son jeune et courageux auteur, M. HIPPOLYTE BLANC, appartient à cette nouvelle croisade de laïcs qu'on ne saurait pas assez encourager, et dans laquelle de beaux talents, de nobles caractères se dévouent à la défense de la vraie religion, et cherchent à balancer la conspiration infernale d'autres laïcs qui la combattent avec une insolence et un cynisme inconnus même au xviii^e siècle. Cet opuscule, plein d'actualité, quoique paraissant ne vouloir éclaircir que des événements passés, offre les preuves les plus incontestables de cette vérité historique : Que les fanatiques des Cévennes n'ont commis tant d'horreurs que sous l'*inspiration du démon*; et par-là il laisse à conclure que toutes les sectes qui, en se pardonnant mutuellement leurs propres erreurs, ne s'acharnent, dans ce moment, que contre l'Église catholique, n'obéissent qu'à la même inspiration.

On sait que c'est au cri de : *Vive l'enfer!* qu'en 1793 on égorgeait les prêtres, on démolissait les églises, on profanait les sanctuaires, en y substituant l'emblème de l'impudicité, la déesse de la Raison, aux saintes images de Marie, type de la virginité et de la sainte pudeur. On sait que ce cri sauvage a retenti dans les rues de Paris, après l'assassinat du duc de Berri, et qu'on l'y a répété en 1848, lorsque éclata la révolution socialiste. On sait enfin que dernièrement encore, en Suisse, on l'a proféré comme signal d'une nouvelle croisade contre les catholiques. Or, que veut dire ce cri de « *Vive l'enfer!* sinon *Vivent le diable et son empire?* Cependant aujourd'hui, afin qu'on ne s'y trompe pas, on est bien plus explicite, et le blasphème vient d'atteindre la dernière limite de son progrès.

Dans la Belgique, jadis si catholique, le journal de Liège, organe le plus furibond de la révolution, a fait tout récemment l'apologie du *Serpent de la Genèse*, et s'est évertué à le venger, selon son expression, *des calomnies de la Bible*. Pour le rédacteur en chef de cette feuille, le serpent séducteur est l'idéal du progrès, et il lui consacre sa lyre et ses vers.

En France, M. Proudhon, qui est à lui seul tout un système et un mystère de l'enfer, a naguère tracé ces lignes, que nulle main d'homme baptisé n'avait écrites jusqu'ici : « Viens, Satan, « viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, « que je te serre sur ma poitrine! *Il y a longtemps que je te* « *connais et que tu me connais aussi.* Tes œuvres, ô le béni de « mon cœur! ne sont pas toujours ni belles ni bonnes, mais « elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent « d'être absurde..... Toi seul aimes et fécondes le travail; tu « anoblis la richesse, tu sers d'essence à l'autorité, *tu mets* « *le sceau à la vertu.....* Je n'ai à ton service qu'une plume, « mais elle vaut des millions de bulletins, et je fais vœu de « ne la poser que lorsque les jours chantés par le poète se- « ront revenus. Rendez-moi les jours de mon enfance, « déesse de la liberté. »

Moins enthousiaste dans ses affections sataniques, M. Renan a fait cependant le même vœu pour le rétablissement du règne de Satan. Ce philosophe, aussi mauvais logicien qu'habile écrivain, aussi incapable de rien comprendre qu'hardi pour tout dire, et dont toute la science est *négation*, toute la morale *désespoir* (1), s'est exprimé ainsi, au sujet du prince des ténèbres : « De tous les êtres, autrefois maudits, « que la tolérance de notre siècle a relevés de son anathème, « Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès « des lumières et de l'universelle civilisation. Le moyen âge, « qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir méchant, « torturé, et, pour comble de disgrâce, ridicule. Milton com- « prit enfin *ce pauvre calomnié*, et commença la métamor- « phose que la haute impartialité de notre temps devait « achever..... Il (le Satan de Scheffer) a perdu ses cornes et « ses griffes; il n'a gardé que ses ailes; appendices qui seuls « le rattachent encore à l'ordre surnaturel. Permis au moyen « âge de lui porter cette haine implacable qui se traduisait « dans l'art par une sombre énergie..... Nous qui respectons « l'étincelle divine partout où elle se trouve, nous hésitons à « prononcer des arrêts exclusifs, de peur d'envelopper dans « notre condamnation quelque atome de beauté. »

Or, à travers ces phrases si *torturées*, la pensée de l'auteur perce tout entière. Pour lui, comme pour M. Proudhon, Satan, c'est le droit, c'est la justice, c'est la beauté, c'est Dieu; et l'un des plus grands mérites de *notre temps*, c'est d'en avoir réhabilité la personne et rétabli le culte. En sorte qu'on peut dire de notre temps avec autant de raison que du temps de saint Paul : Que Satan est le Dieu de ce siècle, et

(1) Voyez le grave et important ouvrage : *M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIX^e siècle*; par ERNEST HELLO. Paris, 1859. Charles Dou- niol, rue de Tournon, 29. Dans cet ouvrage, si remarquable par la force de la pensée et l'élévation du style, et qui vient de révéler à la France l'existence d'un nouveau génie parmi ses enfants, l'auteur a fait une éclatante justice de la philosophie de M. Renan et de sa triste école.

qu'il a aveuglé l'esprit d'hommes, devenus infidèles; *Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium* (II Corinth., iv).

On sait (car ils l'ont prouvé par leurs propres écrits) que M. Proudhon a pris pour son point de départ Luther, et M. Renan, Descartes. L'un est donc la dernière expression de l'hérésie, et l'autre du rationalisme modernes. L'un est tout le protestantisme, l'autre est toute l'incrédulité. Car, tout incrédule est plus ou moins protestant, comme tout protestant est plus ou moins incrédule. Ainsi donc, ces deux hommes se sont formés à la même école, et on les dirait presque la conséquence du même principe. Cela explique comment, ayant marché par deux voies différentes, ils viennent de se rencontrer au même terme : la négation de Dieu, et la déification de Satan. Car pour Proudhon, *Dieu est le mal*; et le déisme de M. Renan se réduit à ceci : *Je crois en Dieu, je l'adore, mais il n'existe pas* (1). Le vrai unique Dieu de tous les deux n'est que Satan; et en niant toute vérité, ils admettent, ils confessent le pouvoir de Satan.

Il est donc impossible de ne pas les reconnaître comme appartenant à la même famille dont Satan est le père; et comme frères légitimes de ces Juifs auxquels le Sauveur du monde disait : *Vous êtes les enfants du diable et vous voulez accomplir ses désirs. Vos ex patre diabolo estis, desideria ejus vultis perficere.*

Malheureusement ces deux hommes n'expriment pas des opinions particulières, des désirs, propres seulement à eux; leurs écrits ne sont que le programme de l'impiété moderne, qui ne tend à rien moins qu'à renverser Dieu, à remettre Satan sur ses autels, à replonger l'Europe dans les ténèbres et dans la barbarie de l'idolâtrie, qui n'est au fond que le culte de Satan; *Dii gentium dæmonia*. Ils ne sont pas aussi explicites, tous ces incrédules, qui, dans ce moment,

(1) Voyez l'ouvrage cité ci-dessus; 1^{re} partie, chap. I. LA NÉGATION DE LA RELIGION, p. 7 et suiv.

effraient le monde par le cynisme de leur impiété ; mais ils sont animés par le même esprit , et ils travaillent pour la même cause.

Que ceux de nos frères séparés qui , malgré le protestantisme qui les a enlevés à l'Église, en perdant la foi romaine, n'ont point perdu toute la foi chrétienne, sachent donc bien : qu'en répétant les lâches blasphèmes de l'incrédulité contre l'auguste Mère du Dieu fait homme, ils ne feraient que s'associer aux enfants de Satan, parler son langage et coopérer au rétablissement de son empire, à la place de l'empire de Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE

PRÉCIEUX FRUITS

DU

CULTE DE LA SAINTE VIERGE

CHAPITRE X

DE L'EFFICACITÉ DU CULTÉ DE MARIE POUR INSPIRER DE LA FOI
ET POUR LA CONSERVER.

Comme le culte qu'on rend à Dieu, le culte qu'on rend à Marie, tourne à l'avantage de ceux qui l'exercent. — C'est d'abord l'un des moyens les plus efficaces d'inspirer et de conserver la foi. — Marie, livre incompréhensible dans lequel on peut cependant lire tous les mystères de Jésus-Christ. — Influence que le culte de Marie a eu dans la conversion des peuples à la vraie religion. — La vraie foi ne se trouve que chez les peuples, restés fidèles au culte de Marie. — C'est par l'abolition de ce culte que, chez les docteurs protestants, la foi de la divinité de Jésus-Christ s'est presque entièrement éteinte. — Explication de ces faits. — Belle pensée des Pusiéistes d'Angleterre d'avoir commencé leur lutte contre le protestantisme par le rétablissement du culte de Marie.

LE mot *culte* (*cultus*) dérive du mot *cultiver* (*colere*), et, quant à son origine étymologique, il est synonyme du mot *culture*. Mais, dans le sens moral et religieux, il a une signification bien plus étendue que le mot *culture* dans le sens matériel et physique. Culture, dans ce dernier sens, signifie : les travaux qu'on exécute pour rendre la terre plus fertile et pour améliorer ses productions ; mais l'action de cultiver le sol ne réagit pas sur la personne qui s'y livre, tandis que le culte qu'on rend à Dieu tourne à l'avantage de celui qui l'exerce. Par le culte, dit saint Augustin, Dieu nous cultive,

en même temps que nous cultivons Dieu. Nous cultivons Dieu par la prière et par le sacrifice, qui font naître, dans son divin cœur, des desseins de miséricorde à notre égard. Et Dieu nous cultive en répandant dans notre cœur ses grâces, qui y font germer toutes les vertus; *Colimus Deum, precando; colit nos Deus miserando.*

Ainsi donc les hommages d'adoration, de louanges et de prières, que nous rendons à Dieu par les œuvres du culte, ou de la religion, ne demeurent point stériles, ne restent pas renfermées dans le cœur du Dieu de bonté; ils reviennent sur nous, comme une rosée céleste, sous la forme de la grâce et de la miséricorde, qui produisent en nous les fruits de la vie éternelle.

Ce commerce mystérieux entre l'homme et Dieu, propre au culte de *Latrie*, que nous rendons à Dieu, a lieu aussi dans le culte d'*Hyperdulie* que nous rendons à Marie. Ce n'est pas exécuter de vaines pratiques que de rappeler ses grandeurs, chanter ses louanges, nous imposer des mortifications en son honneur, et invoquer son secours et sa protection. Ces témoignages de notre amour filial envers Marie se changent en elle en bienfaits de son amour maternel à notre égard; les actes mêmes de notre dévotion, les exercices de notre culte deviennent des moyens qui augmentent nos vertus, qui nous affermissent dans le bien et qui nous apportent toute consolation et tout bonheur.

Pénétrés de l'importance de la foi, à la suite des instructions que le divin Maître leur avait faites sur ce sujet, les Apôtres insistaient bien souvent auprès du Seigneur pour obtenir de lui l'augmentation de la foi: *Dixerunt Apostoli Domino: Adauge nobis fidem* (Luc, xvii). Par là, ils nous ont appris avec quel empressement nous devons, nous aussi, chercher et saisir tous les moyens de progresser dans la vertu de la foi, et de nous y affermir.

Or, l'un de ces moyens, et même des plus efficaces, c'est le culte de Marie: Il en est de ce culte, en quelque sorte,

comme du culte de l'Eucharistie. Le dogme de la maternité divine de Marie est, aussi bien que le dogme de la Présence réelle, un grand mystère de foi, *Mysterium fidei*, non-seulement parce qu'il exerce d'une manière toute particulière notre foi, à cause du grand nombre de vérités qu'il renferme, mais aussi parce qu'il augmente admirablement notre foi, par cela même qu'en nous rappelant ces mêmes vérités, il les tient toujours présentes à notre esprit, nous en donne l'intelligence pratique, et nous en inspire l'amour; car la foi vivante n'est que l'amour croyant, comme l'amour pur n'est que la foi aimante.

En commentant ces mots du divin Sauveur : *Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire*, saint Augustin a dit : « C'est sans doute Jésus-Christ qui, par les charmes de sa miséricorde et par l'efficacité de sa médiation, attire à lui les âmes. Mais cette miséricorde et cette médiation ne prennent surtout leur force d'attirer, que du mystère de sa filiation divine. Car nous ne croyons en lui, nous n'allons à lui qu'en tant qu'avant tout il s'offre à nous dans la sublime qualité d'un Rédempteur, ayant Dieu pour père, égal à Dieu et Dieu lui-même. C'est ainsi que nous sommes amenés à Jésus-Christ, non-seulement par la bonté du Fils, mais aussi et principalement par la divinité du Père, commune au Fils, et que c'est vraiment le Père qui nous attire à lui : *Trahit Pater ad Filium eos qui propterea credunt in Filium, quia eum cogitant, Patrem habere Deum. Deus enim Pater æqualem sibi genuit Filium; et qui cogitat æqualem esse Patri Eum in quem credit, trahit eum Pater ad Filium* (Tract., xxvi, in Joh.). Avec les restrictions nécessaires, on peut en dire autant de Marie. Comme la paternité de Dieu à l'égard de Jésus-Christ nous attire à lui, comme à Dieu, de même la maternité de Marie nous attire à lui, comme à l'homme. Personne ne va à Jésus-Christ comme il convient d'aller à lui, ou comme au vrai Rédempteur, si la croyance qu'il a Dieu pour père ne l'amène à ses pieds comme à Dieu, et si la croyance qu'il a Marie

pour mère ne le conduit à lui, comme à l'homme. Car, Jésus-Christ n'est vrai Dieu que parce qu'il est vrai fils de Dieu, et n'est vrai homme qu'autant qu'il est vrai fils de Marie. C'est dire que le Père céleste et la Mère terrestre nous attirent tous les deux à Jésus-Christ en tant qu'ils nous font croire, réunies en lui, les qualités de vrai Dieu et de vrai homme, qui le constituent notre Sauveur. C'est dire que, comme le Père éternel nous attire à Jésus-Christ non-seulement par sa grâce, mais aussi par sa paternité divine, qui révèle Jésus-Christ Dieu, de même Marie nous attire à lui, non-seulement par ses prières, mais aussi par sa maternité humaine, qui l'atteste homme.

Saint Épiphane appelle Marie « Un livre mystérieux, vivant, dont Dieu est l'auteur, et dans lequel le monde entier a pu lire à son aise tous les mystères du Verbe de Dieu fait homme : *Libër incomprehensus, qui Verbum Patris toti mundo legendum exhibuit*. Saint Cyrille d'Alexandrie, reconnaissant la même qualité dans la Mère du Sauveur, ajoute : « L'Étoile miraculeuse, qui attira les Mages à la connaissance et à l'adoration du Messie en Bethléem, n'a été que la figure de Marie, car c'est elle qui a fait resplendir la lumière du Fils unique de Dieu au milieu des nations, plongées dans les ténèbres, et assises dans les ombres de la mort, et qui les a amenées du culte des idoles à la connaissance et à l'adoration du vrai Dieu dans l'Église : *Per Te omnis creatura, idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis. Per te unigenitus Dei Filius, vera illa lux effulsit sedentibus in tenebris et in umbra mortis*.

« Les peuples, dit un auteur moderne qui ne peut pas être suspect, furent éblouis par l'image de la divine Mère, réunissant dans sa personne les idées et les sentiments les plus doux de la nature : la pudeur de la vierge et l'amour de la mère, emblème de douceur, de résignation et de tout ce que la vertu a de plus sublime ; qui pleure avec les malheureux, qui intercède pour les coupables, et qui ne se montre que

comme la messagère du pardon et du bon secours. Ils accueillirent avec enthousiasme ce nouveau culte. Les païens n'essayèrent pas même de défendre leurs autels, en présence du culte de la Mère de Dieu; ils ouvrirent à Marie leurs temples et s'avouèrent vaincus (Beugnot, *Histoire de la destruction du paganisme en Occident*). »

Par le culte de Marie, non-seulement on arrive bien souvent à la foi de Jésus-Christ, mais encore on la conserve toujours vivante et toujours active.

C'est un fait, nous le répétons encore ici, c'est un fait qui, pour ne pas être généralement remarqué, n'en est pas moins un fait certain, constant et universel. La foi pure et simple; la foi sincère et fervente; la foi devenue, en quelque sorte, une seconde nature; la foi qui ne doute de rien, qui parle, qui se conduit comme si elle voyait ce qu'elle croit; la foi qui, d'après l'Écriture, est l'âme et la vie de l'homme juste; *Justus meus ex fide vivit* (Galat., III.); la foi enfin que l'Évangile appelle LA FOI DE DIEU; *Habete fidem Dei* (MARC); une semblable foi ne se rencontre ordinairement que parmi les âmes catholiques, le plus sincèrement dévouées au culte, à la dévotion et à l'amour de Marie.

Au contraire, qu'est, même chez certains catholiques, la foi qui dédaigne, comme des pratiques, propres aux esprits faibles, aux femmes et aux enfants, tout exercice de piété et de tendresse filiales envers Marie? Hélas! ce n'est qu'une foi faible, chancelante, aveugle; une foi qui, lors même qu'elle ne doute pas d'elle-même, est bien plus dans la raison que dans le sentiment; bien plus dans l'esprit que dans le cœur; une foi qui ne se traduit pas par la conduite, et qui rougit de se montrer ce qu'elle est; une foi dépouillée de tout attrait, et qui, loin de faire le bonheur et les délices de l'âme, n'est, en quelque sorte, qu'un remords qui la tourmente et un lourd fardeau qui l'accable; une foi étrangère aux émotions délicates de la piété, et semblable à une plante parasite que la glace a dépouillée de l'ornement de son feuillage et de

son fruit : ce n'est enfin qu'une foi qui, si elle n'est pas morte, ne conserve qu'un léger souffle de vie, prêt à s'évanouir à la plus légère secousse.

On vient d'entendre saint Épiphane appelant Marie « Un livre incompréhensible, dans lequel il est cependant aisé à tout le monde de lire les mystères du Verbe de Dieu fait homme. » C'est ce livre précieux que les enfants fidèles de Marie, en lui rendant les hommages de leur vénération et de leur tendresse, ont toujours sous les yeux ; et, par conséquent, ils ont toujours présents à leur esprit, et bien plus encore à leur cœur, les mystères de Jésus-Christ. Le livre des Évangiles n'est pas, lui, la vérité, mais il renferme la vérité. Et de même Marie n'est pas, elle, la vérité personnifiée ; cette vérité n'est que Jésus-Christ, *Christus est veritas* (Joan) ; mais elle porte en elle-même cette vérité. Tous les mystères de son Fils divin sont tracés en elle, en caractères que tout le monde peut lire. Comme elle n'est pas la source de la grâce, mais, d'après les expressions des Pères, l'aqueduc de la grâce : *Aquæductus gratiarum* ; de même elle n'est pas la source de la vérité, mais, en quelque sorte, l'Évangile abrégé de toutes les vérités du christianisme, que les intelligences les plus faibles, les âmes les plus simples peuvent facilement saisir, et dont elles peuvent faire la nourriture de leur esprit et la joie de leur cœur.

Jésus-Christ a dit : Personne ne connaît le Père, excepté le Fils, et ceux à qui le Fils veut bien le révéler. *Nemo novit Patrem nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* (JEAN). La sainte Vierge peut, en quelque sorte, en dire autant par rapport à Jésus-Christ : « Personne ne connaît ce Fils divin que sa mère, et ceux à qui la mère le fait connaître. » Ah ! il ne se trouve que dans ses bras. C'est dans ses bras que l'ont trouvé ses premiers adorateurs, dans la grotte de Bethléem : *Inven-runt puerum cum Maria matre ejus*. C'est toujours dans ses bras que peuvent le rencontrer les héritiers de leur foi.

Voyez ce qui arrive chez nos frères séparés. C'est un fait

lamentable, mais certain, lui aussi : que la foi s'affaiblit chez eux toujours davantage, et que chez le plus grand nombre, parmi eux, elle a entièrement disparu. Que voulez-vous? Sous l'impulsion de la haine pour Marie, que Satan leur avait inspirée, les modernes hérésiarques qui ont trompé et égaré ces peuples malheureux, avaient commencé par condamner, comme superstitieuse et contraire à l'esprit de l'Évangile, toute pratique de dévotion envers Marie, et ont fini par détruire son culte. Ils ont donc fermé le *livre mystérieux* dans lequel Jésus-Christ n'est pas seulement écrit, mais peint sous les formes les plus gracieuses avec les plus touchantes couleurs; ils ont effacé cet Évangile de nouvelle espèce, dans lequel les mystères chrétiens sont présentés comme actualisés et vivants, et qui, par conséquent, en parle d'une manière plus éloquente et plus sensible aux âmes qui se plaisent à y fixer leurs pieux regards. Dès lors, les mystères du Christ y sont restés comme quelque chose d'abstrait, de général, de vague et d'éloigné. La peinture en ayant été dérobée aux yeux, le souvenir s'en est effacé du cœur; car le cœur finit toujours par perdre tout intérêt pour ce qu'on n'a plus sous les yeux : *Procul ab oculis, procul a corde*; et le cœur, devenu indifférent, finit par amener l'indifférence de l'esprit. Hélas! en commençant par exiler la Mère, on a fini par oublier le Fils. Dans l'économie du dogme chrétien, Jésus-Christ, en tant qu'il est homme véritable, aussi bien qu'il est vrai Dieu, est, *sous un certain rapport*, presque autant inséparable de la Mère, dont il est le Fils consubstantiel selon l'humanité, qu'il est inséparable du Père, dont il est le Fils consubstantiel selon la divinité. Par conséquent, comme, en méconnaissant le Père, on finit par méconnaître le Dieu-homme, de même, en méconnaissant la Mère, on finit par méconnaître l'Homme-Dieu. Jésus-Christ ne se trouve donc que dans le sein de sa mère et en compagnie de sa mère, qui nous l'annonce, homme de notre propre humanité : comme il ne se trouve qu'en compagnie et dans le sein du Père :

Unigenitus qui est in sinu Patris (JEAN), qui nous le révèle Dieu de sa propre divinité. Conséquemment Marie ne marche jamais seule; et comme elle mène toujours son Fils dans les cœurs qui l'invoquent et l'honorent, elle l'emporte avec elle loin des cœurs assez insensés, assez aveugles pour la méconnaître et la repousser. C'est là l'histoire des affreux progrès qu'a faits chez les protestants la négation de la divinité de Jésus-Christ, c'est-à-dire de tout le christianisme (1).

CHAPITRE XI

DE LA VERTU DU CULTE DE MARIE POUR ÉLEVER LES CŒURS A L'ESPÉRANCE ET A L'AMOUR DE DIEU

Le divin Sauveur ne nous inspire la confiance dans son pouvoir et dans sa miséricorde qu'en tant que, Fils de Dieu, il est aussi Fils de l'homme. — C'est Marie qui lui rend ce témoignage, et qui par conséquent nous engage à traiter avec lui comme avec un frère. — Comment, en honorant Marie, le cœur s'ouvre à l'espérance dans la miséricorde de Dieu. — Le *Salve Regina*, expression fidèle de ce sentiment. — Marie est aussi la mère du *bel amour*. — En aimant Marie, on est attiré à aimer Jésus-Christ.

LE culte de Marie n'est pas moins efficace pour inspirer la confiance la plus douce dans la bonté de Jésus-Christ.

Saint Paul a dit « que Jésus-Christ a dû se rendre en tout

(1) Il est malheureusement incontestable que l'immense majorité des pasteurs protestants ne croient plus que Jésus-Christ est Dieu. A l'appui de cette affirmation nous pourrions citer un grand nombre de ces écrivains évangéliques qui, dans des écrits récents, ont combattu avec un cynisme révoltant ce dogme fondamental de l'Évangile. Nous nous contenterons d'en citer un seul qui, à cause de sa haute position de chef d'un consistoire protestant, peut être regardé comme l'expression fidèle de la foi de ses subordonnés. Dans sa *CHRISTOLOGIE*, après avoir cherché à tourner en ridicule, sous le sobriquet de *Niéens*, trois cents millions de chrétiens qui croient à la divinité de Jésus-Christ, M. Coquerel vient de combattre avec la même outrecuidance les dogmes de la chute, du péché originel, de la rédemption, de l'éternité des peines; en un mot, toute la religion chrétienne des anciens Réformateurs ses maîtres, et personne, que nous sachions, parmi ses vénérables collègues, n'a protesté contre une pareille réforme.

ressemblant aux hommes, ses frères, pour se montrer Dieu de bonté et de miséricorde envers nous : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret* (Hebr., II). » Tertulien ajoute « que le Verbe de Dieu s'est fait homme afin que l'homme apprit à traiter avec Dieu d'égal à égal : *Ut homo ex æquo agere cum Deo posset.* »

On vient de voir que nous n'allons à Jésus-Christ, comme il faut aller à lui, qu'en tant que le Père nous attire à lui, comme à un sauveur Dieu, et que la Mère nous attire à lui, elle aussi, comme à un sauveur Dieu et homme. C'est que, sans le témoignage du Père éternel qui, en nous indiquant Jésus-Christ comme son vrai Fils bien-aimé, *hic est Filius meus delectus*, nous attire à lui comme à Dieu, Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un objet d'indifférence; nous ne verrions en lui qu'un homme, impuissant à nous racheter, incapable de nous sauver. Nous nous soucierions peu de lui, n'ayant rien à espérer de lui. Et de même, sans le témoignage de Marie qui, en nous présentant Jésus-Christ comme son vrai fils premier-né, *peperit filium suum primogenitum*, nous attire à lui comme à l'homme, Jésus-Christ ne serait pour nous qu'un objet de crainte; il ne serait que le Dieu juste, le Dieu saint, le Dieu terrible, dont nous aurions provoqué la colère, et dont nous aurions à subir le jugement. Nous ne voudrions pas de lui, de peur d'être épouvantés, jugés, rejetés et punis par lui. Mais, en nous souvenant qu'il est le vrai Fils de Marie, et que, par conséquent, il est vrai homme, de notre même humanité, nos craintes se dissipent, l'espérance renaît dans notre cœur.

Ainsi donc ce qui nous engage à adorer Jésus-Christ et à recourir à lui, comme au Médiateur qui peut vraiment nous sauver, c'est le témoignage que lui rend son Père : qu'il est Fils de Dieu et Dieu lui-même; de même, ce qui nous engage à chercher en Jésus-Christ le Médiateur qui veut bien nous sauver, c'est le témoignage que lui rend sa Mère : qu'il est Fils de l'homme et vrai homme lui aussi. Et comme le

témoignage du Père est le principe de notre culte pour Jésus-Christ et de notre confiance dans l'efficacité de sa médiation et dans la plénitude de son pouvoir, de même le témoignage que lui rend sa Mère est particulièrement le principe de notre familiarité, je dirai presque, d'après saint Paul, de notre *domesticité* (*domestici Dei*) avec Jésus-Christ, de notre tendance vers lui comme vers notre frère, et de notre entier abandon dans le sein de sa miséricorde et de sa bonté.

C'est, en effet, l'âme tendre pour Marie, l'âme, se faisant un bonheur de l'honorer et de la traiter comme sa mère, qui épanche avec le plus de liberté son cœur et son amour dans ses entretiens avec Jésus-Christ, qui l'appelle des noms les plus doux et les plus affectueux, qui lui dit avec un sentiment de confiance que rien n'ébranle : « Mon frère ! mon ami ! mon trésor ! mon bien-aimé ! mon cœur ! mon être ! ma vie ! » Que voulez-vous ? Le culte de Marie, comme notre mère, nous élève à une vraie parenté spirituelle avec son Fils, et nous place à son égard dans les rapports de la plus douce égalité et de l'intimité la plus parfaite. De là, notre entière sécurité dans son amour ; de là, les charmes aussi bien que la solidité de l'espérance ; car l'espérance n'est que l'amour, attendant tout de l'amour.

C'est ainsi que le culte de Marie est un des moyens les plus efficaces de la religion pour élever l'homme au-dessus du sentiment de son indignité et de sa bassesse, pour lui inspirer le courage de converser avec Dieu dans les termes de l'égalité, et pour l'assurer (comme s'il en était en possession) des biens de Dieu et de Dieu lui-même. C'est ainsi que par la dévotion à Marie, on est admis à s'asseoir, d'après les belles expressions des Livres saints, dans les beautés de la paix, dans les tabernacles de la confiance, dans les richesses du repos : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ, in requie opulenta*. Enfin, c'est ainsi que le dévouement à la sainte Vierge augmente en nous l'espérance, la plus douce de toutes les vertus, le plus conso-

lant de tous les sentiments, le plus fort bouclier contre les tribulations de la vie et les frayeurs de la mort.

L'économie mystérieuse de ces sentiments ineffables que Marie nous inspire, se trouve tracée dans ces deux strophes, que l'Église nous fait répéter à toutes les Petites Heures de l'office de la sainte Vierge : « O Créateur de toutes les choses, « rappelez-vous qu'en naissant des entrailles sacrées de la « Vierge, vous avez jadis pris la forme de notre corps; et vous, « Marie! douce mère de la grâce et de la clémence! protégez- « nous contre notre ennemi, et accueillez-nous dans votre « sein à l'heure de notre mort (1). » On le voit donc, ce n'est qu'en tant que Fils de Marie, que Jésus-Christ étant vrai homme, de notre propre humanité, nous inspire la sainte hardiesse de le traiter, lui Créateur de l'univers, comme notre égal et notre frère; et ce n'est qu'en tant que Marie a été l'instrument d'une si grande charité, de la part de Dieu pour les hommes, que Marie est pour nous une reine assez puissante pour nous protéger contre l'ennemi de notre salut, une mère assez tendre pour répandre sur nous les bienfaits de sa grâce, les douceurs de sa clémence pendant notre vie, et pour nous recevoir en sa compagnie après notre mort. Il est impossible de réciter une telle prière sans se sentir l'âme, pénétrée de la plus douce confiance.

Les vrais fidèles adressent aussi, bien souvent, à Marie cette prière que l'Église met sur leurs lèvres : « Nous vous saluons, « Reine, Mère de miséricorde; notre Vie, notre Douceur, « notre Espérance, nous vous saluons, nous, pauvres enfants « exilés d'Ève, nous élevons vers vous bien haut notre voix; « et, gémissants et pleurants dans cette vallée de larmes, nous « soupirons après vous. Hâtez-vous donc, vous, notre Pa-

(1) « Memento, rerum conditor,
« Nostri quod olim corporis
« Sacrata ab alvo virginis
« Nascendo formam sumpseris.

« Maria, Mater gratiæ
« Dulcis parens clementiæ,
« Tu nos ab hoste protege,
« Et mortis hora suscipe. »

« tronne, de tourner vers nous vos yeux, si pleins de miséri-
 « corde ; et à la fin de cet exil, daignez nous montrer Jésus, le
 « fruit béni de vos entrailles ; et prouvez que vous êtes à notre
 « égard la clémente, la pieuse, la douce vierge Marie (1). »

Quel charme ! quelle douceur dans cette prière ! C'est le dialecte de l'amour dans le malheur, à l'usage de la confiance. Il est impossible de l'articuler sans que le cœur s'ouvre à l'espérance.

Et ces images de Marie, tantôt debout au pied de la Croix, et offrant, elle aussi, son propre Fils pour prix de notre rachat et pour l'expiation de nos péchés ; tantôt, femme sans tache, écrasant la tête du serpent séducteur et nous faisant partager le fruit de sa victoire, et tantôt tenant le divin Enfant dans ses bras, le pressant sur son cœur, et prête à le déposer dans le nôtre ! Ces images, dis-je, dans lesquelles rien ne rappelle la colère, la justice et le châtement, mais où tout nous parle le langage de la tendresse, de la douceur et de la bonté ; ces emblèmes éloquents de la miséricorde et du pardon ne sont-ils pas des moyens puissants pour dissiper toute crainte, pour exciter en nous les plus douces émotions, et pour consoler toute âme triste et affligée qui les regarde ?

Parmi les prières à Dieu que l'Église met sur les lèvres de ses enfants, se trouve celle-ci : « Seigneur, accordez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité ; et afin que nous obtenions les récompenses que vous nous avez promises, inspirez-nous l'amour de ce que vous avez commandé ; *Da nobis fidei, spei et charitatis augmentum ; et, ut mereamur assequi quod promittis, fac nos amare quod præcipis.* » C'est

(1) *Salve, Regina, Mater misericordiæ ; vita, dulcedo et spes nostra, salve. Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium, ostende ; ô clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo Maria !*

nous rappeler cette grande vérité de l'Évangile : *Que les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain renferment toute la loi et les Prophètes*; que la fidélité que nous devons à Dieu est moins une affaire d'esprit qu'une affaire de cœur, et que la religion tout entière n'est qu'amour. C'est pourquoi tous les sacrements, toute la liturgie, toutes les institutions et toutes les pratiques de l'Église ne tendent, avant tout et par-dessus tout, qu'à réveiller en nous le sentiment de l'amour et qu'à embellir tous nos actes de vertu par l'amour.

Or, parmi ces pratiques, dont l'amour divin est la racine et le fruit, il faut placer le culte de l'auguste Mère de Dieu; car, par la bouche des Prophètes, Marie s'est donné elle-même le doux titre de : « Mère de la sainte espérance et « du bel amour; *Ego Mater pulchræ dilectionis et sanctæ spei.* » Et où trouver, en effet, les âmes qui aiment sincèrement Jésus-Christ, si ce n'est parmi les vrais serviteurs et les vrais fils de Marie? C'est un fait des plus communs et des plus constants, parmi les peuples catholiques, que les âmes vraiment fidèles à l'observance de la loi de Dieu, que les consciences délicates, que les cœurs pénétrés de la crainte et de l'amour du Seigneur, sont aussi les chrétiens les plus dévoués à Marie; et qu'au contraire, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, sans la dévotion à Marie, il n'y a ni vraie vertu ni vraie piété. Nous ne disons cependant pas que l'une de ces deux choses soit absolument impossible sans l'autre, nous disons simplement que l'une n'existe pas, séparée de l'autre.

C'est que, comme on ne peut aimer sincèrement un fils sans aimer sa mère, de même on ne peut aimer sincèrement une mère sans aimer aussi son fils. Ainsi donc, comme le vrai amour pour Jésus-Christ pousse l'âme fidèle à l'amour de Marie, de même le vrai amour pour Marie pousse, à son tour, l'âme dévote à l'amour de Jésus-Christ. Le vrai chrétien est assez conséquent avec lui-même pour ne pas oser se présenter devant les autels de Marie pour l'honorer, le cœur chargé de fautes et en état flagrant de violation de la loi de

Jésus-Christ, si ce n'est pour intéresser cette bonne mère à le réconcilier avec le Seigneur. Mais c'est là une preuve nouvelle que l'amour de Marie, le désir de plaire à Marie et de s'assurer la protection maternelle de Marie, sont des impulsions puissantes à l'amour de Jésus-Christ, au désir de plaire à Jésus-Christ, et de s'assurer les bienfaits de sa médiation divine.

CHAPITRE XII

DE L'EFFICACITÉ DU CULTÉ DE MARIE POUR INSPIRER L'AMOUR DE LA CHASTÉTÉ ET L'EMPRESSEMENT DE LA GARDER.

La sainte Vierge, gardienne de la virginité, parce qu'elle a été la première à la professer. — L'exemple de la virginité de Marie a été une semence précieuse de virginité. — Prophéties sur ce sujet qui se sont accomplies. — Le culte de Marie et les prières qu'on lui adresse sont un engagement à la pratique de la chasteté. — La virginité volontaire, devenue étrangère dans les communions séparées. — En abolissant le culte de Marie, le protestantisme a porté atteinte à la pureté des mœurs chrétiennes.

QUANT à l'influence du culte de Marie pour l'accroissement des vertus morales, nous ne mentionnerons que la chasteté. Cette vertu, qu'on a appelée avec tant de raison *l'une des trois vertus réservées de l'Évangile*; cette vertu, le plus beau fruit de la grâce du christianisme; cette vertu, qui spiritualise le corps, qui *angélise* l'homme, et fait de la créature terrestre un être céleste, un miroir des perfections de Dieu et l'objet de ses complaisances et de son amour; cette vertu ne germe que sur le sol de l'Église, à l'ombre des lis de Marie. C'est Marie qui, la première, comprit la grande Parole de la virginité, avant que Jésus-Christ l'eût prononcée. C'est Marie qui s'y dévoua la première, avant que le monde en eût connu le prix et la sublimité. C'est Marie qui chercha à en avoir le mérite, avant que son divin Fils en eût proposé la récompense.

Ainsi donc, puisque c'est Marie qui, la première, a levé le glorieux drapeau de la virginité et en a frayé le chemin, elle

a mérité d'en devenir la protectrice : c'est pourquoi l'Église a proclamé GLORIEUSE GARDIENNE DES VIERGES, l'intacte Mère de Dieu, le modèle des Vierges : *Præclara custos Virginum, intacta Mater Numinis*. En sorte qu'elle a reçu une grâce toute particulière, non-seulement de persuader la virginité par son exemple, mais aussi de l'obtenir à ses enfants, par son intercession.

Dans son admirable traité DES VIERGES, adressé aux Vierges, saint Ambroise leur dit : « Ayez toujours devant vos yeux
 « l'image de la virginité et de la vie de la bienheureuse Marie,
 « dans laquelle resplendissent comme dans un miroir les char-
 « mes de la chasteté et la beauté de la vertu. C'est dans sa vie
 « que vous devez puiser les exemples de la vôtre ; c'est ce
 « modèle accompli, cet enseignement vivant de toute sain-
 « teté, qui vous indiquera ce que vous devez corriger, ce que
 « vous devez éviter, ce que vous devez craindre. L'excellence
 « du maître est la première raison d'étudier avec ardeur : or,
 « y a-t-il rien de plus noble que la Mère de Dieu ? y a-t-il rien
 « de plus resplendissant que celle que la Splendeur même a
 « choisie pour sa Mère ? y a-t-il rien de plus chaste que celle
 « qui a engendré un corps, sans la moindre altération de son
 « propre corps (1) ? »

Ce beau passage du Docteur-Vierge, de l'Apôtre le plus zélé, du plus éloquent évangéliste de la virginité, nous révèle le mystère de la fécondité de la Vierge-Mère et de la Mère-Vierge, par rapport aux Vierges qui se trouvent dans l'Église.

L'Église a donc bien raison de répéter souvent ces mots

(1) « Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas, vitæque beatæ Mariæ, de qua, velut in speculo, refulget species castitatis et forma virtutis. Hinc sumatis licet exempla vivendi, ubi tanquam in exemplari magisteria expressa probitatis, quid corrigere, quid effugere, quid tenere debeatis, ostendunt. Primus discendi ardor nobilitas est magistri. « Quid nobilius Dei Matre ? Quid splendidius ea, quam Splendor elegit ? « Quid castius ea, quæ corpus sine corporis contagione generavit ? » (*De Virginibus*).

de la Sagesse : « Oh ! qu'elle est belle la génération chaste de Marie, ornée de la splendeur de toutes les vertus ! Son souvenir est toujours vivant, car il l'est aussi agréable à Dieu qu'utile aux hommes. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum notu est, et apud homines* (Sap., iv). »

Il est vrai que la sainte virginité, dans l'Église, n'est que le produit du Froment des Élus et du Vin qui fait germer les Vierges : *Fru mentum electorum et Vinum germinans Virgines* ; c'est-à-dire du sacrement de la divine Eucharistie. Mais il est vrai aussi que c'est en regardant Celle qui a attiré sur elle les regards du Très-Haut, principalement par les charmes de sa virginité ; que c'est en ayant devant leurs yeux le tableau de sa vie sans tache et le miroir de ses vertus ; que c'est en cédant aux attraits que la pureté de Marie exerce sur les âmes, qu'un si grand nombre d'hommes et de femmes se dévouent à la virginité ; et que c'est par Marie que la virginité (ce Verbe mystérieux de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est le Verbe du Père), ce « Verbe qu'il n'est pas donné à tout le monde de comprendre : *Non omnes capiunt Verbum istud* (Matth.), » devient compréhensible, doux, cher, plein de charmes pour un si grand nombre de chrétiens fervents.

C'est en effet, attirés par son exemple et marchant sur ses traces, que des peuples de Vierges des deux sexes n'ont cessé, dès l'origine du christianisme, d'embrasser le parti de la sainte virginité ; et que, comme le prophète David l'avait prédit, ce n'est qu'à la suite de l'Épouse-Vierge, que ces foules de Vierges, devenues ses enfants, ont été amenées aux pieds du grand Roi de gloire et sont venues, avec les plus vifs transports de joie, décorer le temple de Dieu sur la terre, l'Église : *Adducentur regi Virgines post Eam ; proxime ejus afferentur Tibi in lætitia et exultatione adducentur in templum Regis* (Ps. XLIV).

Une autre prophétie avait dit que la chaste Épouse du Saint-Esprit, la Vierge amie de Dieu, aurait été comme un

lis, entouré d'épines, au milieu des enfants de l'Église, professant la virginité de l'âme et la mortification et la pénitence du corps : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (Cant.).

Ces magnifiques prédictions n'ont jamais cessé de s'accomplir, et s'accomplissent avec un éclat toujours nouveau, même au milieu de la corruption actuelle du monde. Toujours et partout où est la vraie Église, qui seule honore Marie comme elle doit être honorée, on rencontre des Vierges volontaires, réunies aux pieds de Marie, l'entourant de leurs hommages, et offrant par ses mains à Jésus-Christ, le sacrifice de leur esprit et de leur corps.

En outre, le culte de Marie n'est que le souvenir consolant de la vie de Marie. Ce souvenir est pour les cœurs une impulsion à lui être agréable par l'imitation de ses vertus. C'est ainsi qu'il exerce une influence heureuse en inspirant la pureté, vraie splendeur de l'âme, qu'on obtient par le sacrifice du corps.

C'est là un sentiment inné parmi les vrais catholiques : tous les Saints, toutes les âmes pieuses, tous les chrétiens, jaloux de se maintenir purs et chastes par rapport au corps et par rapport à l'esprit, ont toujours placé et placent toujours leur pureté et leur chasteté sous le patronage de Marie.

Ils savent bien que, comme le dit l'Écriture, on n'est chaste que par un don de Dieu : *Sciens quia non possem esse continens nisi Deus det* (III Reg.); mais ils savent aussi que le moyen le plus propre et le plus efficace pour obtenir ce don, c'est de le demander, par l'intercession de Marie.

Les prières elles-mêmes, adressées à Marie dans une intention semblable, sont-elles autre chose que des renouvellements incessants de la résolution de demeurer chaste? Sont-elles autre chose que des déclarations répétées de l'amour sincère pour la chasteté? Sont-elles autre chose qu'un moyen de plus de s'affermir toujours davantage dans la pratique de la plus belle, mais aussi de la plus délicate et de la plus fra-

gile de toutes les vertus ? Voyez cette foule de vierges-apôtres et de filles-vierges, que le zèle pour le salut des âmes et la charité pour soulager la douleur répandent par tout le monde, jusqu'aux extrémités de la terre. Ce qui leur attire l'admiration et les hommages du monde étonné ; ce qui fait tomber à leurs pieds, même la barbarie , c'est bien moins le prodige de leur dévouement, que le prodige de leur chasteté au milieu de la plus grande licence et de la plus affreuse corruption. On les dirait des rayons de lumière, tombant sur la boue sans se salir. Eh bien ! ces âmes héroïques ne puisent le courage surhumain de maîtriser, presque jusqu'à l'anéantir, le plus violent des instincts humains, que dans la communion fréquente, et dans les pratiques de leur piété filiale envers Marie.

Qu'on nous permette encore une observation. Ce n'est un mystère pour personne, que même les plus grands libertins ne peuvent se trouver en présence de la chasteté irréprochable et de la sainte pudeur, sans rougir intérieurement de honte par rapport à leur inconduite, et sans éprouver le désir de se corriger. Or, si tel est l'empire que le spectacle de la pureté des filles des hommes exercent sur l'homme, jugez quel est l'empire qu'exercent sur le chrétien le souvenir et le culte de la pureté de la Mère de Dieu ? Cela explique ces résolutions héroïques de se dévouer à la chasteté, cet amour pour la pureté de l'âme et du corps, cette sollicitude et ces soins d'en garder le précieux dépôt, de la part des vrais dévots de Marie ; et cela explique encore pourquoi le célibat vertueux et le vœu de vivre dans la sainte virginité, ont disparu chez nos frères séparés, en même temps qu'on a aboli chez eux le culte de Marie. Quels efforts n'ont pas faits, quel argent n'ont pas dépensé, l'Angleterre et la Prusse protestantes pour singer les filles de charité et les couvents de vierges de l'Église catholique ! Eh bien, tout cela s'essaie tous les jours, mais pour être défait le jour suivant ; ces sœurs de charité, et ces chanoinesses, formées à l'ombre de l'impudicité

de Luther et de Calvin, ne peuvent pas même s'élever à l'honneur d'être la caricature de nos filles de Saint-Vincent de Paul ou de nos religieuses ; et lors même qu'elles n'offrent pas de sujets de scandale, rien ne peut les sauver du ridicule. C'est que, pour avoir une sœur de charité, une vraie religieuse, il faut une femme, consacrée par des engagements solennels à la chasteté ; et une telle femme ne se forme et n'existe que par la fréquente communion et par le culte de Marie.

C'est aux mêmes sources que les fils de l'Église, quels que soient leur état et leur condition, vont demander la persévérance dans la fidélité à la loi de la chasteté. En sorte que, s'il arrive quelquefois d'honorer et d'invoquer Marie, dans des moments où l'on n'est pas chaste, c'est afin de le devenir ; mais il n'arrive jamais qu'on soit chaste à toute épreuve, sans l'usage des sacrements et sans la dévotion à Marie. C'est donc l'histoire de ce que nous avons toujours sous les yeux que la Sagesse divine a prédite, lorsqu'elle a dit par son prophète : Que les fleurs qui auraient un jour environné les autels de Marie annonceraient les fruits de l'honneur et de l'honnêteté : *Et flores mei fructus honoris et honestatis* (Eccli., xxiv). C'est ainsi que le culte de Marie est un secours de plus pour la pureté et la sainteté des mœurs ; et que les modernes hérésiarques, qui ont aboli en même temps les dogmes de la Confession et de l'Eucharistie, et le culte de la Mère de toute pureté, sont convaincus d'avoir porté atteinte à la morale de l'Évangile, et de n'avoir fait que détruire par la racine le christianisme qu'ils s'étaient donné la mission de réformer ! Donc, que l'hérésie blasphème à son aise contre le culte de Marie, elle ne parviendra jamais à obscurcir ce fait, si constant et si lumineux au sein de la véritable Église : Que le culte de la Mère de la Pureté est, pour ceux qui le pratiquent, un engagement toujours renouvelé, une exhortation toujours éloquente à marcher dans les voies de la pureté, et l'un des plus puissants moyens pour la réforme et l'intégrité des mœurs.

CHAPITRE XIII

DU CULTE DE MARIE, COMME MOYEN DE SANCTIFICATION, DE CONVERSION ET DE SALUT.

Le culte de Marie est sanctifiant, et facilite le salut des âmes et la conversion des pécheurs. — Les disciples de Luther et de Calvin n'ont pas le droit d'accuser l'Église d'affaiblir la morale en encourageant le culte de Marie. — Réfutation de cette calomnie. — S'autoriser de la dévotion à Marie pour commettre le mal, c'est un sacrilège que l'Église condamne. Cependant, en maintenir certaines pratiques, même au milieu du désordre, c'est plutôt le détester que l'aimer. Par ce moyen bien des pécheresses finissent par se convertir, tandis que les Madeleines de l'hérésie ne se convertissent jamais. Les conversions ne se font que dans l'Église catholique.

L'INFLUENCE du culte de Marie n'est pas enfin moins puissante et moins heureuse pour inspirer le goût de la sainteté, et pour aider les âmes dans l'œuvre du salut.

Les Pères et les interprètes de l'Évangile font remarquer que, dans la circonstance où saint Jean fut donné par le Rédempteur mourant pour fils à Marie, il n'a pas été indiqué par son nom *propre*, mais par le nom *appellatif* de *Disciple bien-aimé de Jésus-Christ*; et ils affirment que, par sa manière de s'exprimer à cet endroit, l'Évangile a voulu nous apprendre que les vrais enfants de Marie ne sont que ceux que Jésus-Christ aime, et que c'est par notre fidélité à accomplir la loi et à suivre les exemples de Jésus-Christ, que nous pouvons prétendre à l'amour et à la protection maternelle de Marie. C'est de cette grande pensée que s'inspire l'Église dans le culte qu'elle fait rendre à Marie. En sorte que, dans toutes les pratiques de dévotion et d'honneur envers la Mère, qu'elle suggère ou qu'elle approuve, elle n'oublie jamais les intérêts de la gloire du Fils, et ce qui lui est dû, comme au Fils de Dieu et Dieu lui-même.

C'est pour cela qu'elle n'accorde des indulgences plénières à l'occasion des grandes solennités de Marie, qu'à la condition qu'on ait purgé l'âme de toute souillure du péché par la contrition sincère et par le sacrement de la pénitence, et à

la condition qu'on participe à la Source de toute grâce, par la Communion eucharistique. C'est-à-dire que, pour l'Église, le vrai et principal moyen d'honorer Marie comme il convient, c'est de se mettre en règle avec Jésus-Christ. C'est-à-dire que le culte de Marie est une raison de plus, un nouveau moyen de se convertir et de pratiquer tous les devoirs et toutes les vertus de l'Évangile. C'est-à-dire, en un mot, que le culte de Marie est **SANCTIFIANT**.

L'une des prières que l'Église met le plus souvent sur les lèvres de ses ministres et de ses enfants, est celle-ci : « Dieu
« miséricordieux, accordez un nouveau soutien à notre fragi-
« lité, à l'occasion du souvenir, que nous célébrons, de la
« sainte Mère de Dieu ; et faites que son intercession nous
« aide à ressusciter de la mort de nos péchés : *Concede, mi-
« sericors Deus, fragilitati nostræ præsidium : ut qui sanctæ
« Dei genitricis memoriam agimus, intercessionis ejus auxilio,
« a nostris iniquitatibus resurgamus. »*

L'Église fait répéter bien souvent cette prière aussi : « Ac-
« cordez-nous, Seigneur, que, dans la circonstance où la mé-
« moire de la glorieuse vierge Marie porte la joie dans nos
« cœurs, nous soyons, par sa pieuse intercession, délivrés de
« tous les maux qui nous menacent et de la mort éternelle :
« *Concede, ut qui gloriosæ virginis Mariæ commemoratione
« lætamur ; ejus pia intercessione ab instantibus malis et a
« morte perpetua liberemur.*

Ainsi, dans la pensée de l'Église, comme dans ses pratiques, l'invocation de Marie n'a pour but que l'affermissement des justes dans la vraie piété, la conversion des pécheurs et le salut éternel des âmes, rachetées par le sang de Jésus-Christ ; et l'histoire de ce qui se passe, sous ce rapport, sous les yeux de tout le monde, est là pour prouver que cette pensée et cette pratique de l'Église sont constamment couronnées par de grands succès.

Nous n'entendons pas justifier, par les réflexions qui précèdent, l'illusion sacrilège que se font certaines âmes, en

croyant pouvoir se livrer, sans danger pour leur salut, à toute espèce de désordres, pourvu qu'elles n'oublient point de porter le scapulaire du Carmel, de réciter le chapelet, d'allumer des lampes et de respecter le samedi en l'honneur de la sainte Vierge. C'est certainement un grave et scandaleux abus, qui a lieu quelquefois; car de quoi n'abusent pas l'ignorance et la fausse dévotion! Mais, tout en stigmatisant, d'après l'enseignement de l'Église, un pareil désordre, nous devons reconnaître que, le plus souvent, pour ces âmes égarees, leurs pieuses pratiques de dévotion envers Marie sont moins un motif pour s'encourager au vice, qu'un moyen d'en sortir; car, en y regardant de près, la continuation de ces pratiques, au milieu des égarements les plus regrettables, est une espèce de protestation, de la part de ces âmes, contre les fautes mêmes qu'elles commettent; c'est se livrer au péché en se disputant les jouissances du péché, en maudissant le péché; c'est déclarer que tôt ou tard on veut et on espère corriger le péché et triompher du péché. C'est en quelque sorte s'éloigner de Dieu, mais en tournant de temps en temps son regard vers Dieu, en implorant la grâce de retourner à Dieu. Ce calcul, il est vrai, ne réussit pas toujours, mais le plus souvent il est couronné d'un heureux succès. C'est à quoi on doit attribuer ces retours à l'honnêteté de la vie si fréquents dans les contrées catholiques, de la part de ces malheureuses créatures, que la séduction et la misère ont engagées dans les voies du libertinage.

Rien, ou presque rien de semblable n'arrive dans les contrées protestantes, à l'égard de ces victimes de la corruption. Une fois que leur pied a glissé dans la boue, elles s'y enfoncent jusqu'au cou et y périssent. Si parfois on en voit quelques-unes abandonner le vice, ce n'est qu'après que le vice leur est devenu impossible ou qu'il les a abandonnées. Quant aux conversions véritables, œuvres de la grâce et du repentir, il n'en est pas question. Voit-on jamais, par exemple, même un petit nombre de ces quatre-vingt mille filles pu-

bliques, qui, au coucher d'u soleil, couvrent les rues de la capitale de l'Angleterre, comme des vers que l'écoulement des eaux met à découvert dans un terrain marécageux; en voit-on, dis-je, même un petit nombre de ces malheureuses, quitter leur infâme métier par la honte du vice et l'amour de la vertu, et rompre avec le monde avant que le monde eût rompu avec elles? Les statistiques, qui constatent le nombre toujours croissant, dans d'affreuses proportions, de ces Madeleines pécheresses, ne parlent jamais de Madeleines pénitentes. Ce prodige de la grâce ne s'opère que dans l'Église, parce qu'il est vrai que, dans l'Église seulement, se rencontrent l'activité et le dévouement du zèle pour arracher les âmes à leur perte; parce que, dans l'Église seulement, se trouvent les asiles ouverts au repentir; parce que, dans l'Église et par l'Église seulement, les exemples vertueux, les malheurs de la vie, la sainte parole et la loi immaculée de Dieu, convertissent les âmes; et parce qu'en outre, dans l'Église catholique, se conserve le culte de Marie, dont le souvenir seul, dont le nom seul, et, à plus forte raison, l'invocation de son secours, sont un gage d'espérance, qui se transforme presque toujours en un moyen de conversion.

Donc, le reproche que l'hérésie fait à l'Église catholique, « de faire consister en certaines pratiques pieuses envers Marie l'accomplissement de tous les devoirs de la religion, » est le comble de l'injustice et de la déraison. Car, loin d'approuver ou de faire une loi d'un pareil abus de la religion, l'Église le condamne comme un crime, l'anathémise comme une erreur.

Et d'ailleurs, l'on sait que d'après Luther et Calvin, *la foi seule sauve sans les œuvres; et que les bonnes œuvres ou l'accomplissement de la loi de Dieu, loin d'être une condition nécessaire du salut, sont une injure à la puissance de la grâce du Médiateur.* L'on sait que, pour justifier ses turpitudes, Luther, en particulier, disait souvent: « *J'ai péché, j'aime à pécher, je pécherai autant que jè le pourrai, afin de faire triom-*

pher en moi et par moi la grâce et la miséricorde de Jésus-Christ. » On sait que, prise à la lettre, la doctrine de ces hérésiarques est la réduction de toute la religion à un vague sentiment de foi, et la mort de toute vertu et de tout devoir. Or, pour des sectateurs de telles doctrines, pour des disciples de tels maîtres, pour des imitateurs de tels modèles, n'est-ce pas le dernier degré de l'impudence d'accuser l'Église de faire bon marché de la morale, parce qu'elle autorise le culte de Marie qui est un encouragement de plus et une sauvegarde pour la morale ?

Quant aux vrais catholiques, aussi instruits de leurs devoirs qu'ils sont jaloux de les accomplir, ils connaissent bien, sans que les sectateurs de Luther et de Calvin se donnent la peine de le leur apprendre, l'esprit de la vraie dévotion envers Marie, d'après l'Évangile et l'enseignement de l'Église. Ils ne séparent donc jamais le respect et l'amour d'enfants envers Marie, d'avec la fidélité et l'obéissance à Dieu, des vrais disciples de Jésus-Christ. En honorant et en aimant Marie, ils sont dociles à ses inspirations. En célébrant ses grandeurs, ils s'empressent d'imiter ses exemples. En récitant ses louanges et ses prières, ils n'oublient pas de pratiquer ses vertus. Ayant confiance dans sa protection maternelle, ils sont aussi les fidèles et bien-aimés disciples de son Fils.

CHAPITRE XIV

ENCORE DE L'EFFICACITÉ DU CULTE DE MARIE POUR RAMENER. LES AMES A LA VERTU ET A LA VÉRITÉ.

Conversions qui s'opèrent à Notre-Dame des Victoires, à Paris. — Une conversion récente par l'invocation de Marie. — Preuves qu'on a bien compris ces vérités en Angleterre, et à Londres en particulier. — Les missions catholiques et les missions protestantes. — Grands succès qu'obtiennent les missionnaires de l'Église chez les infidèles, par les Sœurs de la charité et l'exhibition des images de Marie.

DES centaines de milliers de faits, dont une seule église de Paris, celle de Notre-Dame des Victoires, est le théâtre et le

témoin, confirment tous les jours la vérité de ces observations. Nous n'en citerons qu'un seul arrivé la semaine dernière à un officier de l'armée française. Élevé par une mère très-chrétienne dans les sentiments de la vraie piété et dans les exercices de la religion, il avait fini par perdre tout cela dans une école militaire. Mais tout en y laissant sa foi, son innocence, toutes ses pratiques religieuses, il avait conservé une affection filiale pour la sainte Vierge. Pendant vingt-cinq ans de la vie la plus libre et la plus orageuse, il n'avait pas manqué un seul jour de réciter son *Memorare piissima Virgo*, et de se recommander à la protection de la Reine du ciel et de la terre. Tout n'est pas bonheur dans la voie des passions. Notre officier n'y trouva que la ruine complète de son âme, de sa santé, de sa fortune et de sa considération. Désespérant donc, comme cela arrive bien souvent, d'apporter remède aux malheurs de toute espèce qui tombèrent sur lui en même temps, il résolut d'en finir avec une vie qui lui était devenue à charge. Un jour, il essaya de s'asphyxier; mais, soit qu'il n'eût pas pris pour cela toutes ses fatales précautions; soit par une disposition d'en haut, le fait est que le lendemain il se trouva tout vivant sur le lit où il s'était jeté pour y mourir. Il résolut alors de se faire sauter la cervelle; mais avant d'accomplir cet horrible dessein, il voulut voir, pour la dernière fois, l'unique ami que ses disgrâces lui avaient laissé, et lui confier une lettre, contenant ses dernières dispositions. Dans cette course, il passa devant *Notre-Dame des Victoires*: une force qu'il ne put maîtriser l'obligea à entrer dans l'église. Il tomba à genoux devant l'image de la sainte Vierge et prononça son invocation de tous les jours à Marie; il n'avait pas fini sa prière, qu'il se trouva en un instant entièrement changé. L'espérance étant rentrée dans son cœur, en avait chassé toute idée de suicide, et le désir de mettre un terme à ses jours avait été remplacé par la résolution ferme et sincère de mettre un terme à ses désordres. Bref, une heure après, il était aux pieds d'un saint prêtre de la Madeleine

(M. l'abbé de Rayneval), et purifiait son âme par la confession de ses fautes et par les larmes du repentir. Nous tenons ce fait de la bouche de ce vénérable ecclésiastique, que le pénitent a autorisé à publier ces détails de sa conversion, en attendant qu'il le fasse lui-même, en témoignage de sa reconnaissance pour Marie et pour l'édification de l'Église.

On ferait de nombreux volumes de tous les prodiges de cette espèce que le souvenir ou l'invocation de Marie opère tous les jours, en faisant renaître l'espérance dans les âmes les plus désespérées.

Ces vérités paraissent avoir été bien comprises par les docteurs *puséistes* d'Angleterre. Dans l'intention de ramener leurs concitoyens au catholicisme, ils luttent depuis plusieurs années avec les armes de la science et du dévouement pour réhabiliter la Confession et la Présence réelle. Mais avant d'aborder ces mystères du Fils, ils avaient déjà combattu les préjugés protestants touchant le culte de la Mère. La première chose qu'ils ont faite, avant de s'engager dans cette croisade contre les ennemis de l'Église, ç'a été de rappeler dans leurs temples l'image de la sainte Vierge, tenant son divin Fils enfant dans ses bras, et d'allumer des cierges devant elle. Cela s'appelle commencer par le commencement. Avant de réunir des soldats, il faut planter un drapeau; et les images de la Mère de Jésus-Christ, rendues au culte des chrétiens, sont ce drapeau qui indique que le but de ce nouveau combat n'est que le triomphe des dogmes de l'Église.

On nous assure qu'à la suite des changements matériels qu'on a faits dans la ville de Londres, presque aucune rue n'a conservé son ancien nom, et qu'il n'y a que celles portant, depuis un temps immémorial, un des noms de la sainte Vierge qui aient conservé le leur. Ainsi, le protestantisme, qui, dans sa fureur sacrilège, a abattu les statues et les images de l'auguste Marie dans les rues et sur les places publiques, y a conservé, au moins par le nom, le souvenir de la Mère de Dieu, ancienne patronne de Londres. C'est de bon

augure. Le temps n'est pas éloigné où le nom de Marie ramènera son culte dans cette ville, et où le culte véritable de la Mère y rappellera la vraie religion du Fils. Des faits mystérieux et inexplicables se passent dans ce moment dans la fière Albion. C'est le travail de Dieu, reconduisant, par des voies ineffables, ce peuple, marchand des biens de la terre, à la conquête des biens du ciel, par son retour à l'unité de la vraie foi. Mais ce grand événement, qui comblera d'étonnement et de joie l'univers, ne s'accomplira que sous le patronage de Marie, auprès de laquelle les catholiques anglais travaillent à leur tour par leurs incessantes prières, pour obtenir la conversion de leur patrie.

Dans les pays catholiques, particulièrement en Italie, toute mission commence par l'exposition du Crucifix et d'une image de Marie, tenant le divin Enfant dans ses bras, à la vue et à la vénération des peuples qu'on veut évangéliser. Le Crucifix, représentant l'excès de la Charité d'un Dieu mort sur la croix pour le salut de l'homme, rappelle que le chemin pour retourner à Dieu se trouve tout frayé par le sang et les mérites de Jésus-Christ. Et l'image de la sainte Vierge, représentant ce même Dieu, devenu son enfant, rappelle que le chemin pour aller à Jésus-Christ, se trouve facilité par l'intercession et les prières de Marie. Donc par ces deux signes, par ces deux étendards de la paix, on prévient les hommes auxquels on va s'adresser, qu'on ne leur apporte que le pardon de Dieu. C'est leur faire lire ces touchantes paroles de saint Paul : « Nous avons une légation à remplir auprès de vous, au nom de Jésus-Christ ; celle de vous supplier de vouloir vous réconcilier avec Dieu : *Pro Christo legatione fungimur, obsecrantes vos reconciliamini Deo.* » C'est à ces pieux artifices du zèle que nos missionnaires doivent une grande partie de leurs succès, et de voir se réaliser cette magnifique prédiction du prophète, touchant les missionnaires de l'Église : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qui évangélisent les biens du ciel ;

« *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* (Rom., x). »

On ne peut en dire autant de ces comédiens de mauvais goût que l'hérésie envoie par le monde sous le titre menteur de *missionnaires évangéliques*; car s'ils vont chez les peuples païens, c'est moins pour leur apporter les biens du ciel que pour les dépouiller des biens de la terre. C'est bien naturel : que voulez-vous qu'ils fassent, au moyen de leur Bible, qu'ils répandent sans l'expliquer, par la raison bien simple qu'ils ne la comprennent pas eux-mêmes? Que voulez-vous qu'ils fassent avec leurs froids discours qui ne disent rien de certain à l'esprit, rien de touchant au cœur? Que voulez-vous qu'ils fassent, se gardant bien d'apporter avec eux des images du Dieu crucifié et de sa charitable Mère, ces moyens si puissants pour faire pénétrer, par la voie des yeux, la vérité dans l'âme, la lui révéler et la lui faire aimer? Aussi ne promettant, de prime abord, ni *la paix*, ni *le bien*, leurs *pieds* ne sont rien moins que *beaux*. Ils éloignent les peuples bien plus qu'ils ne les attirent; ils n'inspirent que la crainte au lieu de la confiance, la haine au lieu de l'amour de la religion chrétienne.

L'histoire des missions catholiques, même de nos jours, offre des preuves en grand nombre de la vérité de ces observations. Saint Paul a dit « que ce qui est spirituel, tout en tenant la première place dans l'ordre de la dignité, vient toujours après ce qui est corporel, dans l'ordre du temps : *Prius quod animale, deinde quod spiritale* (I Corinth., xv, 46). » C'est pourquoi les envoyés de l'Église, pour évangéliser les barbares et les sauvages, emploient toutes les industries de leur zèle infatigable à en faire des hommes, avant de s'occuper à en faire des chrétiens, et commencent par améliorer la condition de leurs corps, avant d'aborder la conquête de leurs âmes. Dans cette intention, ils se servent des *Filles de charité* et des religieuses, ces prodiges vivants de la puissance de l'esprit catholique, pour attirer les femmes et les enfants; et ce n'est que par ce moyen qu'ils parviennent à

apprivoiser les hommes, bien souvent plus farouches et plus cruels que les bêtes fauves qui forment leur compagnie. Tout cela est bien connu ; ce qui ne l'est pas au même degré, c'est que l'esprit d'intelligence de ces vrais apôtres, esprit aussi prodigieux que leur dévouement est sublime, leur suggère de mettre Marie avant Jésus-Christ, dans l'ordre de l'instruction, comme ils mettent la femme avant l'homme, dans l'emploi des moyens de charité. Ce sont les images de la divine Mère qu'ils présentent avant tout aux yeux de ces êtres, déchus de l'humanité même par les formes, et par là ils arrivent à les intéresser à entendre parler du Fils divin. Après leur avoir indiqué le mystère de la maternité de Marie, ils arrivent plus facilement à leur faire goûter le mystère de la divinité de Jésus-Christ. Et, après leur avoir parlé de Jésus enfant dans le sein de Marie, ils obtiennent d'être écoutés avec plus d'attention lorsqu'ils leur parlent de Jésus crucifié sous les yeux de Marie. Bien souvent, la simple vue de l'image de Marie, tenant le divin Enfant dans ses bras, est une prédication plus éloquente et plus efficace que les plus longs discours. C'est que l'enseignement de la foi se résume avec une grâce particulière dans les mystères de Marie, comme la pratique de l'amour chrétien se présente avec des charmes tout particuliers dans les Sœurs de charité. De là cette précaution des vrais *Évangéliseurs de la paix*, d'emporter avec eux, dans leurs saintes expéditions, une quantité aussi grande d'images de la sainte Vierge que de croix du Seigneur. En sorte que ce n'est pas seulement par la protection invisible de Marie, mais encore par l'exhibition matérielle et par le culte de Marie, qu'ils obtiennent des succès aussi étonnants que rapides, et que Marie elle-même justifie le titre, que lui a donné l'Église, de REINE DES APÔTRES.

CHAPITRE XV

DU CULTE DE MARIE COMME SOURCE D'ESPÉRANCE POUR LES PÉCHEURS ET LES IMPIES.

Ce qui empêche bien souvent le pécheur de revenir à Dieu, c'est la crainte de sa justice. — Rien n'est plus efficace pour dissiper cette crainte que l'invocation et le culte de Marie. — C'est par ce moyen que les grandes conversions se font dans l'Église. — L'oubli de toute pratique pieuse envers Marie pousse ordinairement les cœurs égarés à s'endurcir dans leurs péchés. — Nécessité d'insister sur ces considérations. — Les grands pécheurs et les grands impies ne sont que de grands désespérés. — Importance des pratiques catholiques qui inspirent l'espérance. — A ce seul trait on pourrait reconnaître que le catholicisme est Vérité. — Le protestantisme et la philosophie ne prêchent et ne peuvent prêcher que le désespoir, et par là ils prouvent qu'ils ne sont qu'Erreur et inspiration de Satan.

L'APÔTRE saint Jean adressait aux premiers chrétiens ces touchantes paroles : « Mes petits enfants, je vous écris ceci
« pour que vous ne péchiez point, et afin que, si quelqu'un
« parmi vous a le malheur de tomber dans le péché, il se
« rappelle que nous avons, pour notre avocat auprès du Père,
« Jésus-Christ, le Juste par excellence, et qu'il est lui-même
« propitiation pour nos péchés, non-seulement pour les nô-
« tres, mais aussi pour ceux de tout le monde : « *Filioli
« mei, hæc scribo vobis ut non peccetis; sed et si quis peccave-
« rit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum Jus-
« tum. Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro
« nostris tantum, sed etiam pro totius mundi* (1 Joan., 2). »

Cependant il arrive plus souvent qu'on ne le pense, que le pécheur qui a passé de longues années dans le désordre, consterné par la pensée du nombre et de la gravité de ses fautes, découragé à la vue de la perversité de son cœur, effrayé par l'idée de la sévérité de Jésus-Christ, juge redoutable des vivants et des morts, n'ose pas recourir à sa miséricorde et lui demander un pardon qu'il désespère d'obtenir. Il a tort, sans doute, de douter des richesses de la bonté du Dieu-Sauveur; c'est même, de la part du pécheur, ajouter un

nouveau crime, et le plus grave de tous, à ses anciens crimes, que de croire que Dieu n'est pas toujours infiniment plus miséricordieux que l'homme n'est pervers. Mais ce cas n'en est pas moins un cas fort ordinaire dans l'histoire des pécheurs, grâce aux artifices et aux suggestions de l'ennemi de leur salut. Car c'est sa tactique de tous les jours, d'encourager l'homme aux plus grands péchés avant de les lui faire commettre, en lui persuadant que Dieu pardonne tout ; et de lui en faire désespérer le pardon après les avoir commis, en lui faisant croire que Dieu ne les lui pardonnera pas. Or, en pareil cas, saint Bernard vient de nous l'apprendre, rien n'est plus utile et plus efficace que le recours à Marie, l'invocation de Marie : *Si criminum immanitate turbatus, si conscientiaæ scditate confusus, si judicii horrore perterritus, barathro incipias absorberi tristitiaæ, desperationis abysso, cogita Mariam.*

En effet, l'histoire des grandes conversions des pécheurs, qui s'opèrent tous les jours dans l'Église, est là pour nous attester que pas une d'elles ne commence que par le recours à Marie, REFUGE DES PÉCHEURS. En examinant de près la vie de ces chrétiens qui, de temps en temps, viennent réjouir l'Église par l'éclat de leur changement et de leur repentir, autant qu'ils l'avaient attristée par le scandale de leurs vices, on trouve qu'au milieu de tous leurs désordres, ils avaient conservé quelques pratiques pieuses en l'honneur de Marie. Ce sont ces pratiques qui les ont sauvés de l'abîme du désespoir, et qui, lorsque frappés par la grâce ils ont pensé à corriger leur vie, leur ont fait trouver au fond du cœur un reste d'espérance. C'est en recourant à la médiation de la bonne Mère Marie, qu'ils ont cru possible leur retour au Seigneur. C'est sans doute la grâce de Jésus-Christ qui les a conquis, car toute grâce est à lui et vient de lui ; mais cette grâce, comme toute autre grâce (saint Bernard vient de nous le dire encore), est passée, elle-même, par les mains de Marie : *Omnia nos habere voluit per Mariam.*

Ainsi donc, comme on ne retourne à Dieu que par Jésus-Christ, on ne revient à Jésus-Christ que par Marie, et nulle conversion ne se fait sans que Marie y ait pris quelque part, autant par les prières qu'elle adresse à Jésus-Christ, en faveur des pécheurs, que par la confiance qu'elle inspire aux pécheurs dans la bonté de Jésus-Christ.

Au contraire, ces grands coupables, qu'on voit achever, dans l'endurcissement du cœur et dans le désespoir, une vie de scandales et de péchés, ne sont ordinairement que des hommes qui ont fait bon marché de toute pratique religieuse, en même temps que de tout devoir; ce sont des hommes qui ont foulé aux pieds tout signe de dévotion envers Marie, en même temps que toutes les lois de Jésus-Christ; ce sont des hommes qui ont complètement rompu avec Dieu, avec tout ce qui rappelle Dieu, et qui conduit à Dieu. Or, est-il étonnant que de tels hommes, qui ont coupé de leurs propres mains tous les aqueducs de la grâce, se trouvent, au dernier moment, dépourvus de toute grâce, et meurent dans le péché où ils ont vécu?

On ne saurait assez insister sur ces considérations. Le cœur de l'homme est un abîme dont les profondeurs cachent, sous des apparences menteuses, d'affreux mystères. Le sentiment du désespoir est bien plus commun qu'on ne le croit parmi les hommes les plus dévergondés dans la perpétration du crime et dans la profession du blasphème et de l'erreur. Créé pour la vérité, qui est le bien de l'esprit, comme le bien est la vérité du cœur, l'homme ne saurait, sans en souffrir, se passer toujours du bien et de la vérité; et les jouissances de la volupté et de l'orgueil ne suffisent pas toujours à lui en faire supporter l'absence ou la perte. Ceux même qui sont allés très-loin dans le sentier du mal et de l'erreur éprouvent bien souvent un besoin irrésistible du bien et de la vérité, pour combler le vide de leur âme. Pourquoi donc ne reviennent-ils pas à la vie, qu'ils regrettent d'avoir abandonnée? Pourquoi ne s'arrêtent-ils donc pas dans leur carrière funeste,

dont ils maudissent chaque pas? Pourquoi ne brisent-ils pas des chaînes qu'ils arrosent de leurs larmes, dans les moments de silence et de solitude? C'est, croyez-le, parce qu'ils désespèrent de pouvoir réparer le mal qu'ils ont fait et de pouvoir regagner les hauteurs desquelles ils sont tombés. En les voyant calmes dans leur état de rébellion contre toutes les croyances et contre tous les devoirs, on serait tenté de les croire, jouissant de la paix de leurs négations. Il n'en est rien; cette apparente tranquillité, dit l'Écriture sainte, cache des tempêtes qui bouleversent de fond en comble leurs cœurs; *Cor impii quasi mare fervens; quod quiescere non potest*, (Isaïe, LVII). Ce sont de faux heureux et de vrais désespérés. Ce n'est que dans l'horrible persuasion que leur perte est sans remède, qu'ils en ont pris leur parti, et ce n'est que parce qu'ils se voient au fond d'un abîme infranchissable, qu'ils ont l'air de dédaigner et de repousser même les moyens qu'on leur indique pour en sortir; *Impius cum in profundum venerit contemnet* (Prov., IX). Bien plus, irrités contre ces mêmes remèdes, dont ils ne croient plus pouvoir éprouver les bienfaits, leur désespoir devient de la rage; et de là encore leur fureur de blasphémer contre la religion, et de vouloir l'anéantir dans le cœur des autres, afin de leur faire partager les tourments de leur propre cœur.

Oh! s'ils pouvaient espérer pouvoir se réconcilier avec le devoir et avec la foi, ils cesseraient à l'instant même de les combattre. Ils ne les maudissent que parce qu'ils désespèrent de les atteindre. Aussi ils n'ont pas besoin de démonstrations, mais d'encouragements, et leur plus grande misère et leur fatale maladie est moins dans l'esprit que dans le cœur.

Voyez donc combien sont importantes et précieuses ces pratiques de la piété catholique, et surtout ce culte de Marie, cette dévotion à Marie, dont l'incrédulité et l'hérésie se moquent sans les comprendre. Ce sont des fils secrets à l'aide desquels on peut sortir du labyrinthe du mal; ce sont des

anneaux cachés, par lesquels on tient à Dieu, lors même qu'on s'en est éloigné; ce sont des canaux souterrains, par lesquels les eaux de la grâce rejaillissent dans les âmes, desséchées par le désespoir, brisent l'endurcissement qui les rend stériles et y font germer l'espérance qui les console et les sauve.

A ce seul trait, à défaut d'autres, on pourrait se convaincre que le catholicisme est seul vrai; parce que ses doctrines et ses pratiques seules offrent des remèdes puissants contre toutes les misères de l'homme et contre toutes ses douleurs.

Au contraire, qu'a fait le protestantisme? Il a aboli la confession, le dogme de la Présence réelle et le culte de Marie; c'est-à-dire les baumes pour toutes les plaies de l'âme, les sources de toute consolation et de toute espérance.

Il en est de même de la philosophie incrédule; excepté qu'elle est plus tranchante, car elle ne se contente pas de combattre par le mensonge, par la calomnie, par le blasphème et par le ridicule, toutes les pratiques et les doctrines de la religion desquelles jaillit l'espérance, elle nie l'espérance même. M. Renan, l'un de ses plus fidèles et de ses plus affreux organes, dans l'Introduction au Livre de Job, qu'il vient de publier et que les journaux, servant la même cause, ont reproduite avec une joie infernale, a dit en propres termes: « Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent étouffer leurs tristesses intérieures et SE PASSER DE L'ESPÉRANCE. » C'est, comme on le voit, la morale du Stoïcisme ancien, qui disait à l'homme: « Le bonheur consiste à étouffer en toi-même tout sentiment des douleurs intérieures; et si tu n'y peux réussir, donne-toi la mort. »

Or, rien que cela prouve, jusqu'à l'évidence, que l'hérésie et la philosophie, qui en est le dernier mot, sont erreur; parce qu'ôter à l'homme tout bien intérieur, jusqu'à l'espérance, c'est le comble de la cruauté; et la cruauté ou la haine de l'homme est l'un des caractères propres de l'erreur.

comme la charité ou l'amour de l'homme est l'un des caractères propres de la vérité.

C'est horrible, il faut en convenir, mais c'est logique. Car, d'abord, l'espérance n'est que la floraison de la foi; espérer, c'est croire à l'existence d'un bien qu'on ne possède pas; point de foi, point d'espérance. Or, le principe fondamental de toute hérésie, et du protestantisme en particulier, c'est la liberté pour chacun de croire ce qu'il veut, et comme il veut, sur l'autorité de sa propre raison. Si, dans les communions protestantes, le peuple conserve un reste de foi, c'est qu'il n'a pas pris le protestantisme au sérieux; et que, malgré le principe protestant, il conserve encore sa croyance en Jésus-Christ, sur le témoignage de l'Église établie, et non sur le témoignage de la raison individuelle. Mais le vrai protestant, dont le symbole se résume dans ces deux mots : « Je ne crois qu'à moi-même, » peut bien dire : *je pense, j'opine, il me paraît*, mais il ne peut pas dire : JE CROIS. Il peut avoir des *opinions* mais non des *dogmes*. Le vrai protestantisme ne peut rien enseigner de certain, de précis, d'uniforme, de stable : c'est-à-dire rien qui puisse être l'objet d'une croyance ferme et absolue, un objet de foi. C'est donc la destruction par la racine de toute foi et par conséquent de toute espérance. Car l'enseignement qui ne peut formuler d'une manière précise et certaine ce qu'on doit croire, ne peut formuler non plus ce qu'on doit espérer.

La philosophie incrédule, n'étant que le développement complet du principe protestant, est arrivée aux mêmes conséquences. De négation en négation, après avoir nié l'immortalité de l'âme, tout dogme, toute morale, tout culte, tout être spirituel et toute divinité, elle a nié toute certitude, toute vérité, toute raison, et a fini par se nier elle-même : n'ayant donc rien conservé pour elle-même, elle ne saurait rien enseigner aux autres, et ne pouvant pas leur dire *croyez!* elle ne saurait leur dire non plus *espérez!* C'est pourquoi, après avoir prêché l'incrédulité, elle en est venue à prêcher aussi le désespoir.

En second lieu : tous les hérésiarques, aussi bien que tous les maîtres d'incrédulité (on vient de le voir), ne reçoivent leurs inspirations que de Satan, ne travaillent qu'à détacher la terre du ciel et à y rétablir le règne de l'enfer. Or, la devise du règne de l'enfer est : RENONCEZ A TOUTE ESPÉRANCE, VOUS QUI ENTREZ ICI; *Uscite di speranza, o voi che entrate*. Voulant donc être conséquents avec le principe qui les guide, et fidèles au maître qui les inspire, ils doivent s'acharner contre tout dogme consolateur, contre toute pratique religieuse, capable d'élever le cœur à l'espérance, et ne prêcher que la doctrine du désespoir. Des satellites de L'ENNEMI DE L'HOMME, dont il est écrit : « Il était homicide dès le commencement; *homicida erat ab initio* (Joan., VIII), » ne peuvent respirer que la haine de l'homme et ne travailler qu'à son malheur et à sa mort.

DERNIER CHAPITRE

DU CULTÉ DE MARIE EN TANT QUE SOURCE DE CONSOLATION ET DE JOIE.

La gaieté est le caractère propre des peuples catholiques, comme la tristesse l'est des peuples protestants. — Explication de ce phénomène par le fait que la Foi, l'Espérance et la Charité, sources de la vraie joie, ne se rencontrent que dans l'Église. — Influence du culte de Marie sur le maintien de ces vertus, et la joie de l'âme qui en résulte. — Un voyage en Suisse. — Air sombre qu'on respire dans les cantons protestants de ce pays, et la raison de ce phénomène. — L'Église proclame elle-même que le culte de Marie est une source de consolations pour les peuples chrétiens. — Conclusion.

VOICI, enfin, une chose bien remarquable, quoique pas assez remarquée. L'un des caractères propres aux populations catholiques, et qui les distingue des populations protestantes ou incrédules, c'est la gaieté. Parcourez la France, l'Espagne, l'Italie, l'Irlande, vous l'y rencontrerez partout; tandis que le voyageur qui visite l'Allemagne ou la Suisse, l'Angleterre ou la Hollande protestantes, est frappé de cet air sombre, préoccupé, soucieux, qui transpire de toutes les

figures, comme une mauvaise exhalaison d'un corps malade ; air qu'on prend pour du sérieux et qui n'est que de la tristesse.

Ce n'est pas que le plaisir soit banni de ces contrées : tout, au contraire Londres, Édimbourg, Berlin, La Haye, Berne, Stutgardt, Stockolm, sont des villes où l'on s'amuse beaucoup et où l'on fait bien des sacrifices au confortable et à la volupté. Mais le plaisir n'est pas la joie, comme la douleur n'est pas la tristesse. On peut bien être triste au milieu des plaisirs ; et être résigné, calme, et même heureux au milieu de la misère et de la souffrance. En effet, là où, comme dans l'Alsace, par exemple, des communes protestantes sont semées au milieu des communes catholiques, et où les premières l'emportent sur les dernières par la richesse et par l'aisance, celles-ci, comme nous l'avons remarqué nous-même, l'emportent sur celles-là par la sérénité de leur esprit et par la gaieté de leur humeur. Nous avons vu nous-même bon nombre de ces pauvres populations catholiques, attendant à genoux le passage de leur évêque et recevant sa bénédiction apostolique avec l'air d'un ineffable bonheur ; tandis que les populations protestantes, attirées par la curiosité sur le passage du prélat, n'offraient à nos regards attristés qu'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, roides, glacés et assombris ; on les eût dit des âmes, déchirées par le remords ou accablées par le regret.

Encore une fois, tout cela est triste à voir, mais tout cela est ce qui doit être. La joie n'est que le mouvement vif et agréable que l'âme ressent et laisse percer au dehors, dans la possession d'un bien. Le vrai bien de l'homme, qui seul peut le combler d'une joie pure et permanente, c'est Dieu, que l'intelligence possède par la foi et le cœur par la grâce. Le protestantisme, comme nous venons de le prouver, ne pouvant donner ni la foi certaine et complète ni la grâce sanctifiante, parce qu'il en a tari toutes les sources, rigoureusement parlant, ne peut pas donner Dieu à l'homme qu'il trompe et qu'il

égare. Questionné si Jésus-Christ est Dieu et s'il est l'auteur de toute grâce dans la vie présente, et de tout bonheur dans la vie future, le *vrai* protestant ne peut répondre que : « Peut-être. » Mais ce n'est pas le *peut-être* qui peut engendrer la foi. Aussi l'enseignement protestant, soit oral, soit écrit, n'en est-il toujours qu'à discuter même sur les dogmes fondamentaux de la religion, et à s'épuiser pour venir en aide à la raison, dernier juge de la foi. Il ne fait donc qu'autoriser le doute, par le même moyen par lequel il prétend le faire cesser. Il ne peut qu'ébranler au lieu de l'affermir, la foi, qu'un reste d'habitudes catholiques avait laissé subsister dans le peuple. C'est ainsi qu'il a fini par transformer en peuples, chercheurs de la vérité, des peuples, croyant autrefois à la vérité.

En effet, ces peuples malheureux, à y regarder de près, ne conservent la foi que comme un préjugé, plutôt que comme une conviction ferme et inébranlable. Ils lisent tous les jours la Bible, moins pour y puiser, comme les catholiques le font, la consolation et l'affermissement de l'espérance, que pour y trouver la certitude de la foi. Ce sont donc des chercheurs, et, par cela même, ce ne sont pas des possesseurs de la vérité, et moins encore de la grâce. Mais l'homme qui cherche est l'homme soucieux, l'homme préoccupé ; la joie n'est le partage que de l'homme qui possède. Voilà donc pourquoi la joie publique, constante, universelle, est un des caractères distinctifs des peuples catholiques.

Deuxièmement. L'espérance diffère en cela de la foi, qu'elle attend ce que l'autre possède. Mais attendre un bien avec la certitude de l'atteindre, c'est en quelque sorte le posséder. L'espérance donc, lorsqu'elle est fondée sur des bases solides, lorsqu'elle est entière et parfaite, fait considérer, comme possédé déjà, le bien après lequel elle soupire, et dès lors elle engendre, elle aussi, la joie que fait éprouver la possession du bien. Mais l'espérance n'ayant sa raison d'être que dans la foi, parce qu'on n'espère que lorsqu'on croit, en suit

aussi toutes les conditions. Une foi incertaine et chercheuse ne saurait produire qu'une espérance de la même nature : une telle espérance est plutôt un désir du bien que la certitude d'en jouir ; elle laisse subsister dans l'âme le vide de l'absence du bien, et les préoccupations et les soucis qui en sont la conséquence. Or, c'est là l'espérance qui jaillit de la foi protestante. Dès lors il est impossible qu'elle enfante la joie.

Troisièmement. La joie, ce rayonnement extérieur du bonheur intérieur de l'âme, est le don de l'amour. Un cœur qui n'aime pas est donc un cœur étranger à la joie. Or, protester c'est nier, et nier c'est haïr : comme croire c'est affirmer, et affirmer c'est aimer. Le vrai protestant est donc l'homme qui hait, comme le vrai catholique est l'homme qui aime. Ainsi, la haine fait la base de l'être moral chez nos frères séparés, comme l'amour fait la base de l'être moral chez nous. De là cet égoïsme qui domine les peuples protestants, parce que la haine est le sentiment d'un cœur rétréci et concentré en lui-même ; et de là aussi ce dévouement si caractéristique et si propre des nations catholiques ; car l'amour est le sentiment du cœur, s'épanchant hors de lui-même : c'est la troisième raison pour laquelle, sauf les exceptions, qui se rencontrent toujours des deux côtés opposés, on ne trouve que parmi les peuples, restés fidèles à la foi de l'Église, la joie fille de l'amour.

On vient de voir que l'un des précieux effets du culte de Marie est d'augmenter, dans ceux qui le pratiquent, la Foi, l'Espérance et la Charité, et de donner à ces vertus, qui font le chrétien, un charme tout particulier et une espèce d'activité, de puissance et de vie. Ainsi donc, puisque la paix de l'âme est en proportion de la vigueur et de la fermeté de ces vertus, il est évident que le culte de Marie est et doit être une source de joie pour l'âme fidèle.

Les protestants nous vantent leur recueillement dans le temple, et nous reprochent d'avoir « des airs dégagés » dans

nos églises. Mais en y regardant de près, ce recueillement n'est que la taciturnité de la crainte ; tandis que l'allégresse des catholiques n'est que le ravissement de l'amour. Ils ont chassé des églises qu'ils nous ont enlevées, les images de Marie, et les images de Jésus-Christ les ont suivies de près. Comme lorsqu'il demeurait sur cette terre, de même, maintenant qu'il est au ciel, Jésus-Christ ne se trouve que dans les bras de Marie et avec Marie ; *Cum Maria, Matre ejus* ; et là d'où sort la divine Mère, on chercherait en vain le divin Enfant. En condamnant le culte de la Mère, ils ont proscrit le culte du Fils ; car ce culte se résume dans le sacrifice de la Messe ; et l'abolition de la Messe, c'est l'abolition de tout culte, de tout sacrifice, de toute la religion. On les dirait des Juifs, réunis pour pleurer, sur les ruines du Temple de Jérusalem, le Dieu qui en était parti ; on les dirait s'assemblant, non pour rendre hommage au Dieu qui y est, mais pour regretter le Dieu qui n'y est plus.

Jouer à la CÈNE ; écouter un discours auquel personne n'est obligé de croire, pas même celui qui le prononce ; chanter des psaumes : ce sont des choses qui n'ont rien de sérieux, qui ne constituent pas un culte, et qui ne font que constater l'absence de tout culte. C'est tout au plus un reste du culte du Sinaï par lequel on a remplacé le culte du Calvaire. C'est tout au plus le culte de l'esprit, substitué au culte du cœur. C'est tout au plus le culte du respect et du raisonnement qu'on pratique en l'absence du culte de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour ; c'est enfin, nous le répétons encore ici, un culte indifférent comme l'examen, froid comme la raison, sombre comme le doute, sec comme l'erreur, vide comme le néant, déchirant comme le remords, funeste comme le désespoir. C'est un culte qui ne laisse pas comprendre à ceux qui le suivent ce qu'ils ont perdu, en perdant le culte qui pénètre l'âme des plus douces émotions, qui lui inspire les sentiments les plus délicats, qui l'élève, qui la remplit de Dieu, qui la comble, qui la satisfait et la rend heu-

reuse. C'est pourquoi ces malheureux chrétiens, après avoir assisté à ce qu'ils appellent « le service divin, » sortent du temple tristes et sérieux ; tandis que les catholiques qui viennent d'entendre la Messe, et qui ont suivi les exercices qui l'accompagnent, sortent de l'église, la figure rayonnante d'un éclair de joie. Comment en serait-il autrement ? Ceux-là ont exécuté une cérémonie de convention et d'institution humaine, qui n'a rien dit à leur esprit et à leur cœur ; tandis que ceux-ci ont accompli un devoir d'institution divine, ont offert à Dieu le SACRIFICE DES SIÈCLES, ont adressé au divin Sauveur leurs prières par l'entremise de son auguste Mère, et, en mêlant les louanges de la Mère à celles du Fils, se sont élevés au ciel, et sont retournés, pleins de Dieu, sur la terre.

Dans un court voyage que nous avons fait en Suisse, nous avons voulu visiter tout d'abord l'ancienne cathédrale catholique de Bâle, changée en temple protestant. Nous avons eu bien de là peine à obtenir qu'on nous en ouvrit les portes ; car, dans le courant de la semaine, elle est toujours fermée et n'est visitée que par quelques curieux, moyennant finance. Et, en effet, qu'irait faire le chrétien dans un édifice qui n'a plus rien de religieux, qui n'est plus sanctifié ni par l'offrande DU SACRIFICE DE L'AUTEL, ni par la PRÉSENCE RÉELLE ; qu'on a dépouillé de toutes les images du Sauveur, de la Vierge et des Saints, et où pas même une croix n'atteste que c'est un lieu sacré ? Pour nous, nous en avons eu le cœur navré ; et à la vue de l'ancien autel, remplacé par une table ; du sanctuaire des ministres du Seigneur, maintenant réservé aux représentants de la ville ; des tombeaux profanés, des statues mutilées, de tous les souvenirs catholiques effacés, nous n'avons pu nous empêcher de nous écrier : Satan a passé par ici.

Cette viduité des temples de tout objet religieux se rencontre dans les villes. Pas une croix, pas une image de la Mère de Dieu, pas un signe qui dise à l'étranger qu'il foule aux pieds un sol chrétien. Dès lors nous nous sommes expliqué l'empressement de ces populations à gagner de l'argent par

tous les moyens et à se procurer le bien-être et les délices de la terre, comme des hommes, déshérités des espérances du ciel; et nous nous sommes rendu compte de cette rudesse de caractère, de cet esprit de défiance, de cet air craintif et sérieux, qui transpirent dans leurs conversations et dans leurs manières, et qui ne sont que les symptômes de la tristesse habituelle du cœur. Au contraire, là où le signe de la Rédemption et les statues et l'image de la Vierge, qui en sont le pendant obligé, sont restés, non-seulement dans les églises, mais dans les rues, sur les places et sur les chemins publics; là où ces emblèmes de la foi, de l'espérance et de l'amour annoncent au voyageur, des populations catholiques, nous avons remarqué plus de franchise, plus de simplicité, plus de respect pour l'homme, plus d'aspiration pour la vraie liberté de l'esprit et de la paix du cœur, et surtout plus de gaieté.

Ce spectacle nous a, il est vrai, dédommagé des pénibles impressions que nous avons éprouvées, en traversant les cantons protestants, mais pas assez pour nous donner le courage de pousser plus loin la visite de ce pays. Nous nous sommes hâté de rebrousser chemin, et ce n'est qu'en arrivant à Saint-Louis, ville de la frontière de France, que nous avons senti notre cœur s'élargir, et que nous avons cru respirer à notre aise.

Cette vertu du culte de la sainte Vierge, d'inspirer la joie aux peuples chrétiens qui en font leurs délices, est constatée et proclamée tout haut dans la liturgie de l'Église. Dans les *Litanies lauretaines*, l'Église appelle Marie : CAUSE DE NOTRE ALLÈGRESSE; *Causa nostræ lætitiæ*. Dans la prière que nous avons rappelée plus haut, elle déclare aussi à Dieu que les fêtes de Marie sont toujours un sujet de joie pour le peuple chrétien : *Cujus commemoratione lætamur*. En célébrant les mystères les plus réjouissants du Seigneur, comme celui de sa glorieuse résurrection, l'Église n'oublie jamais de nous rappeler que Marie est toujours pour quelque chose

dans la sainte joie qu'ils nous inspirent ; et voici comme elle prie à cette occasion : « O Dieu ! qui par la résurrection
 « de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avez daigné ré-
 « jouir l'univers, accordez-nous, nous vous en supplions,
 « de pouvoir atteindre les jouissances de la vie éternelle, par
 « l'intercession de sa Vierge-Mère Marie : *Deus, qui per resur-*
 « *rectionem Filii tui Domini nostri Jesu Christi, mundum læ-*
 « *tificare dignatus es, præsta, quæsumus, ut per ejus Genitri-*
 « *cem Virginem Mariam perpetuæ capiamus gaudia vitæ. »*
 Dans l'office de la Conception et de la naissance de Marie, l'Église chante pendant toute l'octave de ces solennités, cette Antienne : « Votre conception (ou votre naissance), Vierge-
 « Mère de Dieu, a été le signal d'une grande allégresse pour
 « l'univers entier ; car c'est de vous qu'est sorti le Soleil de
 « justice, Jésus-Christ, notre Dieu, qui, en abolissant la
 « malédiction, nous a apporté la bénédiction ; et en confon-
 « dant la mort nous a fait don de la vie sempiternelle :
 « *Conceptio (vel nativitas tua) Dei Genitrix Virgo, gaudium*
 « *annuntiavit universo mundo, ex te enim ortus est Sol justi-*
 « *tix, Christus Deus noster, qui solvens maledictionem dedit*
 « *nobis benedictionem, et confundens mortem, donavit nobis*
 « *vitam sempiternam. »* Dans ces mêmes fêtes elle répète plu-
 « sieurs fois le jour, ceci : « Célébrons avec une pieuse satis-
 « faction la naissance de la Bienheureuse Marié, afin qu'elle
 « intercède pour nous auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
 « *Cum jucunditate nativitatem Beatæ Mariæ celebremus, ut*
 « *ipsa pro nobis intercedat apud Dominum Jesum Christum. »*
 En effet, les vrais catholiques le savent très-bien, à l'approche des solennités de la sainte Vierge, toute âme chrétienne se sent mieux à son aise, et le souvenir de ses grandeurs et de ses privilèges, aussi bien que la vue de ses images et l'invocation de son nom, font tressaillir le cœur de la plus pure joie.

Enfin, le culte de l'auguste Vierge Marie, source précieuse de consolation et d'espérance pour le chrétien pendant sa vie,

l'est encore davantage au moment de sa mort. En assistant les mourants, nous avons constamment remarqué que les âmes pieuses, qui ont vécu dans les pratiques de la vraie dévotion à Marie, meurent dans les sentiments de la résignation, de la paix, de la confiance et du bonheur. Nous avons remarqué que ceux même qui ont quelque chose à se reprocher, ne sont ramenés au repentir et à l'espérance du pardon, de la part de Jésus-Christ, qu'encouragés par le souvenir de la charité de Marie pour les pécheurs, par la vue de ses images, par l'invocation de sa protection. Nous avons remarqué que c'est avec délices et joie que le vrai chrétien prononce, en expirant, les saints noms de Jésus et de Marie; et qu'en articulant ces noms, si doux et si puissants, à son dernier moment, il se croit en possession de la grâce du pardon et du bonheur du ciel.

Fidèles enfants de l'Église, comprenez donc les immenses avantages auxquels vous devez vous attendre, en honorant la Mère de Dieu comme votre propre mère; et en répandant des larmes sur nos frères que l'hérésie, en les arrachant du sein de l'Église, a rendus si malheureux; continuez par la ferveur de vos sentiments, par la fidélité et la constance de votre culte envers Marie, à goûter les douceurs, les délices, les charmes de la piété catholique, qui, en vous rendant meilleurs et plus heureux dans le temps, est un gage de plus de votre salut dans l'éternité.

Paris, 10 décembre 1858.

LE P. VENTURA DE RAULICA, C. R.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

État actuel des esprits par rapport au culte de Marie. — *Les Litanies illustrées*. — Occasion de ce Traité. — L'auteur ne l'a composé que pour témoigner à Marie sa reconnaissance de ce qu'il doit à sa protection. — Division de l'ouvrage en deux parties. — Intérêt et variété des matières qui y sont développées.
Page 1.

CHAPITRE PREMIER

DU CULTE DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LE CULTE QU'ON DOIT A DIEU.

Une parole de saint Bernard, renfermant toute l'économie du culte de Marie. — L'Eglise a appris aux pieds de la croix de Jésus-Christ à honorer sa Mère. — Le reproche que lui fait l'hérésie de rendre à Marie un culte qui n'a pas de raison dans la Bible, réfuté par différents témoignages de la Bible. — A l'exemple des Juifs, les protestants lisent la Bible sans la comprendre. — Les trois espèces de culte établies dans l'Eglise. — Celui que l'Eglise rend à Marie n'a rien à faire avec celui qu'elle rend à Dieu. — La *Salutation angélique*, le *Salve Regina*, l'*Ave maris Stella*. — Les cinq parties des *Litanies*. — L'Eglise ne reconnaît à Marie qu'un pouvoir d'intercession.
Page v.

CHAPITRE II

DU CULTE DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LE DOGME DE LA MÉDIATION DE JÉSUS-CHRIST.

Objection de l'hérésie contre le pouvoir d'intercession que l'Eglise attribue à Marie. — Ce pouvoir de Marie est basé sur la part qu'elle a prise aux mystères de la Rédemption. — Il ressort évidemment d'un grand nombre de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et loin de faire tort à l'efficacité de la médiation de Jésus-Christ, il la confirme et l'honore.
Page xiv.

CHAPITRE III

TÉMOIGNAGES DES PÈRES DE L'ÉGLISE EN FAVEUR DU CULTE DE MARIE.

Ce que les Pères de l'Eglise ont pensé et pratiqué touchant le culte de la sainte Vierge. — On cite quelques-uns de leurs témoignages. — Le lecteur catholique en sera heureux. — Témoignages de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, de saint Bernard et de saint Alphonse de Liguori. — Catalogue des principaux Pères et Docteurs qui ont écrit dans le même sens. — Imposante autorité de ces hommes de tous les talents et de toutes les vertus, comparée à l'autorité des hérésiarques, hommes de tous les vices et de toutes les erreurs. — Nécessité de reconnaître que l'esprit de Dieu a inspiré les uns, et l'esprit de Satan les autres.
Page xxi.

CHAPITRE IV

DE LA TRADITION DE L'ÉGLISE ET DU TÉMOIGNAGE DES PEUPLES
EN FAVEUR DU CULTÉ DE LA MÈRE DE DIEU.

Absurdité de cette affirmation de l'hérésie : « Que le culte de Marie a été introduit par Rome, dans les siècles d'ignorance. » Les Pères, qui ont rendu témoignage à ce culte appartiennent à tous les siècles et ne sont pas *romains*. — La Grèce catholique, à l'âge d'or de l'Église, et la Grèce schismatique ont professé le culte de Marie; et cependant elles n'ont rien emprunté à Rome. — Empressement de l'Église universelle pour honorer Marie. — Les peuples catholiques ont toujours été dévoués à Marie. Cette dévotion ne s'est pas ralentie dans ce temps d'incrédulité. — Sentiments des peuples infidèles envers Marie. — Les détracteurs de son culte sont en état de révolte contre le sentiment de toute l'humanité.

Page xxxiii.

CHAPITRE V

DU CULTÉ DE MARIE CONSIDÉRÉ COMME ÉTANT LA CONFESSION
SOLENNELLE DU DOGME CHRÉTIEN.

Les trois grandes dévotions des peuples catholiques : la dévotion du très-saint Sacrement, la dévotion aux âmes du Purgatoire, et la dévotion à la sainte Vierge, résumant à elles seules le culte, la morale, le dogme, expriment tout le christianisme. — C'est le résultat de l'inspiration divine, comme l'opposition à ces dévotions est le résultat de l'inspiration diabolique. — Les prières que l'Église adresse à Marie renferment le symbole chrétien complet. — La vraie foi consiste à croire que Jésus-Christ est Dieu et homme. Le culte de Marie est la confession de cette foi. Par ce culte on rend à Dieu l'hommage de la vraie foi. Page xxxix.

CHAPITRE VI

DU CULTÉ ET DE LA DÉVOTION DE MARIE COMME ÉTANT DES SIGNES
CERTAINS DE LA VRAIE FOI ET DE LA VRAIE PIÉTÉ.

Explication de la prophétie du saint vieillard Siméon. — Il ne faut point séparer la foi en Jésus-Christ crucifié, de la foi en Marie aux pieds de la croix. — Preuves historiques que la dévotion de Marie est le signe de la vraie foi. — C'est à ce signe que les catholiques se distinguent des protestants; les pays et les maisons religieuses, des pays et des maisons qui ne le sont pas. — La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a servi à faire connaître les fidèles et les ecclésiastiques dont la foi est sûre; et les fidèles et les ecclésiastiques dont la foi est suspecte. — Les grands saints que Dieu a fait surgir au xv^e siècle ont tous été très-dévoués à Marie. — Les nouveaux ministres anglicans, convertis au catholicisme, sont très-zélés pour le culte de Marie. — Ce culte est la respiration de l'âme chrétienne. — On ne peut aimer Jésus-Christ, sans aimer et vénérer sa Mère.

Page XLIII.

CHAPITRE VII

DU DOGME DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, COMME ÉTANT UNE PREUVE
DE PLUS ET UN INDICE CERTAIN DE LA VRAIE FOI.

C'est par respect pour le premier de ses attributs, la sainteté, que Dieu n'a point permis que la Mère de son Verbe fût conçue dans le péché. — L'Immaculée Conception est moins un privilège pour Marie qu'un prodige par lequel Dieu a voulu sauvegarder sa dignité. — Ce mystère est la première des victoires du Dieu rédempteur sur Satan, et une preuve de sa divinité. — Reconnaitre Marie, exempte de la tache originelle, c'est confesser que Jésus-Christ est Dieu. — Dessein admirable de la Providence d'avoir disposé que la déclaration dogmatique de ce mystère eût lieu de nos jours. — Combien le souverain Pontife Pie IX a, par cet acte, bien mérité de la Religion et de l'Église.

Page LI.

CHAPITRE VIII

DES ATTAQUES SACRILÈGES DE LA PART DE L'HÉRÉSIE ET DE L'INCRÉDULITÉ CONTRE LE CULTE DE MARIE EN GÉNÉRAL, ET CONTRE LA DÉCLARATION DOGMATIQUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION EN PARTICULIER.

Le phénomène de ces attaques pourrait d'abord paraître inexplicable. — Toute hérésie n'est qu'une inspiration de Satan contre la divinité de Jésus-Christ. — La déclaration de la Conception Immaculée de Marie n'est si violemment attaquée par l'esprit des ténèbres que parce qu'elle est une preuve que Jésus-Christ est Dieu. — Les fils de Satan d'après l'Évangile. — La race de la Femme et la race du serpent d'après la Genèse. — Les hérétiques, convaincus d'appartenir à cette dernière race. Page LVII.

CHAPITRE IX

DIGRESSION SUR L'INSPIRATION SATANIQUE DE TOUS LES FABRICANTS D'ERREURS,

Preuves tirées de l'histoire de l'erreur et démontrant que les auteurs du paganisme et de l'hérésie ont été inspirés par le démon. Luther, Zwingle, Calvin et leurs descendants n'ont appris que par Satan leurs blasphèmes contre la Vierge et contre l'Église. — Le satanisme de nos jours : le cri de *vive l'enfer*. — Horribles vœux de MM. Proudhon et Renan pour le rétablissement du règne de Satan. Ces vœux leur sont communs avec tous les impies. — Avertissement à nos frères séparés. Page LXII.

CHAPITRE X

DE L'EFFICACITÉ DU CULTE DE MARIE POUR INSPIRER DE LA FOI ET POUR LA CONSERVER.

Comme le culte qu'on rend à Dieu, le culte qu'on rend à Marie, tourne à l'avantage de ceux qui l'exercent. — C'est d'abord l'un des moyens les plus efficaces d'inspirer et de conserver la foi. — Marie, livre incompréhensible dans lequel on peut cependant lire tous les mystères de Jésus-Christ. — Influence que le culte de Marie a eu dans la conversion des peuples à la vraie religion. — La vraie foi ne se trouve que chez les peuples, restés fidèles au culte de Marie. — C'est par l'abolition de ce culte que, chez les docteurs protestants, la foi de la divinité de Jésus-Christ s'est presque entièrement éteinte. — Explication de ces faits. — Belle pensée des Pusiéistes d'Angleterre d'avoir commencé leur lutte contre le protestantisme par le rétablissement du culte de Marie. Page LXIX.

CHAPITRE XI

DE LA VERTU DU CULTE DE MARIE POUR ÉLEVER LES CŒURS À L'ESPÉRANCE ET À L'AMOUR DE DIEU.

Le divin Sauveur ne nous inspire la confiance dans son pouvoir et dans sa miséricorde qu'en tant que, Fils de Dieu, il est aussi Fils de l'homme. — C'est Marie qui lui rend ce témoignage, et qui par conséquent nous engage à traiter avec lui comme avec un frère. — Comment, en honorant Marie, le cœur s'ouvre à l'espérance dans la miséricorde de Dieu. — Le *Salve Regina*, expression fidèle de ce sentiment. — Marie est aussi la mère du *bel amour*. — En aimant Marie, on est attiré à aimer Jésus-Christ. Page LXXVI.

CHAPITRE XII

DE L'EFFICACITÉ DU CULTE DE MARIE POUR INSPIRER L'AMOUR DE LA CHASTÉTÉ ET L'EMPRESSEMENT DE LA GARDER.

La sainte Vierge, gardienne de la virginité, parce qu'elle a été la première à la professer. — L'exemple de la virginité de Marie a été une semence précieuse

de virginité. — Prophéties sur ce sujet qui se sont accomplies. — Le culte de Marie et les prières qu'on lui adresse sont un engagement à la pratique de la chasteté. — La virginité volontaire, devenue étrangère dans les communions séparées. — En abolissant le culte de Marie, le protestantisme a porté atteinte à la pureté des mœurs chrétiennes. Page LXXXII.

CHAPITRE XIII

DU CULTE DE MARIE, COMME MOYEN DE SANCTIFICATION, DE CONVERSION ET DE SALUT.

Le culte de Marie est sanctifiant, et facilite le salut des âmes et la conversion des pécheurs. — Les disciples de Luther et de Calvin n'ont pas le droit d'accuser l'Église d'affaiblir la morale en encourageant le culte de Marie. — Réfutation de cette calomnie. — S'autoriser de la dévotion à Marie pour commettre le mal, c'est un sacrilège que l'Église condamne. Cependant, en maintenant certaines pratiques, même au milieu du désordre, c'est plutôt le détester que l'aimer. Par ce moyen bien des pécheresses finissent par se convertir, tandis que les Madeleine de l'hérésie ne se convertissent jamais. Les conversions ne se font que dans l'Église catholique. Page LXXXVIII.

CHAPITRE XIV

ENCORE DE L'EFFICACITÉ DU CULTE DE MARIE POUR RAMENER LES AMES A LA VERTU ET A LA VÉRITÉ.

Conversions qui s'opèrent à Notre-Dame des Victoires, à Paris. — Une conversion récente par l'invocation de Marie. — Preuves qu'on a bien compris ces vérités en Angleterre, et à Londres en particulier. — Les missions catholiques et les missions protestantes. — Grands succès qu'obtiennent les missionnaires de l'Église chez les infidèles, par les Sœurs de la charité et l'exhibition des images de Marie. Page XCII.

CHAPITRE XV

DU CULTE DE MARIE COMME SOURCE D'ESPÉRANCE POUR LES PÉCHEURS ET LES IMPIES.

Ce qui empêche bien souvent le pécheur de revenir à Dieu, c'est la crainte de sa justice. — Rien n'est plus efficace pour dissiper cette crainte que l'invocation et le culte de Marie. — C'est par ce moyen que les grandes conversions se font dans l'Église. — L'oubli de toute pratique pieuse envers Marie pousse ordinairement les cœurs égarés à s'endurcir dans leurs péchés. — Nécessité d'insister sur ces considérations. — Les grands pécheurs et les grands impies ne sont que de grands désespérés. — Importance des pratiques catholiques qui inspirent l'espérance. — A ce seul trait on pourrait reconnaître que le catholicisme est Vérité. — Le protestantisme et la philosophie ne prêchent et ne peuvent prêcher que le désespoir, et par là ils prouvent qu'ils ne sont qu'Erreur et inspiration de Satan. Page XCVIII.

DERNIER CHAPITRE

DU CULTE DE MARIE EN TANT QUE SOURCE DE CONSOLATION ET DE JOIE.

La gaieté est le caractère propre des peuples catholiques, comme la tristesse l'est des peuples protestants. — Explication de ce phénomène par le fait que la Foi, l'Espérance et la Charité, sources de la vraie joie, ne se rencontrent que dans l'Église. — Influence du culte de Marie sur le maintien de ces vertus, et la joie de l'âme qui en résulte. — Un voyage en Suisse. — Air sombre qu'on respire dans les cantons protestants de ce pays, et la raison de ce phénomène. — L'Église proclame elle-même que le culte de Marie est une source de consolations pour les peuples chrétiens. — Conclusion. Page CIV.



